







# VOYAGE

AUX

# ALPES MARITIMES.

*Se trouve chez les Libraires ci-après :*

A Marseille, chez... Chaix, Masvert, Camoin Frères;

Montpellier, chez Gabon, Sevalle;

Toulon, chez Curet;

Nismes, chez Melquioud;

Valence, chez Marc-Aurèle;

Grenoble, chez Baratier Frères;

Nice, chez Cougnet;

Turin, chez Pic.

# VOYAGE

# AUX ALPES MARITIMES,

OU

## HISTOIRE NATURELLE, AGRAIRE, CIVILE ET MÉDICALE, DU COMTÉ DE NICE ET PAYS LIMITROPHES;

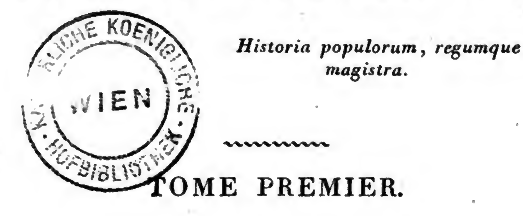
ENRICHI

DE NOTES DE COMPARAISON AVEC D'AUTRES CONTRÉES.


PAR FR. EM. FODERÉ,

Professeur de médecine légale et des épidémies à la Faculté de médecine de Strasbourg, Médecin du Collége royal de cette ville; Associé de l'Académie royale de médecine de France, de celle de Madrid, etc., etc.; ancien Professeur, Membre du Jury d'instruction publique, de la Commission de Santé et de celle d'Agriculture, à Nice.


*Historia populorum, regumque magistra.*




TOME PREMIER.


PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue des Fossés M. le Prince, N.° 33, et rue des Juifs, N.° 33, à STRASBOURG.

1821.



# A Joséphine.

Tendre mère de mes enfans chéris, ton nom ne saurait déparer cet ouvrage.

C'est pour toi que je le publie en grande partie, car son sujet t'a coûté bien des larmes !

Ton ame élevée a souvent soutenu mon courage : tu n'ignorais pas que les sentimens généreux, que la science sans bassesses, la vertu sans intrigues, la vérité sans mensonge ont presque toujours conduit à la pauvreté, objet d'effroi pour nos contemporains ; et la pauvreté ne t'a pas effrayée !

Compagne de mes peines, pourquoi ne serais-tu pas associée à la récompense de mes travaux !

*Ah! si j'ai pu mériter de l'humanité, en la servant au lit de la douleur, dans le sanctuaire des lois, dans l'enseignement et auprès des grands de la terre, reçois ta part de ce regard de bienveillance que peut-être la postérité ne refusera pas à ton époux.*

Strasbourg, le 1.er Janvier 1821.

# PRÉFACE.

Le lecteur dira que ce que je publie ici est moins un voyage qu'une statistique, et il aura raison : beaucoup loué, tant dans des lettres particulières du ministère que dans le Moniteur et dans le Publiciste du temps où il fut exécuté, cet ouvrage eût été mis au jour depuis nombre d'années, sous le titre de *Statistique des Alpes maritimes,* si j'eusse voulu consentir qu'il le fût sous le nom d'un autre qui n'y avait en aucune manière contribué[1]. Mais le public n'a rien perdu à ce retard. Depuis-

---

[1] Je me tairai sur cette affaire, me bornant à publier ici deux des lettres qui attestent ma propriété.

« Paris, le 26 Floréal an 11.

« *Le Ministre de l'intérieur, à M. Foderé, médecin.*

« J'ai chargé le Préfet des Alpes maritimes de vous
« remercier, citoyen, de l'excellent travail qu'il m'a
« fait parvenir; mais je veux vous témoigner encore

lors, j'ai beaucoup vu, beaucoup travaillé, et je me suis trouvé en état, en retranchant de mon ouvrage tout ce qui n'avait plus de but, de pouvoir le rendre utile et agréable aux hommes de tous les pays, seule récompense que j'ose solliciter.

C'était certainement une belle idée que celle de connaître toutes les ri-

---

« particulièrement ma reconnaissance et mon estime.
« Votre Mémoire est très-bien fait, je vous le dis avec
« plaisir : il est dans le nombre de ceux dont je crois
« que la publication sera le plus utile. J'ai regret seu-
« lement que vous n'y ayez pas joint les tableaux dont
« j'avais envoyé le cadre au Préfet : je désire qu'il vous
« soit possible de vous en occuper; j'en serais recon-
« naissant. Vous voyez que je me fais de votre zèle et
« de votre bon esprit un titre pour vous en demander
« une nouvelle preuve ; mais je vous honore d'une
« manière digne de vous, et je désire pouvoir vous
« donner des preuves de mon estime et de mon atta-
« chement.

« Je vous salue, etc. *Signé* CHAPTAL. »

---

« Paris, le 20 Fructidor an 11.

« Monsieur,

« J'ai reçu, en même temps que vos tableaux statis-
« tiques, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de
« m'écrire le 5 de ce mois : le ministre répondra à ce
« second envoi avec les nouveaux éloges qu'il mérite ;
« c'est le moindre prix qu'il doive à vos talens.

chesses du sol français, et toutes les améliorations dont l'agriculture, le commerce et l'industrie étaient susceptibles; malheureusement les opérations militaires, qui absorbèrent ensuite toutes les autres pensées (comme aujourd'hui la politique), rendirent inutiles tant de travaux et tant de recherches que cette idée avait provoqués. De mon côté, je m'y suis prêté de toutes mes forces, dans l'espoir d'un prochain soulagement des maux que la guerre avait accumulés sur les habitans des lieux que j'ai dé-

---

« Pour moi, Monsieur, qui les apprécie tout ce « qu'ils valent, je m'empresserai de faire imprimer « votre beau travail, et il sera du nombre de ceux « que le ministre proposera comme *modèles*. J'ai remis « votre lettre à M. Fourcroy : il paraît très-bien dis- « posé en votre faveur, et je ne doute pas que, vous « rendant justice comme il le fait, vous n'obteniez de « lui ce que vous désirez.

« Je serai toujours charmé, Monsieur, de pouvoir « être utile ici à un homme que j'estime autant que « vous. Je vous prie de m'employer toutes les fois que « je pourrai vous être agréable.

« J'ai l'honneur de vous saluer. *Signé* AL. DE FERRIÈRE, « chef du bureau de la statistique. »

crits. Ce travail n'était pas, d'ailleurs, étranger à ma profession, dont le génie doit embrasser, au moral comme au physique, la nature entière : en étudiant l'homme dans des montagnes et des vallons presque ignorés, dans un état de civilisation peu avancée, et sous des climats différens, l'on ne peut qu'augmenter ses connaissances et rectifier celles que l'on avoit déjà. A cet égard, mes espérances n'ont pas été déçues, et j'avoue que ce voyage, ainsi que ceux que j'ai faits ensuite dans les hautes Alpes, dans les Vosges et dans quelques autres montagnes, m'ont été plus instructifs que si j'avais passé plusieurs années dans la bibliothèque d'une grande capitale. Qu'on me permette d'ajouter encore que j'avais l'exemple d'un de mes ancêtres, *le père Foderé*, qui publia, il y a bientôt deux siècles, l'histoire civile et naturelle de la Savoie, de la Bresse et du Bugey ; histoire qui peut servir, en la comparant avec celle-ci, à mesurer les

progrès des lumières depuis ce temps déjà éloigné de nous.

Qu'on ne dise pas, comme me l'objectèrent plusieurs libraires de Paris, que ce pays n'intéresse plus, puisqu'il n'appartient plus à la France. Eh quoi! lorsqu'on n'aime que ce qui vient de loin et qu'on se pâme sur des voyages imaginaires, quel est le bon esprit qui ne conviendra pas que, si nous ne devons pas dédaigner ce qui est loin de nous et que nous ne verrons jamais, nous devons surtout chercher à connaître les lieux où nous passons notre vie, ceux qui nous avoisinent et où nous avons la facilité de vérifier les faits qui sont avancés. Or, le médecin, le naturaliste, l'agriculteur, le moraliste, et même le commerçant, trouveront vraisemblablement dans cet ouvrage des choses dont ils pourront profiter : les détails sur la culture de l'oranger, du citronnier, du caroubier, etc., pourront intéresser les provinces méridionales de la France et

tous les pays où quelques-uns de ces arbres, s'ils ne croissent pas en plein champ, sont du moins cultivés pour l'agrément. Disons aussi, et ce point est des plus importans, que cette belle patrie des plantes odoriférantes de notre Europe a de tous temps attiré à elle les riches de tous les pays, attaqués de maladies de langueur, dans l'espoir d'y récupérer la santé. Dans le fait, plusieurs douleurs se calment ou disparaissent pendant le séjour qu'on y fait, pour revenir lorsqu'on l'a quitté; mais, en échange, d'autres maux y empirent avec rapidité, et privent les malades de la consolation de rapporter leurs os à la terre qui les a vus naître. Or, il n'est pas indifférent que les malades et les médecins sachent à quoi s'en tenir sur un moyen conseillé par les uns, parce qu'ils ne savent souvent plus qu'ordonner, et recherché par les autres, sur la foi des préjugés, comme une véritable ancre de salut.

Voici le plan que j'ai suivi, et dont les détails se trouveront très-abrégés dans tout ce qui n'est pas d'un intérêt général. Je commence par donner une esquisse historique des temps anciens et du moyen âge des Alpes maritimes; je considère ensuite le sol, les eaux, le climat et les animaux, abstraction faite des hommes et des travaux de l'agriculture. Le peuple des montagnes étant, en majeure partie, berger, j'ai dû m'occuper d'abord des pâturages, des bestiaux et de leurs produits. L'agriculture, art plus compliqué, vient après; puis la population, d'abord considérée physiquement, ensuite dans son état de civilisation, avec les arts, les sciences et le commerce. Cette marche a produit une division en cinq sections, et de chaque section en chapitres et articles, accompagnés de notes explicatives et de comparaison avec les hommes et les choses des autres contrées.

La première section commence par

l'esquisse historique désignée ci-dessus: elle traite ensuite de la position géographique, de la topographie et de la nature du sol du comté de Nice, de ses montagnes, de ses eaux, de ses chemins, de ses forêts, de son climat, de ses plantes indigènes et exotiques; des insectes et des vers; des poissons, des quadrupèdes, des oiseaux, habitans ou voyageurs, avec l'indication des lieux où l'on trouve ces divers objets de l'histoire naturelle.

Dans la seconde, je parle de la nature des pâturages, et je décris les mœurs des bergers qui les habitent; je traite ensuite du bétail, des laiteries, des laines et de leur emploi; et je la termine par indiquer des moyens d'amélioration dont ce genre d'industrie serait susceptible.

La troisième section comprend la division des terres cultivées; les travaux agricoles qu'on exécute; la description des instrumens d'agriculture; des détails

sur les engrais; l'indication du temps des semailles, de la floraison, et de la maturité des récoltes; l'histoire de la culture de l'olivier, de l'oranger, du figuier, de la vigne, etc., avec des observations sur les habitudes et les maladies de ces végétaux.

La quatrième traite de la population, de la nourriture du peuple, et des moyens qu'il a de se la procurer; des migrations annuelles; des naissances, mariages, décès; des époques de la puberté et du mariage; de la durée moyenne de la vie; de la constitution physique du peuple; du temps où il commence et où il cesse de travailler, suivant la région qu'il habite; des maladies endémiques et épidémiques; de la médecine de ces contrées; des mœurs, des habitudes, du langage et de l'intelligence des habitans des régions diverses.

Enfin, la cinquième et dernière section donne des détails particuliers sur Nice et sur quelques autres villes des Alpes ma-

ritimes, traite des établissemens d'instruction publique et de bienfaisance, de l'état de la religion, de l'ordre judiciaire, de l'industrie des habitans de la plaine et de ceux de la montagne; des foires et marchés, et de ce qui appartient au commerce intérieur et extérieur, d'importation et d'exportation.

L'on conçoit bien que, dans le manuscrit envoyé au ministère, j'avais fait l'énumération des diverses professions et du nombre de ceux qui les exercent; que j'étais entré dans le détail minutieux de ce qui se passe à chaque endroit, comme cela doit être dans une statistique qui doit servir de manuel à l'administration locale; et que j'avais comparé, comme l'instruction le portait, ce qui avait été avec ce qui était au temps où j'écrivais : comparaison qui n'était pas toujours à l'avantage de ce dernier. Ici, je ne trace que des vues en grand; seulement mon crayon s'arrête avec quelque complaisance sur des

institutions d'une noble simplicité, qui ne dépareraient pas les plus vastes empires, et sur l'attention que les souverains du pays ont apportée de tous les temps à la justice distributive, et à la police des diverses branches de l'industrie et des conceptions sociales.

Il ne peut intéresser le public de l'occuper des difficultés que j'ai éprouvées dans mon entreprise[1]; mais il ne m'excuserait pas de lui taire les noms

---

[1] Indépendamment du défaut presque absolu de tous les objets nécessaires à la science, et de sommes convenables pour diverses dépenses, dont plusieurs ne m'ont jamais été remboursées, il y avait de la témérité à entreprendre ce voyage dans le temps où je l'ai fait, parce que l'intérieur du pays était encore peu sûr; et l'on répandit plus d'une fois à Nice la nouvelle de ma mort. Cependant je n'en ai pas couru le danger, au moyen de la précaution suivante : j'étais parti à pied, escorté de plusieurs soldats et d'un caporal; arrivé à *Luceram*, premier village de la montagne, le maire me prit à part et me dit que, dans les défilés où j'allais entrer, les *bleus* qui m'accompagnaient m'attireraient quelques coups de fusil, et qu'il me conseillait de me confier à la *garde bourgeoise*, dont il me répondait sur sa tête. Cette garde renfermait plusieurs *barbets* amnistiés, ce qui me répugnait beaucoup, et pourtant je me déterminai à m'en servir de com-

de plusieurs amis des lettres qui m'ont aidé : car il ne saurait venir dans sa pensée que je sois un homme universel, et je ne suis pas moi-même assez sot que d'aspirer à ce titre, les études médicales et l'observation des maladies ayant fait, durant ma vie entière, ma principale occupation, dont le reste n'a été qu'un accessoire. Je citerai donc avec reconnaissance M. l'abbé Giraudy, bibliothécaire de la ville de Nice, qui m'a fourni plusieurs documens relatifs à l'histoire ancienne, aux lois et aux usages : M. Rizzo, pharmacien, mon élève[1], et M. l'abbé Loquès, qui m'ont l'un et l'autre accompagné à pied dans de longues et pénibles courses, et qui m'ont remis des

---

mune en commune, ce dont je n'eus pas lieu de me repentir. Ma confiance, et la simplicité de mes mœurs et de mes vêtemens, me gagnèrent l'affection de ces hommes farouches, qui me protégèrent et me fournirent plusieurs indications utiles à mes projets.

[1] J'ai appris depuis peu que ce pharmacien a publié, depuis mon départ de Nice, plusieurs ouvrages d'histoire naturelle sur les productions de son pays, tels que, 1.° *Ichthyologie de Nice;* Paris, 1810, in-8.° —

notes, le premier, sur la botanique et les insectes; le second, sur les minéraux: feu MM. Giorna et Vay, qui cultivaient l'histoire naturelle, et qui m'ont aidé de leurs lumières : M. Bernardin Cléricy, chirurgien instruit, qui m'a fourni des matériaux concernant la population et sur quelques maladies : MM. Piccon et Craballona, avocats habiles et juges, de qui j'ai reçu divers éclaircissemens relatifs à l'ordre judiciaire. Enfin, je n'ai eu qu'à me louer de la plupart de MM. les curés des paroisses de la montagne, qui, ayant très-bien saisi l'objet de ma mission, se sont prêtés à m'aider à compulser les registres anciens, et à déchiffrer des écritures qui dataient de plusieurs siècles.

---

2.° *Observations géologiques;* Paris, 1813, in-8.° — 3.° *Histoire naturelle des Orangers;* id. in-4.° — 4.° *Histoire naturelle des Crustacées;* Paris, 1816, in-8.° — 5.° *Histoire naturelle générale des Orangers*, etc.; Montpellier. — 6.° *Observations sur les maladies des Oliviers.* Je regrette beaucoup de ne connaître que les titres de ces différens ouvrages.

Je n'ignore pas la défaveur dans laquelle sont tombées, auprès des observateurs, les idées de perfectionnement, défaveur méritée jusqu'à un certain point : toutefois l'on ne saurait disconvenir que le sort du genre humain ne soit aujourd'hui, du moins quant à ses besoins physiques, plus heureux que dans les siècles passés; que les épidémies sont beaucoup plus rares, et que nous en connaissons mieux la cause, au point de pouvoir les faire naître et les éloigner à volonté; enfin, que c'est là le produit de l'aisance, à laquelle se rattache la santé. Or, mon projet a été de chercher à résoudre le problème de rendre plus florissant un pays pauvre de sa nature, et hérissé de rochers dont la nudité n'est certainement pas compensée par les orangers et les autres arbres qui séduisent l'imagination de nos voyageurs d'un jour. Nos fabricans actuels de compensations n'y trouveraient pas de quoi faire cadrer leurs systèmes, et ce n'est véritablement qu'en tirant parti de cette raison dont

le Créateur nous a gratifiés, qu'il est possible de rendre féconde la meilleure terre, et, à plus forte raison, un sol ingrat. L'on m'accordera, au surplus, que ce n'est ni par de savantes minuties, ni par un transcendantalisme dédaigneux, qu'on peut parvenir à ce but; mais en cherchant des vérités terre à terre, à la simple lueur du sens commun, qui trompe beaucoup moins : ainsi l'humble saule, entraîné par des torrens opposés loin du sol où il avait pris racine, va encore reverdir au loin, et rafraîchir de son ombrage, au milieu de tronçons de chênes altiers qui ne reverdiront plus.[1]

---

[1] En s'occupant du bien-être de chaque membre de la société, on s'occupe nécessairement aussi de celui des gouvernemens, dont il est juste que les ressources soient augmentées par les faveurs qu'ils accordent à l'agriculture et à l'industrie : j'estime au surplus qu'il est plutôt dans leur intérêt d'être pauvres et d'avoir des sujets riches, que d'être opulens et de voir leurs sujets pauvres. Je ne saurais donc regarder ni comme une règle ni comme un modèle du bonheur public, la proportion de contributions que paient les sujets de chaque gouvernement. Par exemple, un journaliste dit dans un tableau qu'il a intitulé *Valeur politique de l'homme comme contribuable*, qu'en Angle-

terre un homme vaut 108 francs, 34 francs en France, et 13 francs dans les états sardes (Statistique des divers états de l'Europe, par *Malte-Brun*, 1.er Janvier 1820). On se tromperait bien si l'on croyait que le bonheur d'un Anglais, d'un Français, d'un Savoisien ou d'un Piémontais, soit dans les mêmes proportions. Voilà, selon moi, une locution bien plate et bien dangereuse dans un temps d'irascibilité, que de comparer l'homme, ce chef-d'œuvre de la création, à une marchandise, à un billet de banque ou à une pièce de terre. Mais nous sommes au siècle où les écrivains des différentes couleurs se plaisent à faire assaut d'absurdités; et à peine avais-je cessé de rire des louanges que mon grand publiciste donnait au pays où l'on paie le plus, qu'un sentiment contraire fut produit en moi par un autre journaliste qui, pour célébrer dignement un Anglais devenu baron par ses fusées, s'exprime sérieusement comme il suit : « Qu'il n'est pas prouvé que les découvertes qui rendent la guerre plus meurtrière, soient « aussi funestes qu'elles le paraissent; qu'elles contribuent aussi à la rendre plus rare et plus courte; que « cette maladie de l'espèce humaine disparaîtrait probablement tout-à-fait à la suite de *tel sublime artifice* au moyen duquel on pourrait faire sauter en « l'air, au même instant, deux armées en présence, « sans que, du général au dernier tambour, aucun « individu pût en échapper.....» (*Bibliothèque universelle, tom.* 14, *pag.* 133.)

## *Tableau comparatif des poids et mesures mentionnés dans cet ouvrage.*

J'ai cru utile, pour l'intelligence de ce que j'aurai à dire et pour l'utilité du commerce, de placer ici le tableau suivant de la valeur des poids et mesures du comté de Nice, comparée à ceux de Marseille, de Paris, et avec le système décimal.

### *Mesures itinéraires.*

On n'a jamais mesuré les routes dans ce pays; on y est dans l'usage de calculer les distances par tant d'heures de marche d'un homme à pied. La lieue d'une heure de marche, calcul fait du nombre de pas qui se font en plaine, dans les montées et les descentes, est, pour mon compte, de 1000 toises ou de 2099 mètres.

### *Mesures linéaires.*

On mesure les étoffes, etc., par pans et par cannes: le pan est le $\frac{221}{1000}$ de l'aune, ou 2620 dix-millimètres; 4 pans, 6 pouces 412 millièmes de pouce équivalent à une aune ou à un mètre 188 millimètres. La canne est composée de 8 pans, et équivaut à une aune 764 millièmes d'aune ou à 2 mètres 960 dix-millimètres.

### *Mesures de surface.*

On mesure par pans carrés, par cannes carrées et par trabucs.

Un pan carré équivaut à 6864400 décimales de mètre; la canne carrée, à 4 mètres carrés 393216 décimales. Le trabuc est composé de 12 pans, et équivaut à 3 mètres 144 millièmes de mètre.

### *Mesures agraires.*

On mesure par septerée : la septerée se divise en 16 moturaux.

La septerée équivaut à 15 perches carrées, 44 mètres carrés et 49 décimales.

Le moturau équivaut à 96530625 décimales de perche carrée.

Pour faire un arpent ou hectare, il faut 6 septerées sept moturaux et 59407 décimales de moturau.

*Mesures de contenance pour les matières sèches.*

Les matières sèches, telles que blé, légumes, etc., se mesurent par charge : la charge contient 4 setiers, le setier 2 émines, l'émine 2 quartiers, et le quartier 4 moturaux.

La charge équivaut à un hectolitre et 6 décalitres, ou un setier et 6 boisseaux de la mesure décimale.

Le setier équivaut à 40 litres, l'émine à 20 litres, le quartier à un décalitre ou boisseau décimal, et le moturau à 2 litres et 5 décilitres.

*Mesures de contenance pour les liquides.*

La charge de vin à Nice est de 120 pintes ; elle équivaut à 9 décalitres 4 litres 33 décimales.

La pinte est de sept décilitres 8625 décimales.

L'huile, l'eau de fleurs d'oranger, etc., se pèsent et ne se mesurent pas : il en est de même du bois à brûler.

*Poids.*

Les poids de Nice sont la livre, le rup et le quintal.

La livre est de 12 onces, poids de table.

Le rup est de 25 livres, et le quintal est de 6 rups ou 150 livres du pays.

L'once équivaut à 20 deniers 9 grains, poids de marc ; à une once 11 grains, poids de Marseille, et à 2596904 décimales du poids décimal.

La livre équivaut à 10 onces 4 deniers 11 grains, poids de marc ; à 12 onces 5 deniers 8 grains, poids de Marseille, et à 31162847 décimales, poids décimal.

Le rup équivaut à 15 livres 14 onces 15 deniers 3 grains, poids de marc ; à 19 livres une once 13 deniers 8 grains, poids de Marseille, et à 7 kilogrammes 79071175 décimales, poids décimal.

Le quintal (150 livres) équivaut à 95 livres 7 onces 21 deniers 5 grains, poids de marc ; à 114 livres 9 onces 8 deniers, poids de Marseille, et à 46 kilogrammes 74427050 décimales, poids décimal.

# VOYAGE
# AUX ALPES MARITIMES.

## SECTION PREMIÈRE.

Esquisse historique des temps anciens et du moyen âge des Alpes maritimes; description géographique et géologique de ces Alpes; mer, lacs, rivières; eaux minérales, plantes; insectes, oiseaux, quadrupèdes, poissons; température et météores.

## CHAPITRE I.er

### *Esquisses historiques.*

#### ARTICLE PREMIER.

#### *Temps anciens.*

IL n'est pas nécessaire de remonter le Nil, ni de voyager péniblement dans les déserts de la Syrie, pour trouver des ruines : le phœnix qui renaît de ses cendres, cette belle image de la nature qui vieillit et qui se renouvelle de ses propres décompositions, se fait voir partout aux yeux du sage. Mais c'est particulièrement dans les lieux les plus anciennement habités, et où la main de

l'homme s'est ajoutée à l'action destructrice de l'air, de l'eau et des autres élémens, qu'on rencontre le plus de ces squelettes décharnés, tristes restes d'une grandeur passée. Sous ce rapport les Alpes maritimes, c'est-à-dire, cet enfoncement entre la France et la Ligurie, où finissent les grandes Alpes et où commencent les Apennins, présentent un grand intérêt, et réunissent en un seul tableau tout ce que le souvenir des grandes catastrophes offre de terrible, de magnifique et d'imposant. Ruines de la nature, vestiges accumulés de l'action de l'eau et du feu, ruines des ouvrages des hommes, ruines des générations passées! tel est le spectacle offert au voyageur qui, après avoir quitté la plage maritime et les plaines délicieuses de la campagne de Nice, s'avance derrière le premier rideau qui couvre une succession de rochers groupés, entièrement nus et de l'aspect le plus sauvage.

Si, en arrivant à Nice par mer, dans la direction du sud au nord, on considère l'horizon montueux qu'on a en perspective, la première idée qu'on s'en forme, est de le comparer à une mer agitée dont les flots se seraient tout à coup solidifiés; de

même que cette idée vient à l'esprit, lorsqu'on monte au Mont-blanc en passant par l'allée blanche : et de fait mille témoignages des plus authentiques annoncent que la mer a baigné long-temps les interstices de ces groupes de rochers appelés Alpes maritimes, et que ce sont ses eaux qui, en se retirant d'abord avec rapidité et successivement avec plus de lenteur, les ont moulés et façonnés tels qu'ils existent aujourd'hui.

Il sera facile de s'en convaincre par la description qu'on lira de ces montagnes dans cette première section. Montagnes calcaires, surmontées de grès dans les sommités les plus élevées; mêmes montagnes, incrustées sur leur faîte de coquillages marins, et renfermant ces mêmes coquillages dans les cavernes dont elles sont percées; montagnes de tufs artistement ordonnés, contenant dans leurs fentes des brêches et des poudingues de différente nature; partie de ces Alpes secondaires et la base même des Alpes primitives, formées de schiste, tantôt rouge, tantôt noir, entremêlé de masses de sulfate et de carbonate calcaire, cristallisés, présentant une sorte de zone

le long de la courbure de ces grandes Alpes, jusqu'aux Apennins : ce sont là, à mon avis, des témoins irréfragables que les eaux ont séjourné anciennement sur ces lieux élevés, et que tout ce qui est compris aujourd'hui sous le nom d'Alpes maritimes était enseveli dans les mers, qui n'avaient d'autres limites que les points les plus élevés des grandes Alpes.

Ces traces sont d'autant plus sensibles, que l'on s'éloigne moins du lit actuel de la Méditerranée : en remontant de la mer jusque sur les montagnes du côté de Monaco, ou en parcourant la vallée de l'Escaréna, on ne trouve que des collines de sable, bornées de part et d'autre par des montagnes calcaires; en fouillant dans ces vallons, on rencontre en quantité, à quatre mètres sous terre, des arbres pétrifiés dont les racines contiennent dans leurs ramifications des fossiles marins. Qui ne croira pas, à ces marques, que cette vallée de l'Escaréna et autres analogues, dirigées du nord au sud, n'aient formé autrefois des golfes dont les sommets des collines de sable indiquent la profondeur ?

Si les observations unanimes des physi-

ciens démontrent que la mer a reflué de l'occident à l'orient, l'état actuel des Alpes maritimes n'annonce-t-il pas aussi qu'elle s'est écoulée du nord au sud, ainsi que M. Beaumont en a fait la remarque avant moi (*Annual register for* 1795)? Cet écoulement explique la direction de toutes les vallées et de toutes les chaînes dont je parlerai, du nord au sud; il rend aussi raison de la forme perpendiculaire et des autres particularités de ces rochers. La mer, élevée au-dessus des plaines qui forment les hautes vallées de ces Alpes, a dû, en se précipitant vers le sud, creuser les vallons qui se trouvent à leurs pieds, et mutiler les montagnes moins élevées qui s'opposaient à sa route; cette mutilation, faite principalement à leur base, a dû détacher et faire crouler un grand nombre des premières couches : d'où est résultée la forme perpendiculaire qu'ont presque toutes les montagnes qui bornent la Méditerranée depuis Nice jusqu'à Savone, et qui est cause de la hauteur et de la profondeur de la mer qui lave leurs bases actuelles; d'où sont résultés aussi, de première origine, ces précipices affreux et cet air de désolation qui vous accompagnent

partout dans les intervalles de ces montagnes, et qui ont sans doute été favorisés par le défrîchement des bois dont les historiens anciens nous apprennent qu'elles étaient couvertes.

On peut supposer que, si le premier mouvement de cette mutation des eaux a été rapide et propre à transporter sur les hauteurs des dépouilles siliceuses détachées des rochers granitiques des grandes Alpes, telles que les agates et les jaspes qu'on trouve sur les montagnes calcaires environnantes, et les cristaux de roche que j'ai vus si multipliés sur les collines de Perinaldo; on peut supposer, dis-je, que ce mouvement, en se ralentissant, a pu former, par sédiment, les schistes et les autres couches calcaires dont est composée la zône dont j'ai parlé.

Qu'on ne cherche aucune régularité dans la disposition de ces stratifications, ni dans l'identité des matières qui les composent: on y voit avec étonnement, à des profondeurs considérables, des cailloux calcaires roulés, des fossiles pétrifiés et autres matières hétérogènes, comme je m'en suis convaincu sur les points élevés des cols de *Pal* et de *Saint-Pons*; d'autre part, il n'y a que con-

fusion dans la direction des couches : les unes sont verticales, les autres sont courbées, et la plupart dans une inclinaison opposée les unes aux autres. On dirait que ces montagnes, encore molles, ayant plié sous le poids des eaux et des matières déposées sur leurs sommets, elles se sont affaissées sur les voûtes des cavernes nombreuses dont elles sont percées, et qui semblent autant l'ouvrage du fluide igné que celui des eaux, l'un et l'autre de ces élémens paraissant avoir concouru à la terrible catastrophe.

Du reste, ce qui se voit aujourd'hui sur toute la côte, depuis Fréjus jusqu'à *San-Remo*, et ce qu'on lit dans les anciens itinéraires de navigation, sont une nouvelle preuve de la mutation successive des eaux de la mer, de l'occident à l'orient, du nord au midi. La rivière d'Argent, le Var, Paglion, la Roya, la Nervia, la Taggia, toutes rivières dont l'embouchure est dans la mer, forment des atterrissemens continuels qui repoussent ses eaux loin du rivage ; le port de Fréjus et tant d'autres de la Gaule narbonnaise, encore cités par Pline, ne sont plus ; partout la mer a reculé et a privé la navigation côtière de ces anses qui étaient

des ports pour les bâtimens légers de nos pères. Pour me restreindre à mon sujet, voici ce que dit l'Itinéraire d'Antonin, relativement au propre territoire des Alpes maritimes ;

Antipoliniciam plag. m. p. xvj.
Olivulam portus — m. p. v.
Anæonem portus — m. p. xij.
Avisionem portus — m. p. iv.
Herculem Monœcum portus, plag. m. p xxij.

Quoiqu'il y ait une erreur manifeste dans la distance des lieux depuis Antibes jusqu'à Monaco, il n'en est pas moins vrai que cet Itinéraire cite des ports qui n'existent plus aujourd'hui. Le port de l'*Olivette* peut être celui de Ville-Franche ou du golfe de Saint-Jean, dont je parlerai; mais on ne sait où étaient ceux d'*Anaon* et d'*Avision*. Si, comme on le conjecture, ce dernier se trouvait au pied de la montagne d'Èze, à l'endroit appelé Saint-Laurent, le fait est que la gorge qui se présente là a pu être mer anciennement, mais qu'aujourd'hui l'anse qui reste est à peine suffisante pour un bateau. Au surplus, il est bien connu que la mer baignait autrefois les remparts de Nice, du côté de la terrasse, à tel point que dans les

grosses eaux le cours était inondé; au lieu que depuis plusieurs années le rivage s'est agrandi, et que la ville n'est plus exposée à de semblables accidens.

Ainsi nous avons une série de preuves que le sol que nous décrivons a été mer avant qu'il fût couvert d'habitans; et nous aurons aussi occasion de faire remarquer qu'il n'a pas moins été travaillé par le feu : c'est du moins ce qu'annoncent les laves, les basaltes et les eaux thermales, qui n'y sont pas rares[1]. S'il n'est plus sujet aujourd'hui à l'action dévorante de cet élément, il le doit peut-

---

[1] D'après les idées de plusieurs géologues de nos jours et les théories chimiques qui font de toutes les terres autant d'oxides métalliques, la matière dont la partie solide du globe est formée serait de nature métallique et plus ou moins oxidée; des hautes températures auraient occasioné des fusions, et le tout se serait consolidé sous la forme de masses et de couches tabulaires, qui seraient au globe entier de la terre ce que les lamelles dont un cristal est formé, sont à la masse du cristal lui-même. Dans cette hypothèse, que Werner a rappelée, le monde ne serait qu'une masse basaltique. Il y a seulement ces deux grandes difficultés : 1.° comment des oxides métalliques ont pu être remués et même dissous par les eaux du déluge, dont l'existence est attestée d'une manière incontestable; 2.° comment, au milieu de cette fusion, les veines et filons métalliques, pierreux, houilleux, etc., ont pu se former. *Vanitas vanitatum !* Tout ce que nous savons, c'est que le feu et l'eau ont tour à tour travaillé notre habitation : le reste est inconnu.

être à la retraite des eaux, qui vont dans d'autres cavernes, situées à l'est et au sud, porter un nouvel aliment au fluide igné, s'il est vrai que les volcans sont dus au développement et à la combustion du gaz hydrogène produit par la décomposition de l'eau.

Le nom de maritimes, donné aux Alpes dont nous parlons, est très-ancien. L'on sait que la chaîne des grandes Alpes fut d'abord divisée en Alpes *cottiennes*, *pœnines* et *maritimes*. On entendait par les dernières, ainsi que nous l'apprenons de Strabon, Polybe et Pomponius Mela, tout cet espace de montagnes qui était compris depuis les confins de la mer et du pays ligurien jusqu'à Embrun; et l'on ne donnait pas seulement ce nom à la chaîne d'Alpes primitives, mais encore à toutes les montagnes secondaires et ternaires qui, de cette chaîne, vont à la mer : ce qui faisait dire aux anciens écrivains que Nice touchait aux Alpes. La tête de l'Apennin, que Polybe décrit très-bien, et qu'il dit former avec l'extrémité des Alpes une espèce de triangle (*similem trigono*), est véritablement le commencement de ces Alpes, par une ligne qu'on tirerait depuis ce point jusqu'à la mer appelée par Polybe

*sardoo mare.* On voit par là que les Alpes maritimes comprennent naturellement non-seulement ce qu'on entend aujourd'hui sous ce nom, mais encore partie des montagnes qui appartiennent aux départemens français du Var et des Basses-Alpes, puisque toutes aboutissent à la mer en descendant des grandes Alpes, et que d'ailleurs, ainsi que je l'ai observé en les parcourant, elles présentent les mêmes faits que celles du comté de Nice. Cependant la différence des peuples, et le besoin de limiter les jurisdictions, ont fixé depuis un grand nombre de siècles les bornes du pays dont il s'agit ici. Pline fait finir au Var la Gaule narbonnaise, où commence le territoire des Alpes maritimes, pour se terminer au-delà de Monaco; et il en décrit, comme il suit, les terres maritimes et les confins: *amnis Varus*, ou le Var; *fluvius Palo*, ou Paglion; *populi inalpini, maxime capillati; oppidum Vediantibrum civitatis Cemelion*, ou Cimier; *portus Herculis Monœci*, ou Monaco; *ligustica ora*, ou le littoral ligurien (*Plin. Hist. natur. lib. III*). Cette circonscription a très-peu varié; et c'est celle que nous suivrons, en l'étendant un peu.

Quels furent les premiers habitans de cette côte, lorsque les eaux s'en furent retirées ?

Quoique ces faits se perdent dans la nuit des temps, nous recueillons pourtant du témoignage des historiens et des poëtes anciens, que les premiers peuples qui occupèrent la côte et les montagnes depuis Gênes jusqu'à Marseille, portaient le nom de Liguriens et de Celtes. Les Liguriens, si nous en croyons Caton, dans son histoire de l'origine des peuples, avaient une origine grecque. Phaéton, dit-il, fut le premier des Grecs qui, parti de l'Attique avec son fils Ligure, au temps du premier Tarquin, vint établir des colonies en Italie, depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à Nice de Marseille. Il construisit un port au milieu de sa colonie, et voulut que toute cette partie de terre portât le nom de Ligurie, du nom de son fils. Depuis lors, ajoutent C. Sempronius et L. Florus, les peuples de toute cette étendue de terre, compris entre les fleuves Var et Macra (Portolune, à l'extrémité de la rivière du Levant), portèrent le nom de Liguriens.[1]

---

[1] Phaéton, personnage que la fable, qu'il faut savoir lire,

Les Celtes, peuple gaulois dont on ignore l'origine, mais qui paraissent plus anciens que les Liguriens, formaient une nation puissante, divisée en plusieurs peuples, qui avaient chacun leur gouvernement séparé. Ainsi, nous apprenons de Justin que le peuple de qui les Phocéens obtinrent le territoire où ils fondèrent Marseille, portait le nom de *ségobrigien;* et de Strabon, qui a très-bien décrit le littoral d'Antibes et de Nice, ainsi que de Tite-Live, qui a parlé des guerres que les premiers Marseillais furent forcés de livrer à ces peuples, que la nation établie sur les rives du Var et sur les montagnes qui environnent Nice, s'appelait celle des *Salyens* ou *Salviens;* laquelle même, au dire de Strabon, paraît avoir compris tous les habitans des montagnes depuis les Alpes maritimes jusqu'à Aix en Provence, et avoir donné le nom à cette chaîne de rochers qui, depuis les Alpes de Barcelonnette jusqu'à la mer, était connue sous la désignation de *monts salyens.*

---

nous présente sous une belle allégorie, me semble plutôt avoir été un de ces Pélages ou Phéniciens qui entreprirent des expéditions hardies et lointaines, qui civilisèrent la grande Grèce et surtout l'Étrurie, bien long-temps avant les Tarquin.

Ainsi, quoique quelques anciens aient appelés indifféremment *Liguriens* tous les peuples depuis Gênes jusqu'au Var, il me paraît bien prouvé que les Liguriens proprement dits habitaient la côte et les montagnes où ils sont encore aujourd'hui; tandis que les peuples des Alpes maritimes étaient d'origine celtique, et connus sous le nom général de Salyens, ou de *capillati*, chevelus, par conséquent aussi d'origine gauloise.

Un autre aventurier, plus célèbre encore que Phaéton, et dont l'existence est attestée par un plus grand nombre de preuves, serait arrivé dans ces Alpes pour y former des établissemens. Si nous en croyons l'antiquité, la tradition et quelques monumens, c'est Hercule. Plusieurs personnages ont figuré sous ce nom, qui veut dire *force*, les uns Grecs, les autres Égyptiens. Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse et Ammien Marcellin, attestent unanimement qu'un Hercule s'est ouvert un passage par ces Alpes, impraticables avant lui; que, pour y établir son empire, il dut livrer plusieurs batailles aux naturels, gens, disent-ils, d'une grande stature et très-belliqueux. Suivant les deux premiers auteurs, cet Hercule était

Grec, ce qui est le plus vraisemblable; suivant Ammien, il était de Thèbes en Égypte, et fils d'un roi *Osori.* Il serait arrivé en conquérant, en traversant l'Italie, jusqu'aux plaines du Piémont, où il aurait vaincu un certain *Tauriscus*, roi de Turin; de là, redresseur des torts, il aurait passé en Espagne pour exterminer un roi *Gérion;* aurait descendu les Alpes jusqu'à la Méditerranée au milieu de victoires continuelles, et aurait consacré à sa mémoire le rocher *Arcem* et le port de Monaco.

Le fait est que, de temps immémorial, le port de Monaco a été nommé *Herculis Monœci portus*, soit qu'Hercule y eût réellement abordé, soit que son culte y eût été porté par les Grecs; qu'il y eut un temple, qui, parce qu'il était seul, donna au rocher où il était bâti le nom de *Monœco.* Le fait est aussi qu'un grand nombre de montagnes aux environs de Sospello, par où cet Hercule serait descendu, portent encore le nom de monts d'*Herc*, par abréviation, comme d'autres monts où les Maures ont certainement habité, portent dans le pays le nom de monts *Maures;* et de Sospello, pour aller à la mer, j'ai traversé un vallon où j'ai vu des

indices de charbon de pierre, qui s'appelle *camp d'Herc*, et où, suivant la tradition, ce personnage vrai ou fabuleux aurait livré une bataille.

Il est au reste positif que le culte de ce demi-dieu a été établi dans la contrée que je décris, et il n'est pas étonnant que des peuples qui ne connaissaient que la guerre, aient élevé des autels à l'emblème de la force : on en avait trouvé, deux ans avant ma tournée, une petite statue dans les ruines d'une chapelle de Saint-Gras, qui pourrait bien avoir succédé aux ruines d'un temple d'Hercule, bâti, ainsi que son culte le voulait, sur une haute montagne, que j'ai visitée, proche de trois à quatre villages, appelés *Gordolasca*, dont il ne reste plus que le souvenir. Sur une autre montagne, dont je parlerai ailleurs, l'on trouva, lors de mon passage, en fouillant profondément dans les ruines du vieux château de la *Penne*, une tête en bronze du dieu Apis, dont on m'a fait présent et que je possède encore. Or, un pareil dieu n'étant pas reçu des Grecs, on aurait pu conjecturer que son culte avait été établi par des Égyptiens de la suite d'Hercule le Thébain, s'il n'était pas

plus vraisemblable qu'il y a été apporté par les Carthaginois, qui ont aussi traversé ces Alpes long-temps après l'Hercule dont il vient d'être question.

Il est croyable que, pendant le long séjour des armées de Carthage en Italie, les secours qui leur parvenaient y ont abordé par plusieurs points, ce qui concilie les prétentions ridicules de plusieurs peuples à l'honneur d'avoir donné passage à ces féroces conquérans. Quant à leur première invasion, il paraît bien qu'Annibal a passé le Rhône un peu au-dessus d'Avignon, et qu'il n'est pas redescendu pour aller chercher les Alpes maritimes, quoique Caton, C. Sempronius et Ammien Marcellin l'assurent positivement, qu'ils disent même qu'il a passé là où les Apennins se joignent aux Alpes, ce qui serait le col de Tende, autrefois *colle di Cornio*; que l'Apennin, *Pœninus*, est ainsi nommé du passage de ce général, en l'an 532 de la fondation de Rome, et qu'il se l'ouvrit par le fer et par le feu. Ce ne serait pas le mot *Pœn* ou Alpes pénines qui me déciderait, ce nom, en celtique, signifiant point élevé, et ayant été donné à un grand nombre de hauteurs;

mais nous avons le témoignage d'historiens dignes de foi, et des monumens, qui attestent le passage des Carthaginois par les Alpes maritimes, non pas d'Annibal, mais des généraux qui sont venus après lui. Tite-Live nous apprend (liv. 31) que, si les Marseillais et leurs colonies ne furent pas favorables à ces Africains, ceux-ci trouvèrent des amis parmi les Salyens et les Liguriens, lesquels s'unirent aux Insubriens, etc., pour grossir l'armée d'Hamilcar, successeur d'Hasdrubal, d'où résultèrent la prise et le saccage de Plaisance.

Pour les monumens, il en existe un dans un petit vallon au bas du col d'Enfer, près des lacs des *Merveilles*, dont je parlerai plus bas : ce sont d'énormes pierres de taille, détachées d'un rocher voisin, qu'on voit étendues à terre en grand nombre, et sur lesquelles sont gravés grossièrement, mais d'une manière encore visible, des chevaux, des tours, des chariots armés de faux, des vaisseaux en forme de galères, des casques, des boucliers, des arcs, des piques et autres instrumens de guerre, avec beaucoup d'écritures qui ne sont ni grecques, ni latines, ni arabes, et qu'on conjecture être des carac-

tères puniques. Ces pierres paraissent avoir été préparées pour un monument qu'on n'a pas eu le temps d'élever.[1]

Ou il faut se condamner à l'ignorance, ou il faut, pour les choses anciennes, se contenter des preuves que nous en avons : d'ailleurs, les temps présens nous font croire à la possibilité de beaucoup de choses que nous aurions regardées comme extravagantes. Étudions donc, sur le même pied, la fondation de Nice. Au temps du premier Tarquin (ce

---

[1] Dans une Histoire du passage des Alpes par Annibal, dans laquelle on détermine la route qu'a dû prendre ce général depuis Carthagène jusqu'au Tessin, d'après la narration de Polybe, et l'inspection des lieux par M. *Deluc* fils (insérée par extrait dans la Bibliothèque universelle, t. VIII, Juillet 1818), l'auteur veut que l'armée carthaginoise ait remonté le Rhône, après l'avoir passé; qu'elle se soit dirigée vers le pays des Allobroges, en suivant l'ancienne route qui passe à *Yenne*, au *Bourget*, sur *le mont du Chat*, à *Chevelu*, *Saint-Jean de Chevelu*, à *Lemine*, ancien chef-lieu de l'Allobrogie, près de la ville actuelle de Chambéri; puis, qu'elle se dirigea dans le pays des *Centrons* (la Tarentaise), et qu'elle pénétra en Italie par le *petit Saint-Bernard*, sur lequel elle fit une route en corniche avec des troncs d'arbre. J'admets volontiers cette explication, ayant moi-même, dans ma jeunesse, examiné une partie de cette route, jusque dans la vallée d'Aoste et Ivraie; mais cela n'empêche pas que les secours qui sont arrivés par la suite à Annibal, le pays étant mieux connu, n'aient pris une route deux fois plus courte, celle dont il est question ici.

temps fut sans doute une époque de grandes migrations), disent encore Valère-Maxime, Strabon, Polybe et plusieurs autres historiens et géographes, un grand nombre de jeunes Phocéens, arrivés d'Asie (l'Asie mineure), ayant à leur tête *Simos* et *Protès*, se présentèrent à l'embouchure du Tibre, d'où, après avoir fait amitié avec les Romains, ils partirent pour les Gaules, et allèrent fonder Marseille, entre les peuples féroces des Gaules et de la Ligurie. L'adresse qu'eurent ces Grecs de faire tomber le choix de la fille de *Nannus*, roi des Ségobrigiens, sur *Protès*, pour en faire son époux, leur facilita singulièrement l'obtention du territoire. Mais la stérilité et le peu d'étendue du sol obligèrent bientôt les Phocéens à s'attacher plutôt à la mer qu'à la terre, en s'adonnant à la pêche, au commerce, et surtout à la piraterie, métier alors en honneur parmi eux. Ils dûrent livrer plusieurs combats aux peuples voisins, aux Salyens et aux Liguriens, et en étant sortis victorieux, ils fondèrent à droite et à gauche, c'est-à-dire, du côté de l'Espagne et de la Ligurie, diverses colonies sur la côte, pour protéger leur commerce, dont les princi-

pales furent, du côté de la Ligurie, Antibes et Nice.

Ils choisirent, pour bâtir leurs villes, tous les points de rochers qui s'avançaient dans la mer, et ils les fortifièrent. Nice, qu'ils nommèrent ainsi pour rappeler leurs victoires, n'occupait elle-même que le sommet du rocher actuel, où fut autrefois le château, et ne pouvait être qu'une misérable bicoque, formée de quelques cabanes, ainsi que le furent d'origine les villes qui ont joui de la plus grande célébrité. Ces nouveaux venus étendirent leur domination sur la côte jusqu'à Monaco, terme de la navigation Marseillaise, et commencement du territoire Ligurien. Aussi Ptolémée et les autres anciens géographes appellent-ils tous ces petits points de la côte, depuis Monaco jusqu'à Antibes, terres de Marseille.

On estime que cette dernière fut fondée en l'an III de la quatrième olympiade, ou en l'an 154 de la fondation de Rome. On ignore le temps positif où Marseille fonda sa colonie de Nice; seulement on présume que la fondation de cette dernière a suivi de près celle de sa métropole. On présume aussi qu'Antibes a été fondée après Nice,

parce que son nom *Antipolis* veut dire opposée, et qu'il était assez dans la politique des Grecs d'opposer une colonie à une autre, afin de les tenir plus en respect envers la métropole, dont la puissance était souvent plus dans l'opinion que dans la force.

Ces colonies restèrent, durant plusieurs siècles, sous la puissance de Marseille. Marseille, amie des Romains jusqu'au temps des Césars, conserva toute son autorité sur ces villes, quoique enclavées parmi des peuples soumis au joug de l'empire romain. Aussi a-t-on trouvé, sur toute cette côte, parmi des médailles romaines, grand nombre de médailles marseillaises, portant d'un côté l'empreinte d'un taureau fléchissant les genoux, et de l'autre, le mot ΜΑΣΣΑ. Elles étaient régies par des gouverneurs que la métropole leur envoyait, et qui paraissent avoir réuni en une seule personne la puissance civile, militaire, judiciaire et financière. On en juge par une ancienne inscription qu'on avait transportée dans le palais de l'évêque de Nice, où il est question d'un *C. Memmius Macrinus, quintumvir Massiliensi præfectus, Agonotheta, episcopus Ni-*

*cœensium.* On sait que sous le nom d'*episcopus* les anciens entendaient un magistrat du prétoire et un surintendant. Cette manière de gouverner les colonies, si différente de celle des Grecs d'Europe, était absolument analogue aux mœurs des Grecs de l'Asie mineure, dont la constitution oligarchique fut transportée à Marseille. Ils furent certainement moins grands que les Romains dans la portion de liberté qu'ils laissaient aux peuples vaincus; et ce fut peut-être aussi le sentiment de leur faiblesse qui força ces aventuriers grecs à être moins généreux que les Romains.

Du reste, le territoire que Marseille occupait sur la côte, était infiniment petit. Les Salyens, divisés en plusieurs peuplades, dont la principale était celle des *Védiantiens* (comme on peut en juger par plusieurs inscriptions recueillies par Joffrédi), les Salyens, dis-je, occupaient toutes les collines et montagnes voisines, ainsi que la plaine, sans avoir jamais été sous le joug marseillais. On peut donc croire que les colonies de cette ville de marchands n'étaient que des espèces de comptoirs pour favoriser son commerce maritime, et qu'elle se souciait même

peu d'étendre son empire fort avant dans les terres.

Les Védiantiens occupaient toutes ces collines et montagnes qui sont entre Paglion et le Var, appelées *montes Cemenei*, monts céménéens, nom qui a été conservé à la colline voisine de Nice, appelée aujourd'hui Cimier. Cet espace forme une espèce de triangle que je me suis plu souvent à considérer de dessus la colline opposée, en réfléchissant sur la rapidité du fleuve de la vie et sur la puérilité des vanités humaines. Sur le faîte de cette colline, où existe une plaine riante, à la distance de trois quarts d'heure de Nice, était la ville de *Cemenellon*, ou *Cemenelion*, *Cemellum* des Latins, *Cimier* des Français, capitale des Védiantiens. Cemenelion, nom grec ou troyen, atteste l'origine de ses fondateurs : on a trouvé dans ses ruines diverses médailles ayant l'empreinte d'Énée, portant sur ses épaules son père Anchise, tenant le *Palladium* de la main droite, et à côté de lui son fils Jules, avec ce mot ΙΛΙΩΝ, désignant, à ce que l'on croit, la ville de Troie : c'est pourquoi Joffrédi, de qui j'emprunte ce passage, a cru pouvoir interpréter Cemenelion par

*Cemen Ilion*, c'est-à-dire, Ilion entre les monts céménéens. Il en résulterait que la fondation de cette ville aurait été très-antérieure à l'arrivée d'Hercule et des Grecs de la Phocide dans ces contrées. Nous sommes appuyés en cela du témoignage de Strabon, qui dit que, quoique tous les habitans des monts céménéens eussent des origines différentes, ils avaient pourtant tous la même manière de vivre.

Que firent pour la postérité Nice, Cimier, et tant d'autres petites villes, durant une longue suite de siècles? Rien du tout; car les historiens se taisent, excepté pour les nommer dans les guerres: ce n'est même que depuis que les Romains poussèrent leurs conquêtes dans les Alpes maritimes, que leurs noms sont connus. Cimier, dès-lors, éclipsa Nice. Marseille, subjuguée par le premier César, en l'an 708 de Rome, perdit sa puissance et avec elle la plus grande partie de son autorité sur ses colonies, qui furent insensiblement beaucoup réduites, et dont aucune n'est inscrite sur la liste des peuples vaincus dans le trophée d'Auguste, dont il sera parlé ci-après. Nice elle-même ne porte plus, depuis lors, chez les écrivains

de l'Empire, que le titre modeste d'*oppidum*, tandis que Cimier est décoré de celui de *civitas* jusqu'à l'époque de sa ruine, où Nice reprit le nom de ville.

Cimier devint successivement la capitale des Alpes maritimes, qu'Auguste érigea en province, avec un *procurator*, qu'on sait n'avoir été qu'un surintendant des finances dans les provinces gouvernées par un consulaire, et avoir eu toute l'autorité de gouverneur dans celles qui n'étaient pas dans le cas d'avoir un proconsul. Cette ville eut son amphithéâtre, ses temples, ses bains, ses aqueducs, dont il reste encore des vestiges manifestes.

L'amphithéâtre, le premier objet qui se présente en arrivant de Nice à Cimier, et dont l'arène est aujourd'hui un champ d'olivier, a une forme ovale, et paraît avoir pu suffire à quinze mille spectateurs, lorsqu'il était dans son entier. C'était particulièrement par les aqueducs que les Romains se distinguaient, et Cimier, lieu aujourd'hui dépourvu d'eau, à part celle de citerne, en avait un grand besoin. On y fit venir l'eau de plusieurs points; savoir : du quartier appelé maintenant *Gairaut*, de

*Falicon* et du *Temple*. En ouvrant la terre, des laboureurs ont trouvé, vers la fin du siècle dernier, un canal considérable, creusé à hauteur d'homme, dans un long trajet de la montagne, dont on n'a pas encore pu atteindre l'extrémité, enduit de bitume de part et d'autre, et solidement voûté, par lequel devait passer un courant d'eau considérable. Il reste aussi quelques portions d'arcs qui avaient servi à l'aqueduc de *Falicon*, par lequel les eaux, après avoir servi aux premiers besoins, allaient se jeter, soit dans les ateliers des ouvriers, soit dans les bains publics, pour de là s'écouler dans Paglion, qui est au bas de la colline, et arroser, dans leur chute, toutes les campagnes environnantes, dénuées maintenant de tout moyen d'irrigation. Ces aqueducs étaient encore entretenus du temps du Bas-Empire, et on lit sur une inscription proche de l'amphithéâtre, qui paraît dater des empereurs *Philippe*, des remercîmens votés par les Ciméléens à *M. Aurelius Masculus*, président, pour avoir fait réparer des aqueducs que leur vétusté avait dégradés. Les bains, dont on voit encore quelques restes proche des ruines de l'ancien temple d'Apollon,

avaient une forme ronde et voûtée; ils étaient construits en pierres de taille très-grosses, et ils paraissent avoir eu à l'entour des baignoires de même nature. Enfin, si l'on en juge par des restes de murs dont la structure est vraiment romaine, l'enceinte de l'antique Cimier aurait été plus considérable que celle de la ville actuelle de Nice.

Ce ne fut pas seulement par des édifices que les Romains honorèrent Cimier, ils en gratifièrent encore les citoyens de tous les priviléges qu'ils avaient coutume d'accorder à leurs colonies. Nous apprenons de plusieurs inscriptions, que les Ciméléens furent divisés en trois colléges, des sénateurs, des chevaliers et du peuple; des inscriptions annoncent aussi qu'il y avait un ordre de la noblesse. Enfin, Tacite nous apprend, au 15.e livre de ses Annales, que, dans la neuvième année de son règne, Néron donna le droit de bourgeoisie latine à tous les peuples des Alpes maritimes. Plusieurs colonies de vétérans furent en même temps réparties dans tous les principaux endroits de ces Alpes, non-seulement sur le littoral, mais dans l'intérieur des terres, comme on l'infère d'un grand nombre de médailles

romaines, trouvées par les laboureurs à Sospello et à Marie. Voilà donc de nouveaux habitans établis par la politique; mais, en outre, la douceur du climat attira sur le littoral de ces Alpes plusieurs familles illustres, qui trouvaient dans les beaux vallons des environs de Cimier un repos que la crainte des tyrans de Rome ne permettait plus de goûter dans la capitale du monde. On peut voir, dans la collection de Joffrédi, une multitude d'inscriptions sépulcrales où sont les noms des *Jules*, des *Servilius*, *Verus*, *Manilius*, *Valerius*, *Gabinius*, *Cassius*, etc., et celui de plusieurs matrones romaines et princesses du temps du Bas-Empire. Non-seulement les Romains vinrent y jouir, dans l'obscurité et l'éloignement des affaires, des commodités que leur procuraient la richesse et la puissance, mais encore ils y apportèrent leurs arts, leurs usages et leur langue : plusieurs noms ont encore, parmi ces Alpes et parmi celles de la Ligurie, une étimologie romaine. Ils apprirent vraisemblablement l'agriculture à ces peuples; ce que je conjecture de ce que la charrue en usage dans ces montagnes a beaucoup d'analogie avec celle des anciens

Romains. Enfin, ce fut de cette époque que commença à dater la civilisation de ces diverses peuplades, et je dois faire remarquer que, parmi tant de monumens d'anciens peuples dont cette terre antique est couverte, si l'on en excepte les médailles marseillaises dont j'ai parlé, il n'en existe aucun de cette puissance maritime, quoiqu'il soit bien prouvé par les historiens que la domination de Marseille sur les bourgades du rivage était bien plus ancienne que celle de Rome.

Cimier n'est plus! Ses inscriptions, ses pierres sépulcrales, celles de ses temples, de ses aqueducs, de son amphithéâtre et de ses autres édifices, ont servi à bâtir des murs de soutènement, des cabanes de paysan, des chapelles, des églises, des couvens! Ses thermes servent aujourd'hui de loges aux cochons...! Mais, avant de parler de sa destruction, jetons un coup d'œil sur les autres peuples qui habitaient les Alpes maritimes, sur leurs mœurs et sur leur religion.

Il est à présumer que les Védiantiens, voisins du littoral et d'une nation commerçante, furent d'abord les plus policés, et qu'ils firent de bonne heure alliance avec

les Romains. Quant aux autres peuples alpins, qui n'avaient d'autre bien que l'indépendance, ils s'étaient ligués pour la conserver, depuis le grand S. Bernard jusqu'aux Apennins, contre ce peuple inquiet, si avide de domination : c'est ce qui est attesté par tous les historiens romains, et ce qui ne l'est pas moins par l'inscription placée sur le monument triomphal que le sénat et le peuple romain firent élever à César-Auguste sur un lieu élevé dit *la Turbie*, à quatre petites lieues de Nice, c'est-à-dire sur la route qui conduisait de l'Italie dans les provinces des Gaules, et d'où le trophée pouvait être aperçu par les peuples vaincus, tant de la mer que des montagnes opposées. Cette inscription se trouve dans Pline (*Hist. nat., lib. III, cap.* 20), et le nouveau traducteur des œuvres de cet auteur célèbre, édition de 1771, me semble avoir accolé mal à propos à cette inscription une date donnée sur la foi d'autrui par le père Hardouin et qui ne lui appartient pas. Tel est d'ailleurs l'inconvénient de travailler à Paris sur des pays que l'on n'a pas vus, que les notes de ce traducteur sont toutes plus ou moins ridicules. Pour moi, j'ai vu, en 1802,

divers fragmens de cette inscription, mêlés avec d'autres pierres, dans les murs du village de la Turbie, et j'ai passé une demi-journée pour chercher à arranger le peu de mots qui en restent. Cette inscription transmet la victoire remportée sur tous les peuples des Alpes (les Védiantiens et les douze villes du roi Cotis exceptés, lequel avait fait aussi alliance avec Auguste) par César, alors investi pour la dix-huitième fois (et non pas la quinzième) de la puissance tribunitienne; et ces peuples (qui devaient être fort peu puissans et ne pas mériter tant d'honneur) sont cités au nombre de quarante-trois, parmi lesquels on remarque encore quelques noms appartenant aux Alpes maritimes, et d'autres noms propres aux Alpes de la Savoie, du Dauphiné et du Valais. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnaître tous ces peuples, d'autant plus que l'inscription est brisée en plusieurs fragmens : mais on peut conjecturer que, parmi les peuplades des Alpes maritimes, les *Triumpilini*, les premiers nommés, étaient les habitans de la Turbie jusqu'à Monaco et au-delà, *Triumpium*, *Tropœa*, et par corruption *Turpia* et *Turbia*, ayant quelque analogie;

que les *Brigiani* étaient les habitans de la *Briga;* les *Pontii,* ceux de Levens; *Viberi,* ceux de la Bevera (les anciens mettant indifféremment les deux lettres *B* et *V* au commencement des mots); *Vubiani,* de la Visubie; *Sagiontii,* de Saorgio; *Broduntiani,* de Boglio ou Beuil; *Gallitæ,* de Gilette; *Oratelli,* d'Utelle, etc.

Ce monument m'a paru, après avoir examiné ce qui en reste et y être monté presque jusqu'au sommet, avoir été une rotonde pareille à celle du monument de Marius, que j'ai été ensuite comparer exprès à Saint-Remi en Provence, mais plus massive et moins élégante, composée de huit colonnes carrées, avec architraves et corniches, le tout d'ordre dorique : ces colonnes posaient sur un massif en pierres de taille de la largeur d'environ quarante-deux pas carrés; sur l'une des façades était, en marbre blanc, l'inscription ci-dessus, et sur deux autres façades, des trophées pareillement en marbre blanc, taillés en demi-relief. On avait pratiqué deux escaliers en limaçon pour monter sur le monument, où était la statue de César-Auguste, aussi en marbre blanc, à laquelle, dans les premiers temps du chris-

tianisme encore, la crédulité du peuple attribuait la puissance de rendre des oracles. Les Goths et autres barbares, qui vinrent ensuite, remplirent le monument de maçonnerie, et en firent une tour, ainsi qu'il paraît par les restes de l'architecture, qui contraste avec celle des Romains. Successivement il fut détruit en grande partie par le fer et par le feu : les pierres, les marbres et les blocs des colonnades servirent à bâtir l'église, le clocher du village; à fermer les sépultures, qui, dans cet endroit, sont taillées dans le roc; enfin, à former un mur d'enceinte, qui existe encore autour des restes du monument, et dans lequel les habitans se réfugiaient au temps des guerres civiles. Ce trophée doit avoir été colossal, à en juger par le massif des pierres, par le grand vide qu'on observe dans le rocher voisin d'où elles ont été extraites, et par la construction de l'église, des maisons du village et du mur d'enceinte, à laquelle elles ont entièrement servi.

Ce ne fut pas absolument la flatterie qui éleva ce trophée; mais bien réellement ces peuples avaient déjà donné plusieurs fois de l'inquiétude aux Romains, qui prenaient cette route pour aller dans les Gaules,

d'après le témoignage même de leurs historiens, Tite-Live, L. Florus et Orosius. D'abord, les Romains furent appelés par la ville de Marseille, pour défendre ses colonies, qu'elle ne pouvait protéger contre les insultes continuelles des montagnards : cette ville, partageant l'erreur commune à presque toutes les petites puissances ; cette ville que Rome appelait *fidissima atque amicissima civitas*, ignorait que cette amitié du lion finirait enfin par l'engloutir elle-même. En 568 de Rome, ces peuplades défirent tellement l'armée de L. Bæbius, qui allait en Espagne, que les Marseillais, au rapport d'Orosius, furent les seuls à pouvoir en donner la nouvelle à Rome, n'étant resté aucun messager parmi les Romains. Battus ensuite par le consul Q. Opimius, en l'an de Rome 627 ; par le proconsul Sextius, fondateur d'Aix en Provence, en 631 ; puis, par le consul Q. Marcius, et, en 663, par C. Cæcilius, les Liguriens et les Salyens renaissaient sans cesse de leurs cendres. Ils furent encore battus, près du Var, en bataille rangée par le proconsul Cn. Domitius, et les Allobroges, leurs alliés, y eurent vingt mille morts et trois mille prisonniers. Nous leur

voyons encore perdre, après une longue guerre, quatorze mille hommes dans une seule bataille, où ils furent vaincus par Appius Claudius Pulcher et par C. Valerius Falconius : et cependant jamais on n'avait pu les réduire en servitude, et ils étaient encore assez redoutables pour que ce fût un honneur de les avoir vaincus, et d'ajouter leur nom à ceux des peuples soumis par les armées d'Auguste : *Alpes etiam maritimæ, quas Ligures capillati hactenus liberi incoluerant, in servitutem redactæ sunt.* (Dion, liv. 54.)

Deux puissantes causes rendaient ces peuples si difficiles à être domptés : la première était l'amour de la liberté, dont ils étaient si jaloux qu'ils préféraient la mort à la servitude. Tite-Live et Orosius nous apprennent qu'en l'an 635 de Rome, les Salyens se voyant enveloppés et hors d'état de résister aux armes du consul Q. Marcius, ils se jetèrent dans les flammes, après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfans; que ceux qui n'eurent pas le temps de périr ainsi et d'échapper aux Romains, se firent mourir soit par le fer, soit en s'étranglant, soit en se refusant toute nourriture; qu'enfin il n'y

en eut aucun, pas même parmi les enfans, à qui l'amour de la vie pût faire supporter la captivité (Tite-Live, *lib.* 62; Oros., *Hist.*, *lib.* 5, *cap.* 14). La seconde cause était leur manière de faire la guerre. Pendant les deux siècles qu'ils ont harcelé les Marseillais et les Romains, cachés dans les épaisses forêts de leurs montagnes, il était souvent plus difficile, dit L. Florus, de les trouver que de les vaincre. Cette race d'hommes, dure et *véloce*, continue-t-il, faisait moins une véritable guerre, qu'une guerre d'embuscade et de brigandage, et elle ne la tentait jamais que lorsque l'occasion des défilés à elle seule connus lui promettait de pouvoir fuir dans une retraite assurée; mais lorsqu'après avoir échappé long-temps par leur vélocité, et à la faveur de leurs repaires et de leurs détours, ces peuples virent leurs abris découverts par les généraux romains, qui y mirent le feu, ils cessèrent d'être redoutables (Flor., *lib.* 2, *cap.* 3). Ainsi nous apprenons des historiens anciens, que ces rochers, aujourd'hui si décharnés, étaient autrefois couverts de bois : ainsi la guerre et l'esprit de conquête ont été de tout temps le plus grand fléau, non-seulement du

monde moral, mais encore du monde physique.

Quand les peuples alpins cessèrent de faire la guerre de montagnes, et qu'ils furent attirés en bataille rangée, ils cessèrent aussi d'avoir des succès; car, sans ordre et sans discipline, ils n'étaient pas en état de regarder en face le soldat romain : leur valeur fut ensuite totalement abattue quand ils cessèrent d'être libres. Pareils à l'âne de la fable, il leur devint dès-lors indifférent à quel maître le sort serait favorable : c'est ce qu'ils firent voir lors de la dispute d'Othon et de Vitellius pour l'empire du monde, et successivement dans plusieurs autres occasions. Le pays que je décris, fut témoin de la première bataille qui se livra sur mer et sur terre par les troupes de ces deux empereurs. Tacite nous apprend que les Alpes maritimes étaient alors gouvernées par Marius Maturus, du parti de Vitellius, qui avait assemblé la nombreuse jeunesse de ces montagnes, pour tâcher de défendre aux troupes d'Othon l'entrée de la Gaule narbonnaise; mais que ces montagnards, levés à la hâte, sans chefs et sans discipline, n'étant piqués ni de l'honneur de vaincre,

ni de la honte de fuir, lâchèrent le pied à la première attaque (Corn. Tacit., *Hist.*, *lib.* 2).

Des peuples grossiers, accoutumés à une vie dure et inculte, peuvent être heureux de leur pauvreté; mais, relativement à l'état social du genre humain, on doit de la reconnaissance aux Romains de les avoir civilisés. Ces habitans des Alpes vivaient, en effet, sans arts, sans commerce, à demi sauvages, sans demeures fixes, sans agriculture, et toujours prêts à butiner sur les étrangers et les voyageurs : ils devaient être d'ailleurs bien pauvres, puisque les soldats d'Othon, après la défaite dont je viens de parler, ne voyant rien à gagner avec des misérables qu'ils ne pouvaient atteindre à cause de leur vîtesse et de la connaissance qu'ils avaient des lieux, cessèrent de les poursuivre, et allèrent décharger leur colère sur Vintimille, *oppidum Alpium Intemelium,* alors ville riche de la Ligurie, qu'ils saccagèrent entièrement. Ils paraissent avoir eu des espèces de rois, puisque Tite-Live nous dit que Rome déclara la guerre aux Allobroges pour avoir donné asile à *Teutomale*, roi des Salyens, qui avait été mis en

fuite; mais c'étaient moins des rois que des chefs sans autorité, tels qu'en avaient les Gaulois et les Germains. Quant à leur religion (quoiqu'il soit probable qu'ils avaient aussi leurs superstitions), elle est fort peu connue : excepté ces deux idoles dont j'ai parlé, celle d'Hercule et celle d'Apis, je ne sache pas qu'il existe dans ces montagnes aucun monument de l'ancien culte de leurs habitans. Il en est autrement du littoral : les Phocéens marseillais y introduisirent vraisemblablement le culte de Diane d'Éphèse, qui avait un temple à Marseille, auquel a succédé l'église actuelle de la *Major ;* il est vraisemblable aussi, comme je l'ai dit, que le culte d'Hercule fut établi à Monaco : il ne reste pourtant aucun vestige de ces temples. Quant à Cimier, cette ville avait adopté les dieux des Romains : on y voyait encore au dix-septième siècle les murs sans voûte ni toiture d'un temple qu'on croit avoir été consacré à Apollon; ce qui est prouvé par le Martyrologe de S. Pons, auquel Claudius, gouverneur de Cimier, tint ce discours : « Voici tout près le vénérable temple d'A-« pollon, allez et sacrifiez; » fait arrivé le 11 Mai de l'an 261 de notre ère, époque de

l'introduction du christianisme sur ces rivages.

Nous n'avons donc rien à regretter de ces anciennes peuplades ; mais seulement nous devons désirer, en écrivant leur histoire, que leurs descendans, dont quelques-uns n'imitent encore que trop leurs ancêtres, puissent se corriger, en voyant à quels excès de maux mènent la férocité et la barbarie ! Cependant nous ne devons pas oublier que sur ce littoral, entre Nice et Monaco, est né l'empereur Helvius Pertinax, vénérable vieillard, fils d'un esclave, qui, de simple soldat, s'éleva successivement à tous les emplois, mérita l'estime de Marc-Aurèle, prince cher à tous les cœurs, et réunit les vœux du sénat et du peuple romain pour l'empire, qu'il n'accepta que malgré lui. Déjà on voyait renaître les temps des Antonins, quand tant de vertus le firent massacrer par les soldats, au bout d'un règne de trois mois. Jules-Capitolin, qui nous a conservé ses lois, remarque entre autres la phrase suivante de sa harangue au sénat : « Sénateurs, il vaut mieux voir la républi-
« que pauvre, que de la voir parvenir au
« comble des richesses à force de dissen-

« tions, de dangers et d'infames vexations. »
Qu'il est doux, après avoir parcouru des champs aussi ingrats, de se reposer sur Pertinax !

Revenons actuellement à Cimier ; car c'est la seule ville dont nous sachions quelque chose jusqu'au cinquième siècle, Nice n'étant traitée par les historiens d'alors que de *castellum*. Cimier paraît avoir subsisté jusqu'au sixième siècle, époque où les historiens ecclésiastiques en font encore mention, et depuis laquelle il n'en est plus question. Cette ville fut d'abord ravagée par les Goths et les Vandales, qui, en 400, au rapport de Salvien de Marseille, descendirent du Piémont dans la Gaule narbonnaise, et portèrent la dévastation et la mort dans Antibes, Grasse et toutes les villes maritimes proches du Var. Elle existait encore, ainsi que des médailles le prouvent, du temps des derniers Constantin ; mais, après avoir encore été visitée par les Suèves et les Alains, elle fut démolie de fond en comble par les Lombards, qui pénétrèrent dans les Alpes maritimes, en 577, au rapport de Sigonius, Grégoire de Tours et Paul Diacre, et qui y passèrent et repassèrent plusieurs fois, soit

pour aller en Italie, soit pour revenir en France, divisant leurs corps d'armée en deux troupes, dont l'une pénétrait dans les Gaules par Nice, et l'autre par Embrun. On lit dans la vie de S. Hospice que la venue de ces barbares fut très-bien prédite par ce saint anachorète, qui vivait dans un hermitage dont je dirai un mot en parlant de Villefranche.

### ARTICLE II.

*Moyen âge, depuis le sixième jusqu'au seizième siècle.*

Il n'y a plus qu'une nuit obscure. Nice paraît avoir succédé à Cimier; il en est du moins question dans le Martyrologe : mais, comme si elle eût dû payer cher la beauté de son climat, et son voisinage des Gaules et de l'Italie, elle eut à souffrir toutes les incursions des différens peuples barbares que la dissolution des deux empires fit déborder par l'Afrique et la Germanie dans les plus belles contrées de l'Europe. Les Maures ou Sarrasins[1] occupèrent long-temps les Alpes maritimes : vaincus par Charles-Martel, et chassés de la Guyenne où ils s'étaient

[1] Voyez la note A à la fin de ce chapitre.

d'abord établis, ils revinrent quatre ans après, c'est-à-dire en 729, avec de nouvelles forces, sur les côtes du Languedoc, de la Provence et des Alpes maritimes, et renversèrent dans cette invasion toutes les villes qui ne purent pas leur résister. Les peuples de ces contrées, depuis long-temps adonnés au christianisme, quittèrent leurs demeures pour aller vivre dans les cavernes et les antres des rochers. Telle était la faiblesse des états dans ce temps-là, que ces terribles ennemis du nom chrétien firent dans les Alpes maritimes un séjour de près de trois siècles; car je trouve qu'il en est fait mention par les historiens ecclésiastiques, depuis cette époque, de 729 jusqu'à 972. Ils donnèrent leur nom à plusieurs montagnes où ils s'établirent, et construisirent, dans la péninsule de Saint-Hospice, dont il sera question au chapitre suivant, un fort redoutable alors, appelé *Fraxinet*, d'où ils portaient leurs ravages dans les Alpes voisines, et sur les côtes de Provence et d'Italie. Leurs établissemens paraissent même avoir été beaucoup plus étendus; car on voit le long du Rhône plusieurs tours qui portent encore leur nom : il semblerait donc qu'ils eussent

remonté ce fleuve, et ensuite la Saône, sur laquelle est encore une commune (au département de l'Ain) dont les habitans ont conservé plusieurs habitudes mauresques.

Il paraît que les Alpes maritimes obéissaient alors aux comtes de Provence, rois d'Italie; car nous apprenons de Sigonius qu'en l'an 941 Hugues, roi d'Italie et comte de Provence, tenta de chasser les Sarrasins du Fraxinet, et qu'il envoya demander à l'empereur grec des galères et le feu grégeois, dont la force était telle, dit l'auteur, qu'il ne pouvait s'éteindre qu'avec du vinaigre (ce qui est très-douteux). Ces secours étant arrivés l'année d'ensuite, les Maures furent attaqués par mer et par terre, leurs vaisseaux furent incendiés, et la plupart quittèrent la plaine pour se retirer au mont *Mauron*. Ils ne furent pourtant pas chassés pour cela; au contraire, nous voyons ensuite le même prince, par une contradiction insigne, faire un traité d'alliance avec ces infidèles, et leur donner des terres dans les montagnes qui séparent l'Italie d'avec la Suisse, pour les opposer à Bérenger son ennemi : de là des traces de ces Africains dans les vallées de Maurienne, de Tarentaise et

du Faussigny. Ils conservèrent même le Fraxinet et la domination des lieux d'alentour, que l'empereur Othon voulut en vain leur disputer quelques années après. L'on verra plus bas encore des rois chrétiens ligués avec les Musulmans contre le pays que je décris, et l'histoire n'est que trop d'accord avec les temps actuels, pour nous montrer la cupidité l'emportant sur les sentimens les plus nobles et les engagemens les plus sacrés.

D'anciens actes de l'abbaye de Lérins et de celle de Saint-Pons, près de Nice, attestent le passage de Charlemagne par ces contrées, dans l'an des cinq voyages qu'il fit en Italie. Il fonda même le monastère de Saint-Pons, dont *Siagre*, son parent, fut un des premiers abbés, et il fit beaucoup de bien aux églises, suivant l'usage de ces temps-là. Il battit les Sarrasins, et les obligea d'abandonner le pays. Mais l'empire était trop vaste pour pouvoir le protéger sur tous les points contre ces conquérans audacieux, qui revenaient aussitôt que le vainqueur était parti : ils profitèrent, en effet, de la faiblesse des successeurs de Charlemagne, pour reprendre leurs premiers postes, et y parurent même établis plus solidement en-

core. Le port de Villefranche et leur fort du Fraxinet étaient une position très-commode pour se tenir en relation avec ceux de leurs compatriotes qui avaient envahi la Sicile, la Corse et la Sardaigne, ainsi que pour exercer des pirateries et faire des incursions dans les pays circonvoisins. On ignore le temps positif où les Maures en furent chassés, et il paraîtrait que ce n'a été qu'au commencement du onzième siècle, époque où ils furent battus par les armes victorieuses d'Othon le Grand et de ses successeurs, où ils furent expulsés de la Calabre, de la Pouille et de la Sicile par les aventuriers normands, et où ils s'étaient déjà beaucoup affaiblis eux-mêmes par leurs dissentions et leurs divisions.

J'ai cherché en vain dans les Alpes maritimes de ces monumens du peuple maure par lesquels il s'est illustré en Espagne, en même temps que ses chefs y faisaient fleurir la médecine, l'astronomie, la chimie, et que même, par leurs galanteries, ils donnaient naissance à cette aimable chevalerie qui servit à adoucir les mœurs des peuples du Nord. La différence de position de ces conquérans dans les deux pays explique assez

la différence de leur conduite. En Espagne, ils se trouvaient entièrement les maîtres : c'est ce qu'ils ne furent jamais dans les contrées dont il s'agit ici; mais ils dûrent, au contraire, s'occuper sans cesse de leur propre sûreté. Je trouve dans la liste et dans les actes des évêques de Nice et des abbés de Saint-Pons, recueillis par Joffrédi, une succession non interrompue de ces prélats, et la désignation de plusieurs prêtres et lévites exerçant leurs fonctions pendant que les Maures étaient dans la contrée; j'y vois aussi plusieurs donations faites, dans ce même temps, à l'église et aux moines, par des nobles, des comtes et autres personnes pieuses : d'où je conclus que Nice, confinée sur son rocher, vivait en paix avec les infidèles du Fraxinet, et que les uns et les autres, après les effets de la première invasion, se supportèrent sur le même rivage par une suite de cette ignorance de faire des siéges qui arrêtait une armée devant une bicoque.

A la place de monumens périssables, les Maures ont augmenté les moyens de subsistance des pays qu'ils ont envahis, en y portant le blé sarrasin, le maïs et le riz; et c'est

ainsi que du plus grand des maux la Providence éternelle fait toujours ressortir quelque bien.

Nous sommes au temps du régime féodal.[1] Les Carlovingiens l'établirent les premiers dans ces contrées, ensuite les ducs de Bourgogne ; car ces Alpes ont aussi été sous la domination de ceux-ci, comme on en juge par les premières donations faites à l'église en l'an 999, et datées de la septième année du règne du roi Rodolphe ou Raoul, qui était en même temps duc de Bourgogne. Déjà alors la servitude des gens de la cam-

[1] Les fiefs ne paraissent cependant pas avoir été très-multipliés dans ces montagnes, et plusieurs communes, fortifiées par leur position, avaient pu conserver leur indépendance. J'en juge, 1.° parce qu'elles ont très-peu d'anciennes familles nobles ; 2.° parce que j'y ai vu fort peu de châteaux. Ce ne fut, par conséquent, que sur le littoral, et dans quelques endroits où des hommes hardis surent profiter des circonstances, que le régime féodal parvint à s'établir. On ne voit pas non plus de ces monumens tyranniques dans les hautes vallées de la Savoie ni dans celles du département des Vosges : mais on en rencontre beaucoup le long du Rhône, de la Saône, du Rhin, de la Loire ; au pied des Alpes inférieures, du Jura, de la chaîne des Vosges : la belle plaine d'Alsace en est couronnée. Sans doute que le pouvoir absolu trouverait encore des délices et des moyens dans les lieux les plus agrestes ; mais la nature même a compensé sur tout le globe la pauvreté des montagnards par la jouissance de la liberté et l'impossibilité de les réduire en servitude.

pagne était établie dans son entier aux environs de Nice, puisqu'on donnait non-seulement les terres, mais les hommes. Ces montagnes furent divisées entre plusieurs petits tyrans, la plupart d'origine ligurienne, qui se rendirent indépendans de leur suzerain, trop faible, au milieu des troubles de ces temps-là, pour les réprimer. On vit naître les comtes de Tende, les barons de Boglio ou Beuil, ceux d'Aspremont, les comtes de Vintimille, les princes de Monaco, les marquis de Dolce-Aqua, etc. Les rois et comtes d'Arles, les Aragonais, les princes de la maison d'Anjou et les rois de Naples occupèrent successivement ce pays, c'est-à-dire, en furent les seigneurs suzerains; car les vassaux et les petites républiques qui s'y établirent, ne paraissent pas avoir jamais donné autre chose que l'hommage à ces princes éloignés, et trop occupés de leurs querelles pour pouvoir porter leur attention sur les diverses parties de l'état.

Il reste peu de traces des Aragonais, excepté le château de Nice, qu'ils commencèrent au douzième siècle, et qui ne fut achevé qu'en 1440 par les souverains actuels; la ville de Barcelonnette qu'ils fondèrent,

et le village de Péaune, qui m'a paru, par plusieurs mots d'origine espagnole, avoir été une colonie de cette nation. La domination des comtes de Provence est celle qui a duré le plus, et qui paraît avoir été en même temps très-modérée. J'ai lu, dans les anciens registres de différentes communautés qui avaient eu le courage et la sagesse de résister aux tentatives que faisaient les seigneurs pour les enlever au souverain légitime, j'ai lu, dis-je, qu'elles envoyaient annuellement leurs députés aux états qui se tenaient à Aix, et qu'elles jouissaient de tous les droits municipaux. Le pays était divisé en quatre vicairies; celles de Nice, de Sospello, du Puget-Theniers, et de Barcelonnette, qui, long-temps, a fait partie intégrante du comté des Alpes maritimes : chaque vicariat avait un capitaine général, vicaire du comte de Provence. Un système réglé d'impôts n'étant pas encore établi, quoiqu'il eût été connu des Romains, le prince demandait des dons gratuits, qu'on refusait presque toujours sous différens prétextes, et à la place desquels, plus souvent encore, on exigeait des récompenses pour les services rendus dans les guerres continuelles que le

suzerain était forcé de faire à ses vassaux rebelles.

Le onzième siècle vit naître quelques républiques et l'affranchissement de plusieurs villes : Sospello et Nice, dans le pays que je décris, prirent cette forme sous la protection du souverain. Sospello, très-petite ville aujourd'hui et alors beaucoup plus considérable, essaya de faire un petit état, asservit *Molinetto*, *Castiglione* et quelques villages de la vallée de Lantosca, et guerroya long-temps avec les marquis de *Dolce-Aqua*, les comtes de Tende et ceux de Vintimille. Nice, à son tour, se déclara indépendante, fit alliance, en 1115, avec la république de Pise, et résista à Raymond Bérenger IV, qui tenta, en 1166, de la faire rentrer sous le joug. Alphonse, roi d'Aragon, la soumit en 1176, lui conservant pourtant ses consuls, ses coutumes, usages et toutes ses justices, ce qu'il renouvela encore douze ans après, mais en s'assurant de sa fidélité par la construction d'un château. Nice, en effet, n'était rien moins que fidèle, et l'éloignement du prince, les guerres qu'il avait à soutenir, n'étaient pas propres à affermir son autorité.

Nice se ligua secrètement, en 1215, avec les Gênois, dont elle avait adopté la monnaie depuis plus d'un siècle, les princes d'alors ne paraissant pas avoir été assez riches pour battre monnaie.[1]

Cette ligue paraît avoir subsisté jusqu'en 1229, que Raymond Bérenger V vint attaquer Nice avec une puissante armée, la soumit et la força de le reconnaître pour son souverain légitime. Depuis cette époque jusqu'à celle où le pays passa sous l'autorité des princes de Savoie, il n'est plus question de rebellion.

Je ne puis m'empêcher de donner ici un passage de l'acte en vertu duquel les évêques de Nice possédaient *Drap*, village voisin, en qualité de fief : ce titre date de 1238 et est écrit en mauvais latin. L'extrait suivant donnera une idée de l'état d'humiliation dans lequel le peuple était plongé alors, du

---

[1] On lit dans le Recueil de Joffrédi une convention passée, en 1159, entre les consuls et l'évêque de Nice, par laquelle les premiers vendent à celui-ci la permission de construire un souterrain (*cryptam*) au-dessus de la voie publique, moyennant, disent-ils, 700 sous, *nostræ probatæ januensis monetæ.* On voit cette même monnaie mentionnée dans la vente que fait un certain Guillaume de Saint-Alban, à l'évêque de Nice, de tout ce qu'il possède dans le château de Drap, pour 300 sous de Gênes, en l'an 1164.

peu de connaissance que l'on avait de la justice, et des expédiens auxquels les princes étaient forcés de recourir pour faire face à leurs affaires. Il s'agit de la vente de cette seigneurie; elle est stipulée en ces termes :
« Moi, Romé de Villeneuve, vicaire et char-
« gé d'affaires (le latin dit *vicarius* et *bajulus*)
« du seigneur Raymond-Bérenger, comte
« de Provence et de Forcalquier, vends à
« vous, seigneur *Meinfred*, évêque de Nice,
« en son nom et pour le besoin qu'il en a,
« tout le droit qu'il a ou qu'il paraît avoir
« (le texte dit, *vel habere visus est*) sur le
« château de Drap, sur les hommes de ce
« château, sur ses terres, bois, forêts, pâtu-
« rages, en cavalcades, en quêtes ou de-
« mandes, présentes, à venir, établies ou
« qu'on pourrait établir (le texte dit : *quista*
« *seu quistis, competentibus seu competen-*
« *dis*), et surtout en quête appelée *focage*,
« de six sols par tête, donnée au mariage
« des filles du seigneur-comte, ou pour
« aller à l'empereur, etc., etc., ou pour
« tout autre motif pour lequel ledit sei-
« gneur pourrait faire la quête. De même,
« je vous vends et livre toutes les exactions
« que ledit pourrait faire ou qu'il pourrait

« lui arriver de faire, pour quelque motif
« que ce soit, vous transférant pour cela
« toute juridiction générale et spéciale; et
« le tout pour le prix de quatre-vingts livres
« de Gênes, que je confesse avoir reçues
« de vous, etc. » (Joffrédi, *de Episcopis*,
*p.* 182.)

Jeanne de Naples, princesse dont le souvenir se conserve dans les montagnes de ce pays, fut plus facile encore que ses prédécesseurs à accorder des priviléges, et à se dépouiller insensiblement de son autorité, parce qu'elle eut un continuel besoin d'argent. Il résulte de divers titres du treizième siècle que, lorsque, fuyant Louis de Hongrie, elle vint se réfugier dans son comté de Provence, elle affranchit plusieurs communes, et leur vendit à vil prix diverses parties de son domaine; il paraît même que, lorsqu'elle s'en retourna à Naples, après avoir obtenu tout l'argent qu'elle put de ses sujets de Provence, elle avait déclaré libres plusieurs communautés des montagnes des Alpes maritimes. En effet, la tradition nous apprend que les Utelliens, qui, ainsi que les autres montagnards, avaient été jusque-là des sujets soumis de cette reine,

finirent par se reconnaître indépendans, et se confédérèrent avec les communautés de *Levens* et de *Luceram*, pour s'opposer aux prétentions des comtes de Tende, des marquis de Dolce-Aqua et des barons de Boglio, qui se faisaient une guerre continuelle pour envahir leurs états réciproques. Les confédérés faisaient cause commune contre celui de ces trois seigneurs qui voulait passer sur leur territoire.

On dit que ces trois communes, qui pourraient à peine fournir aujourd'hui six cents soldats, entretenaient pour-lors une armée de trois mille hommes, dont le commandant était de droit natif d'*Utelle*, et que les Utelliens acquirent une telle réputation guerrière, qu'après avoir souvent poussé leurs incursions jusque dans le cœur de la Provence, plusieurs d'entre eux eurent l'honneur d'être considérés comme d'excellens *condottieri* de ce qu'on appelait alors armées dans le midi de la France.

On connaît le sort de Jeanne ; on sait aussi qu'en même temps régnaient à la fois deux papes qui divisaient l'Europe, Urbain VI et Clément VII. La ville de Nice, qui était entrée dans le parti d'Urbain, ennemi

de Jeanne, oubliant ce qu'elle devait à la mémoire de cette reine malheureuse, se déclara pour Charles de Duras. Cependant Louis d'Anjou, que Jeanne avait adopté deux mois avant sa mort, envahit le comté de Provence et se rendit maître de la plus grande partie de ses places : Nice résista, et même après la mort de Charles, devenu roi de Hongrie, elle soutint avec la même vigueur le parti de Ladislas, son fils et son successeur. Enfin, affaiblie par une longue résistance et à la veille de tomber au pouvoir de Louis d'Anjou II, elle envoya des députés à Ladislas, pour lui exposer son extrême détresse et son besoin pressant d'être promptement secourue; ce monarque, déjà assez occupé à défendre ses royaumes de Naples et de Hongrie contre des ennemis puissans, consentit à ce que la ville et le comté de Nice se choisissent tels princes qu'ils voudraient, à l'exception pourtant des ducs d'Anjou.

Les comtes de Savoie, les princes les plus voisins, et qui se distinguaient déjà par leur bonne administration autant que par leurs vertus guerrières, furent préférés, et l'espérance de leurs nouveaux sujets ne fut

pas déçue. Nice passa en conséquence, le 28 Septembre 1388, par l'intermédiaire de ses consuls, et de Jean Grimaldi, fils de Barnabé, baron de Boglio, sénéchal du comté pour Charles de Duras et son fils, une convention avec Amédée VII, dit le rouge, sous l'ormeau qui était devant l'église du monastère de Saint-Pons, par laquelle elle le reconnut pour son souverain sous certaines conditions. Les comtés de Nice et de Vintimille, les vallées de Lantosca, de la Stura et de la Tinéa, furent les premiers à accéder à l'acte de la ville de Nice; trois ans après toutes les vicairies y donnèrent librement leur assentiment, et prêtèrent serment de fidélité à Amédée VIII. Elles avaient tardé, parce que Ladislas s'était réservé de rentrer dans ses droits, si dans trois ans il venait à rembourser les frais qu'on aurait faits pour le défendre, ce qu'il ne put pas exécuter. Ainsi, il n'est point de souveraineté plus légitime que celle de la maison de Savoie sur le comté de Nice.

La tradition porte que les Utelliens, accoutumés à l'indépendance et forts de leur réputation militaire, refusèrent d'abord

d'accéder à cette convention, et qu'ils tentèrent une confédération à laquelle il n'y eut que deux communes qui accédèrent, savoir, *Levens* et *Luceram*, leurs anciens alliés; qu'ils résistèrent pendant trente ans, et qu'ils obtinrent une capitulation honorable, dans laquelle il leur fut accordé d'avoir le sel à moitié prix de ce qu'il se vendait à Nice, et le port d'armes; même du couteau *d'un palme et demi de lame*, ce qui les fit surnommer *les couteliers*. Ces faits ne paraîtront pas incroyables à ceux qui connaissent la position d'*Utelle*, qui était certainement inexpugnable dans le temps où l'on ne faisait pas encore usage d'artillerie; mais les choses furent très-différentes deux siècles après. Nous apprenons du moins de cette tradition, quelle qu'elle soit, que j'ai recueillie sur les lieux, que déjà au quatorzième siècle la maison de Savoie suivait le système des impôts indirects, auxquels elle a constamment donné la préférence, au grand avantage de l'agriculture.

Un des premiers soins des nouveaux souverains fut de fortifier la ville de Nice et d'en achever le château, consistant en trois

forts placés par étages les uns au-dessus des autres, et déjà tellement redoutable au commencement du seizième siècle, qu'il était considéré comme le boulevard de l'Italie. Ce soin était d'autant plus nécessaire, que le parti de la maison d'Anjou continua la guerre jusqu'en 1406, portant ses armes jusqu'aux portes de Nice. On eut encore plus à s'en louer, lors des querelles de Charles-Quint et de François I.er, dont le duc Charles, surnommé le bon, eut l'imprudence de se mêler, et par suite desquelles il ne resta à la maison de Savoie, depuis l'année 1538 jusqu'à 1559, que Nice et son comté, défendus par la valeur et la fidélité des habitans. Déjà en 1529 ce château avait donné dans l'œil au pape Paul III, qui tenta de s'en emparer furtivement pour son neveu Pierre-Louis Farnèse, à l'occasion de l'entrevue qui eut lieu à Nice, au mois de Juillet de cette année, entre Charles-Quint et François I.er, par la médiation de ce souverain pontife. Il l'avait déjà obtenu pour y loger et y déposer ses effets; mais les citadins, s'étant aperçus qu'il voulait y introduire des armes et des gens de guerre, prirent avec eux le prince Emmanuel-Phi-

libert, fils du duc Charles, l'emmenèrent au château et en fermèrent les portes. (*Discorso di pastorelli, su alcune particularità, etc. Nizza*, 1632.)

Durant cet intervalle, les habitans de Nice eurent à soutenir un terrible siége, depuis le 10 Août 1543 jusqu'au 8 Septembre suivant, contre les deux armées réunies, des Français commandés par le comte d'Aguier, et des Turcs commandés par Barberousse. La ville, avant d'être prise, fut vigoureusement défendue par Montfort, gentilhomme savoyard, et les femmes même se prêtèrent à la défense: dans l'assaut général du 15 Août, une d'entre elles, nommée *donna Maufaccio*, qui combattait à la tour dite *dè Cairi*, contre laquelle étaient dirigées les batteries turques, fit des prodiges de valeur, et enleva l'étendard à un enseigne de cette nation. (*Pastorelli, Discorso, ut supra.*) Quant au château, il ne put être entamé ni par l'artillerie ni par les mines, et il donna le temps d'arriver à la flotte d'André Doria et au corps de troupes du marquis du Guast, ce qui fit lever le siége. Cependant Nice, prise par les Turcs, souffrit beaucoup; plusieurs quartiers furent incendiés : Barberousse em-

mena 5000 captifs, parmi lesquels 200 religieuses, et fit un butin de 60000 ducats, somme très-considérable alors.

Emmanuel-Philibert, revenu couvert de gloire de la bataille de Saint-Quentin et remis en possession de tous ses états par le traité de 1559, s'appliqua à régulariser les formes du gouvernement et de l'administration, à détruire les abus et à réprimer les prétentions de quelques seigneurs qui avaient profité de ces temps de calamité pour opprimer et se rendre de nouveau indépendans. Le comte de Boglio fut réduit à l'impuissance par un acte de vigueur, et les terres du comte de Tende furent échangées contre quelques fiefs dans la Bresse. Ainsi les Alpes maritimes, n'obéissant désormais qu'à un seul souverain, se trouvèrent délivrées, dès la fin du seizième siècle, de tant de maux que le régime féodal y avait introduits depuis près de six cents ans. C'est aussi d'Emmanuel-Philibert que date l'impôt territorial, qui avait été jusque-là arbitraire, et que ce prince régularisa par un édit que j'ai trouvé dans les archives de la commune de Tende, par lequel chaque communauté était imposée, suivant la richesse de son ter-

ritoire, à tant d'écus d'or avec l'empreinte du soleil et à l'effigie du roi de France.

Lorsqu'on compare l'état antérieur de la contrée dont je parle, avec sa situation depuis qu'elle s'est donnée aux ducs de Savoie, l'on ne peut disconvenir qu'elle n'a eu de repos, de civilisation et de prospérité que de ce moment-là. Il y a eu dans cette maison une succession de grands princes qui ont veillé au bonheur de leurs sujets et qui ont su mériter leur affection. Les hommes de toutes les opinions les loueront toujours d'avoir été les premiers à donner l'exemple de la protection du souverain contre l'oppression des grands; d'avoir, les premiers, aboli la servitude dans leurs états, et d'avoir, bien long-temps avant qu'il en fût question chez les écrivains, établi de leur propre mouvement et par un sentiment d'équité naturelle, le système de la *péréquation*, opération heureuse, déjà achevée en Savoie et en Piémont, et dont le comté de Nice eût pareillement joui, sans les circonstances malheureuses dont nous ne faisons que de sortir.... Mais je termine ici la tache que je me suis imposée, le but de cette espèce d'introduction se trouvant rempli.

Nice est descendue de son rocher, et son château même n'existe plus, ayant été détruit dans la guerre de 1706. Tous les faits qui se sont passés depuis le dix-septième siècle, appartiennent par conséquent à l'histoire des temps modernes.

Qu'il me soit permis en achevant, de former un vœu en faveur des habitans des Alpes maritimes : c'est celui de pouvoir jouir d'une longue paix, pendant laquelle ils puissent égaler les autres peuples en civilisation. En effet, l'on n'a que trop observé que cette longue suite de guerres auxquelles ce pays s'est trouvé exposé depuis un temps immémorial, outre les malheurs qui en sont inséparables, a produit dans les montagnes un esprit de brigandage dont nous avons été témoin ; parce que leurs habitans, employés en qualité de troupes légères pour intercepter les convois de l'ennemi, et récompensés par le butin, n'ont pris que trop de goût à ce métier, qu'ils continuent même souvent après la guerre. Or, c'est là une grande tache qui flétrit la gloire due à la valeur et à la fidélité, et qu'il ne serait pas impossible de faire disparaître et de prévenir par de bonnes institutions.

## Note A, page 43.

*Sur les Sarrasins.*

On dit sans cesse, d'après Montesquieu, que le Midi doit être conquis par le Nord, les pays chauds par les pays froids : la célèbre invasion des Arabes, plus connus sous le nom de Maures ou de Sarrasins, forme une large exception à cette règle, et prouve qu'en fait de conquêtes la puissance morale vaut bien autant que les forces physiques.

Si nous recherchons les motifs qui attirent des nations étrangères chez d'autres nations, et qui leur font former des établissemens nouveaux, plus ou moins durables, nous trouverons que c'est ou le besoin des subsistances, ou le désir effréné de propager de nouvelles doctrines religieuses ou politiques, ou l'ambition d'un chef qui paie grassement des mercenaires pour l'aider à chercher l'immortalité en ravageant la terre. De ces trois causes, la dernière est la moins puissante et la moins durable : la seconde est très-active, et ses effets se soutiennent tant que dure la ferveur du prosélitisme, et que l'objet de l'invasion n'est pas changé. Notre siècle nous a fourni un exemple presque nouveau de l'influence des motifs politiques, et les Arabes, plus que tout autre peuple, ont offert à l'univers entier le spectacle de la puissance des opinions religieuses pour rendre une nation invincible. A dire vrai, ces mêmes opinions ont fait faire aux chrétiens des prodiges de valeur du temps des croisades; mais, comme si le zèle avait été moins pur, ou comme si les têtes de l'Occident étaient moins propres à se maintenir dans le même ton que celles de l'Orient, ce triomphe fut de courte durée, en comparaison de celui des partisans de l'islamisme. Nous ne devons presque rien aux peuples de la Germanie, de la Baltique et de la Scandinavie, si ce n'est de nous avoir apporté le mépris des connaissances et le régime féodal. Les Arabes nous ont conservé les arts et les sciences, cultivés dans les Académies de Pergame et d'Alexandrie; l'Espagne et les pays voisins

des Pyrénées leur doivent leur civilisation, et je suis fondé à croire qu'ils étaient déjà eux-mêmes depuis long-temps un peuple très-civilisé... ne fût-ce que cette architecture élégante, légère, que nous lui devons, ces tours dentelées, ces flèches effilées de nos clochers, imitant le palmier du désert et si opposées au massif des peuples du Nord. Je suis engagé, malgré moi, à dire un mot de ce peuple singulier qui a laissé de si grands souvenirs partout où sa domination n'a pas été contrariée, et dont M. de la Borde a si bien retracé le talent, le goût et la hardiesse dans ses Vues pittoresques de l'Espagne.

L'on sait qu'environ l'an 623 de notre ère, sous le règne de Clotaire II, l'arabe Mahomet conçut le projet de donner à sa patrie de nouveaux dogmes et un nouveau gouvernement; que sa doctrine, mélange confus d'erreurs grossières et de vérités sublimes, son éloquence et ses prestiges, lui firent, en peu de temps, un parti nombreux, grossi par la persécution; que de Médine, où il est contraint de se réfugier après avoir été proscrit à la Mecque, il revint bientôt assiéger cette ville, où il ceignit le diadème huit ans après. L'on sait encore que ses successeurs, profitant du fanatisme des soldats et de l'Arabie entière, étendirent rapidement leurs conquêtes en Asie, en Afrique et en Europe; que, dix ans seulement après la mort de leur chef, ils étaient déjà maîtres de la Syrie, de la Phénicie, de la Mésopotamie, de la Perse, de l'Égypte, de la Libye, de la Numidie et du Mont-Atlas; qu'à peine s'était-il écoulé un siècle, qu'appelés en Espagne par la vengeance et par la trahison, ils s'en emparèrent et lui dictèrent des lois pendant plusieurs siècles, plutôt vaincus ensuite par leurs divisions intestines que par les armes des descendans des Goths et des Suèves. Il n'est aucun doute que l'Europe entière n'eût été leur proie et qu'elle ne se fût couverte de minarets, comme dans les autres parties du monde où ils règnent encore, sans la valeur des Français. Nous les voyons, en 727, établis dans la Gaule narbonnaise, et, partis de là avec plusieurs corps d'armée, sous la conduite d'Abdérame, un de leurs plus célèbres généraux, se précipiter dans toute

la France, remonter le Rhône et la Saone, descendre la Loire, ravager la Tourraine, l'Anjou, l'Orléanais, et s'avancer jusqu'à Reims. Les Français, réunis sous les ordres de Charles-Martel, attendent dans les plaines de Poitiers l'armée d'Abdérame, qui revenait sur ses pas chargée de butin, et lui livrent une sanglante bataille où, d'après les historiens, 375,000 Sarrasins restèrent sur le carreau avec leur général, environ l'an 734 de notre ère. Cependant ils se trouvent encore, en 764, maîtres de Narbonne, alliés de Guèfre, duc d'Aquitaine, résistant à Pepin, qui n'obtient cette ville qu'après un long blocus, et qui fait ensuite un traité d'alliance avec leur calife. En 775 ils paraissent par députés dans la fameuse assemblée que Charlemagne tint à Paderborn, pour demander sa protection contre un autre Abdérame, qui s'était fait premier roi de Cordoue, et la vie de ce grand empereur nous le montre maître de Pampelune, en 778, conciliant les prétentions des différens princes qui se disputaient la Navarre, formant des alliances entre eux, sans distinction de religion, et procurant à ses états une barrière contre les entreprises des Sarrasins du Midi. Nous les retrouvons cependant encore en 828, sous Louis I, le débonnaire, et ses enfans, profitant des divisions criminelles des successeurs de Charlemagne, franchir les Pyrénées, massacrant ou poussant devant eux ce qui s'opposait à leur passage. Il n'est pas dit qu'ils aient été repoussés, et il paroît que, mêlés tranquillement avec les autres peuples, ils ont formé la souche de ce caractère souple, rusé, vif, spirituel et entreprenant, qui distingue les habitans des montagnes des Pyrénées, des bords du Tarn, du Lot et de la Garonne, des autres peuples de la France. En Italie, ils ont fait plus long-temps corps de nation: appelés comme auxiliaires par les faibles empereurs d'Orient, en 972, ils formèrent des établissemens nombreux dans la Pouille et dans la Calabre, d'où il fallut, pour les déposséder, la valeur extraordinaire des fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme normand, attirés en Italie par les Lombards, au commencement du onzième siècle, pour les opposer aux Grecs et aux Sarrasins.

L'on se demande d'où est sorti un si grand nombre d'hommes dans un pays tel que l'Arabie, qu'on se représente presque stérile et très-peu peuplé. D'abord, nous avons l'exemple récent des Vahabites, qui renaissent à chaque instant de leurs cendres; puis, il est certain, d'après les monumens de l'Égypte, que les Arabes ont autrefois conquis cette contrée même antérieurement à Moïse, et qu'ils lui ont donné ses lois : ce que nous apprenons de la lecture des livres de l'historien sacré, nous montre que, de son temps, plusieurs contrées de l'Arabie étaient très-cultivées. Par les voyages en Nubie de feu Jean-Louis Burckhart, récemment publiés par l'association anglaise pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique (Londres 1819), nous voyons que toutes ces tribus arabes, qui portent différens noms, et qui ont envahi de vastes contrées, ont conservé dans leurs traditions l'idée de grandes migrations qui se seraient faites de l'Arabie déserte, et dont le point principal de départ aurait été la Mecque. Nous y lisons (comme nous le dirons plus au long ailleurs) que ces tribus avaient établi presque partout des canaux d'irrigation, aujourd'hui abandonnés en partie, ce qui annonce qu'elles connaissaient l'agriculture, et même dans un degré de perfectionnement.

Indépendamment des effets qu'a dû produire, en Occident, sur la race humaine et sur celle des chevaux le croisement avec la race arabe, nous pensons que plusieurs familles maures sont restées en Europe dans les établissemens qu'elles avaient formés, renonçant à leur rite et se conformant aux lois successives qui régissaient leur nouvelle patrie. J'ai parlé d'un village de ce genre sur les bords de la Saône; mais depuis j'ai vu plusieurs restes de tours maures le long de la Loire, et dernièrement je suis parvenu à savoir qu'il existe dans la presqu'île nommée *le Veron*, formée par la Loire et la Vienne, une peuplade particulière, à courte stature, au teint basané, au visage rétréci, aplati sur les côtés, aux yeux petits et aux cheveux très-noirs, d'un naturel sérieux et mélancolique, ayant des habitudes et une manière de se vêtir différentes de celles de

ses voisins. Cette peuplade ne serait-elle pas un débri oublié de la bataille de Poitiers? Quelques autres familles ont pu aussi s'établir isolément dans les montagnes de la Provence et de la Ligurie, où elles ont perpétué l'éléphantiasis. C'est ce que je me suis permis d'admettre ou de conjecturer dans un Mémoire sur cette maladie, inséré dans le tome 4.e du Journal complémentaire du dictionnaire des sciences médicales.

## CHAPITRE II.

## *Position géographique de ces Alpes, division, étendue et limites; positions militaires; nature des roches, mines; chemins et bois.*

### ARTICLE PREMIER.

### *Position géographique; limites, division de la contrée.*

Les Alpes maritimes se trouvent au 43.e degré, 41 minutes 47 secondes, de latitude, et au 24.e degré, 57 minutes 22 secondes, de longitude, en prenant pour méridien celui de l'île de Fer; 4 degrés 56 minutes 22 secondes, en se réglant sur celui de l'observatoire de Paris. Nice est éloignée à peu près de 35 lieues communes de Marseille, Gênes et Turin, et de 180 de Paris.

Toute la contrée comprise sous ce nom a la forme d'une losange, dont la plus grande

longueur est de 16 lieues de 25 au degré, du sud-est au nord-ouest, et la largeur perpendiculaire, prise dans plusieurs points du sud au nord, de 12 lieues et demie. La surface entière, mesurée sur trois points, abstraction faite des montagnes et en y comprenant la principauté de Monaco, est de 211 lieues carrées[1], et mesurée sur deux points, du nombre rond de 200 lieues. Les confins sont, à l'est, la Ligurie; au nord, les provinces piémontaises de Mondovi et de Coni; à l'ouest, les départemens français du Var et des Basses-Alpes; et au sud, la Méditerranée, qui en baigne six lieues de côtes. Nous avons vu dans le premier chapitre, que le Var forme depuis long-temps les limites naturelles de cette contrée du côté de la France : ces limites ne

---

[1] Voici la marche qu'a suivie M. l'abbé Giraudy, dans le temps bibliothécaire de la ville de Nice, mon collègue au jury d'instruction, homme recommandable sous tous les rapports, qui a bien voulu m'aider à calculer la surface de ce pays : il l'a d'abord divisé, sur une assez bonne carte, en trois portions, en triangle, en carré et en parallélogramme, qui ont donné, par le calcul, en milles de Piémont, 685 milles carrés, qui, réduits en lieues de 25 au degré, ont donné 211 lieues carrées; notez qu'il faut de ces milles de Piémont 45 au degré.

seraient pas moins naturelles, du côté de l'Italie, à la rivière de la *Taggia*, rivière aussi forte que la *Roja* dont nous parlerons, qui prend naissance dans les montagnes de *Triola* et a son embouchure à l'*Alma*, au-delà de *San-Remo*, après avoir parcouru environ six lieues de terrain. Là commence cette belle chaîne de montagnes qui, du *Cap-vert*, suivant la rivière de la Taggia, se continue sans interruption du sud au nord, jusqu'aux fameux cols nommés *Colardent*, *Tanarello*, *col Bertrand*, et de là se lie aux Alpes à gauche et aux Apennins à droite, formant cette célèbre ligne militaire connue sous le nom de ligne de *Taggia*, courbée en demi-cercle, renfermant l'arrondissement de *San-Remo* avec Vintimille et ses dépendances, et au moyen de laquelle on est le maître, de ce côté, des portes de l'Italie; chaîne parsemée de points élevés, de dessus lesquels on découvre toutes les surfaces limitrophes, tant du ci-devant état de Gênes que du comté de Nice, qui n'a qu'un très-petit nombre de passages praticables, et qui est aussi propre à être ligne de douanes que ligne militaire.

Je divise cette contrée en trois parties,

partie maritime, montagnes et vallées. En effet, la position diverse de ces régions établit une différence notable entre les productions du sol, entre le génie et le caractère des habitans.

Six lieues de côtes forment la partie maritime, et renferment les villes de Nice, Villefranche, Monaco et Menton, ainsi que les villages d'Èze, la Turbie et Roquebrune, placés sur des rochers qui bordent la mer. Ce territoire est remarquable par ses bois d'oliviers, par ses carroubiers, et surtout par les orangers et citronniers qui, toujours verts, toujours chargés de fleurs et de fruits, présentent au voyageur l'aspect d'un printemps perpétuel.

La partie montagneuse, qui est la plus étendue, diffère par ses productions, suivant qu'elle regarde l'est et le sud, ou le nord et l'ouest. Dans le premier cas, toutes ces chaînes successives de montagnes, plus élevées les unes que les autres, qui terminent l'horizon de la côte maritime, produisent la vigne et l'olivier à leur base et sur leurs flancs, tandis que la cime est décharnée. De tous les points élevés de ces montagnes, à quatre, cinq ou six lieues

d'éloignement des côtes, l'on découvre la mer, et sur tous ces points l'on reçoit le soufle tiède et moelleux des vents du sud et de l'est: au revers, soufflent les aquilons, et la montagne ne produit que du seigle et de l'orge. On est vraiment surpris, en continuant sa route, de trouver souvent, à une fort petite distance d'un village à l'autre, des productions tout-à-fait différentes, et l'on reste convaincu que cela dépend entièrement de l'ombre des montagnes. La première chaîne de ces Alpes est celle qui est la plus peuplée, la plus fertile, dont les productions sont les plus précoces : elle renferme les villages de *Falicon*, *Saint-André*, *Torrette*, *Aspremont*, *Châteauneuf*, *Coarazza*, *Berra*, *Contès*, *Levens*, à la droite de Nice; à la gauche, celles de *Drap*, *Scaréna*, *Peille*, *Peillon* : contrée abondante en huile, tournée vers la mer, et d'un climat peu différent de celui de Nice ; au-delà, la terre est déjà plus avare.

Les fondateurs des différens lieux d'habitation de ces Alpes ont recherché les positions méridionales, sans être arrêtés par le défaut d'eau, qui est aujourd'hui fort commun sur ces montagnes, et qui probablement

n'existait pas lorsqu'elles étaient boisées : ils se sont placés sur les points les plus élevés, les maisons tournées vers le midi ; et comme la récolte en huile en fait la principale richesse, les villages paraissent accumulés là où l'olivier peut prendre racine. D'un seul point on en découvre souvent cinq à six, placés sur les pics environnans, qui semblent se toucher, et d'où l'on se croit très-proche; mais il faut encore marcher pendant plusieurs heures pour arriver au gîte, à cause des gorges et des circuits qu'il faut faire pour tourner les différentes montagnes, et parvenir au pied de celle sur laquelle est situé le village désiré.

Les vallées seraient très-nombreuses, si l'on voulait comprendre sous ce nom les innombrables sillons qui se rencontrent entre une montagne et l'autre, et qui sont formés par des torrens ordinairement à sec en été; mais nous n'appelons de ce nom que les espaces principaux laissés par deux grandes chaînes de montagnes, et communément parcourus par des rivières, sur les bords desquelles sont placés plusieurs villages. Or, sous ce point de vue, nous en comptons dix principales, qui sont les suivantes,

en partant de l'est et en se dirigeant vers l'ouest : la vallée de là *Nervia;* celles de la *Roja*, de la *Bevera*, de *Paglion*, de la *Visubie*, de *Valde-Blora*, de la *Tinée*, d'*Entraunes*, de *Guillaumes;* enfin, la vallée du *Var*. Plusieurs vallons, dont quelques-uns mêmes sont habités, rentrent à droite ou à gauche dans ces vallées.

Je vais considérer plus en détail les montagnes et les vallées. Si le lecteur, à qui ces détails sont étrangers, les trouve trop arides, il pourra les supprimer : mais ils pourraient encore lui inspirer quelque intérêt, si, se mettant à ma place, il me considère voyageant sur ces pics élevés, entouré de l'atmosphère la plus pure, ayant à mes pieds toute la majesté de la nature, la tête occupée d'une mission qui me semblait devoir contribuer au bonheur d'un peuple pauvre; rêvant à la fois physique, opérations militaires, agriculture, industrie, médecine, civilisation : oh! combien j'étais vivant de ces stimulans divers! combien ils m'animaient à bien faire! Encore aujourd'hui j'en suis heureux, quoique mes efforts se soient réduits en chimères.

ARTICLE II.

*Plan topographique des principales montagnes.*

Il serait impossible, autant que superflu, de désigner par leur nom toutes les montagnes de cette contrée; car, ayant été dégradées par le temps, et leurs sommets divisés en plusieurs pics, chacun d'eux porte des noms différens dans chaque village : nous nous contenterons donc de parler des principales, et surtout de celles qui, par leur direction, leur continuité et leur contiguité, ont acquis quelque célébrité dans les fastes militaires.

Il faut distinguer en premier lieu les Alpes primitives ou grandes Alpes, d'avec les bandes de montagnes qui en partent, ou les Alpes secondaires, appelées ici maritimes, parce qu'elles se dirigent vers la mer. Les grandes Alpes se présentent ici comme un arc de cercle, incliné de l'ouest à l'est, dans une étendue de quatorze à quinze lieues, depuis les montagnes de *Saint-Dalmas le Sauvage* jusqu'à *Carnin,* dernier hameau de la *Briga,* au-delà du col de Tende. Divisées sur leurs sommets en plusieurs mamelons,

elles permettent l'entrée en Piémont par plusieurs affaissemens qui se trouvent entre ces mamelons, qui portent le nom de cols, et dont les principaux sont les suivans, que je désigne d'après leur direction successive de l'ouest à l'est : *Sarsa Morena*, la *Magdeleine*, par lesquels on aboutit à l'Argentières et au lieu dit *Serette de Mont;* col de *Fer*, qui aboutit aux *Barricades;* cols *Malmorte*, *Sauteron*, la *Postigliole*, par lesquels on aboutit à la *Serette* et à la *Clapière;* cols de *Douan* et de *Sainte-Anne*, qui aboutissent aux bains de *Vinaï*; col de *Molières*, très-étendu, des différens points duquel on aboutit aux bains de *Vinaï*, à *Vaudiers*, à *Beaulieu* et à *Entraigues;* cols *Salaise*, *Fremmamorta*, et col de *Genestres*, ce dernier élevé au-dessus du niveau de la mer de 1174 toises, aboutissant aussi tous les trois à *Entraigues;* col de *Belvedere* et col de Raous, aboutissant à *Limon*, *Montbègue;* col de *Sablons* et col de *Tende* (élevés de 960 toises), aboutissant aussi à *Limon* et à la vallée de *Gessie;* enfin, les cols *Morte*, *Cimetta* et *Carbone*, par lesquels on aboutit au *Mont-Devis*.

Ces grandes Alpes ne sont pas, comme

celles de la Savoie et de la Suisse, couvertes de neige en toute saison : ayant observé que celles qui sont dans ce cas ont au moins 1200 toises d'élévation, j'en ai conclu que l'Alpe même de *Sarsa Morena*, qui m'a paru la plus élevée, et qui cependant n'a point de neige durant deux à trois mois de l'été, n'a pas cette hauteur. Les vallées qui sont à la base, sont pourtant très-froides en hiver; mais on doit l'attribuer aux chaînes des Alpes secondaires, qui les privent du soleil levant et du midi.

De cette chaîne alpine ouest-est, partent, comme autant de bandes, les Alpes secondaires, qui aboutissent à la Méditerranée dans la direction du nord au sud : cette direction n'est pourtant jamais en droite ligne, mais toujours d'une manière oblique et en arcs de cercle rentrant les uns dans les autres, de manière qu'en voyant ces montagnes de front, du côté de la mer, on regarderait cette multitude de pics comme appartenant tous à la même base. La tête de la chaîne est toujours ce qu'il y a de plus élevé, puis la montagne va en s'abaissant et en s'élargissant pour former différens plateaux. A mesure qu'on s'approche

de l'est, la direction des montagnes est moins oblique; elles vont plus directement du nord au sud.

Il faut monter sur ces cimes pour découvrir le magnifique tableau de la direction et de la continuité de ces chaînes; pour voir d'un seul coup d'œil les différentes vallées, les pics surmontant la montagne comme autant d'arêtes, et les villages bâtis sur les pics comme des monceaux de cailloux! Que les hommes qui habitent ces cailloux sont alors petits! C'est de ces points que, par les yeux et par la pensée, j'ai divisé toutes ces montagnes en six chaînes principales: chaîne de *Barcelonnette*, chaîne du *col de Pal*, du *col de Fenestres*, du *col de Raous*, de la *Tanarda*, et, enfin, chaîne de la *Taggia*.

*Chaîne de Barcelonnette.* Elle est formée du côté des grandes Alpes par la montagne des *Fourches*, puis par la *Caillole*, ensuite par les montagnes de l'*Esterel*, d'où elle descend jusqu'à la mer: elle appartient aux départemens français des Basses-Alpes et du Var, et renferme à son origine et dans les vallées qu'elle forme, les petites villes de Barcelonnette, d'Alos et de Colmar: je n'en parle ici que parce qu'elle forme la bande

nord-ouest des vallées d'*Entraunes* et de *Guillaumes*, qui sont du comté de Nice.

*Chaîne du col de Pal.* Elle forme le côté sud-est des vallées que je viens de nommer, et commence aux grandes Alpes par les montagnes de *Sarsa Morena*, *Sestrières*, *Fouy*, *Gialonga*. Elle se dirige du nord-ouest au sud-est, allant insensiblement en s'élargissant en forme de triangle, dont les côtés sont baignés à l'ouest par le Var, à l'est par la Tinée, et dont la base, tournée au midi, finit en apparence à la vallée du Var, mais se continue en effet avec les montagnes au-delà du Var, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, dont la source est dans cette même chaîne. Les principaux points élevés de cette chaîne sont les montagnes dites de *Monnier*, de *Barronet*, et le col de *Saint-Pons*. Son étendue est d'environ neuf lieues de long, sur six dans sa plus grande largeur.

*Chaîne du col de Fenestres.* Elle naît à environ cinq lieues de celle du col de Pal, en continuant de l'ouest à l'est, et par une origine assez large des cols *Fenestres* et *Molières*, renfermant presque aussitôt plusieurs montagnes élevées, parmi lesquelles se distinguent les monts *Boréon*

et de *Salèze*, qui donnent naissance à un bras considérable de la Visubie. Ses flancs forment la majeure partie du côté nord-est de la vallée de la Tinée, dont la chaîne précédente forme l'autre côté. Ce qu'on nomme le *Val de Blora* ne doit être considéré que comme un affaissement du commencement de la chaîne du col de Fenestres; car cette petite vallée est élevée d'environ une lieue de montée, de part et d'autre, au-dessus des lits de la Visubie et de la Tinée, qui sont à ses deux extrémités, et elle ne reçoit d'ailleurs aucune eau digne de remarque. La forme de cette chaîne est pareillement triangulaire, mais opposée à celle du col de Pal; car sa pointe est au midi, à Utelle, entre le Var, la Tinée et la Visubie, d'où le triangle va insensiblement en s'élargissant et en faisant des bosses jusqu'à son origine. Sa direction est pareillement du nord-ouest au sud-est, s'inclinant davantage à l'est que la précédente : elle forme le flanc sud-ouest de la vallée de la Visubie, renfermant, outre quelques forêts, les communes placées entre cette rivière et celle de la Tinée. Si j'avais pourtant égard aux angles saillans et rentrans des sillons profonds creusés dans les

rochers par les rivières, je dirais de cette chaîne, comme de la précédente, qu'elle se continue avec les montagnes de *Revest* et de *Gilette*, qui sont au-delà de la Visubie, avec celles de *Levens*, *Roquetta* et *Aspremont*, qui viennent se terminer aux campagnes de Nice; du moins, en général, si l'on suit cette chaîne, ou la précédente, ou bien l'une de celles dont je vais parler, on peut aller par les montagnes, de la mer jusqu'en Piémont, en supposant toutefois qu'on puisse passer les rivières. La chaîne de Fenestres a environ six lieues de long, depuis Utelle jusqu'à Molières, et deux lieues dans sa plus grande largeur. Notre-Dame d'Utelle est le pic le plus élevé de sa terminaison méridionale.

*Chaîne du col de Raous.* Elle prend sa naissance aux Alpes, à environ deux lieues de distance de la première, en allant vers l'est. Elle est considérable, soit par son étendue, soit par ses communications avec les montagnes du pays de Gênes. Continue à sa racine avec les cols de *Sablon* et de *Tende*, elle se dirige du nord au sud, et va se confondre à sa terminaison avec les montagnes qu'on voit tout le long des rives de *Paglion*,

depuis sa source jusqu'à son embouchure; elle forme à l'ouest tout le côté sud-est de la vallée de la Visubie, depuis *Roccabiliera* et *Belvedere* jusqu'au Var : on la traverse pour aller de l'ouest à l'est, c'est-à-dire, de la *Visubie* à *Paglion*, et dans ce passage, rempli d'horreurs et de précipices, on la voit coupée dans cette direction, à une profondeur énorme, par le torrent de *Loudan*; supérieurement, en allant vers Tende, on la rencontre formant le côté nord-ouest de la vallée de *Roja* depuis *Breglio*.

Comme cette chaîne renferme plusieurs montagnes très-élevées, elle est fertile en torrens, qui y ont creusé un grand nombre de vallons, et qui en ont singulièrement multiplié les divisions. Il semble qu'originairement elle se continuait jusqu'aux montagnes de Vintimille, et qu'elle n'avait d'autres limites que la Roja; du moins leur est-elle annexée par des chaînes de montagnes, qui la coupent à angles droits de l'ouest à l'est, et qui la font communiquer avec celles de *Pennes* et de l'*Olivette*, qui se prolongent dans la Ligurie jusqu'au vieux château d'*Appius*, au-dessus de Vintimille, à la gauche de l'embouchure de la

Roja dans la Méditerranée. Les principales de ces chaînes transversales sont au nombre de deux, savoir, *Braou* et *Brouis* : la première se trouve entre Scarena et Sospello, petites villes; la seconde entre Sospello et Breglio. On peut aller, soit par l'une, soit par l'autre, de Vintimille et de Menton, sur le col de *Raous*, et de là en Piémont : aussi *Braou*, *Brouis* et *Raous* sont-ils fameux par les campemens et les guerres de montagnes qui s'y sont faites depuis les Romains jusqu'à nous; car on est maître des défilés quand on possède ces hauteurs. Ces chaînes latérales supérieures sont suivies jusqu'à la mer d'autres chaînes moins élevées, qui ont la même direction est-ouest : ainsi se dirigent le col de *Chatillon*, du côté de Menton; la montagne d'*Aggel*, du côté de la Turbie; le mont *Baron* (*Mons Maurorum*), du côté d'Èze, Villefranche et Nice. La longueur du col de Raous, prise depuis la mer, est pour le moins de dix lieues, sur une largeur de quatre à cinq lieues. Ses points les plus élevés sont le *col d'Enfer*, au-dessus de *Belvedere*; le mont *Beguo*; la pointe du *Château-vieux*, au-dessus de Tende; la pointe de *Mallamorte*, vis-à-vis *Saorgio*; la

montagne de *Lotion*, au-dessus de Sospello, et *Montcalve*, au nord-ouest de Nice.

*Chaîne de la Tanarde.* J'ai nommé cette chaîne du nom de la *Tanarda*, montagne dont le sommet, qui est en plaine et qui porte le nom de *champ de mort*, n'est qu'un vaste cimetière encore tout sillonné d'une immensité de fosses qui se remplissent, à chaque guerre, de Français, d'Allemands, d'Italiens, d'Espagnols, et dont chaque élévation se trouve entourée de retranchemens; montagne que je n'ai traversée qu'avec une sombre horreur.... Cette chaîne donc commence à cette montagne, et à celle qui la suit du côté du nord, nommée la *Marta*, et se trouve séparée des Alpes par la petite rivière de *Levenza*, qui a formé la vallée de *Briga* : sans cette séparation elle se trouverait jointe par son origine nord aux pics *Chaudon*, *Armus*, *Chambellon*, *Mallaqualia*, etc., qui couronnent le territoire de l'important village de Briga. Sa direction est du nord au sud, jusqu'à la mer, le long de la vallée de la *Nervia*. Elle aboutit à la chaîne de montagnes qui commence à la *Bourdighiera*, et qu'on nomme *Ligne de S. Jacques*; mais elle est entrecoupée en

tant d'endroits et divisée en tant de monticules, que cette ligne est peu sûre. A gauche de cette chaîne, à l'ouest, est la montagne de *Gions*, qui aboutit à la Roja et à *Saorgio* : *Gions*, *Tanarda* et *Marta*, au pouvoir de l'ennemi, rendent les défilés de *Saorgio* inutiles. La chaîne de la Tanarde forme le côté sud-est de la vallée de la *Roja* et le côté nord-ouest d'une partie de celle de *Triola*, pays de Gênes, dont je ne parlerai pas. Elle a environ huit lieues de long sur trois de large; ses points les plus élevés sont les pics dont nous avons déjà parlé, le col de Tanarda et la montagne de *Toraggio*, au-dessus de *Buggio*.

*Chaîne de la Taggia*. Elle prend racine aux montagnes du territoire de Briga, à une demi-lieue de distance de la première, et s'étend par une longueur d'environ huit lieues jusqu'à la mer, formant avec la chaîne précédente les vallées de *Triola* et de *San-Remo*, et renfermant dans ses bifurcations le canton de *Perinaldo*, qui est des Alpes maritimes. J'en ai parlé, en traitant des limites naturelles, et je ne la rappelle ici que pour compléter les six chaînes de montagnes qui appartiennent en tout ou en partie au pays que je décris.

## ARTICLE III.

### *Points de signaux entre ces diverses montagnes.*

Je n'aime pas la guerre; mais, comme elle est depuis l'origine du monde un mal inévitable, il faut du moins chercher à en adoucir les rigueurs : c'est pourquoi je me suis aussi attaché, en parcourant ces montagnes, à examiner s'il serait possible d'établir sur les différentes lignes des signaux ou des télégraphes au moyen desquels on pût éviter ces surprises aussi inutiles que meurtrières qui ont toujours été si fréquentes dans le pays que je décris. Malheureusement je n'ai pas tardé à m'apercevoir que cela est presque impossible, à cause que chaque point élevé est couvert par un autre point, successivement, depuis la mer jusqu'aux Alpes : aussi n'ai-je pas trouvé, dans mes courses, de ces tours de signaux, si fréquentes dans la Provence, le Dauphiné et la Savoie; preuve que, quoiqu'on en eût senti la nécessité, on n'avait pas pu les établir dans ces montagnes-ci. Néanmoins je n'ai pas laissé que de faire quelques recherches, et voici les points que j'ai supposé

pouvoir correspondre ensemble, autant que j'ai pu en juger sans instrumens et avec une ignorance complète du métier.

1.° On a le massif ou la tour de la Turbie, qui correspond non-seulement à toute la côte jusqu'à Vintimille, mais que j'ai très-bien aperçu de plusieurs montagnes de la quatrième chaîne, tournées à l'est, telles que celles des villages de *Levens*, *Châteauneuf*, *Torrette*, *Abadie*; il existe même une tour au hameau dit *Vieleville* de Châteauneuf, qui pourrait bien avoir correspondu autrefois avec la tour de la Turbie.

2.° Le sommet du château de *Daluys* me paraît pouvoir correspondre avec celui de *Guillaumes*.

3.° On peut facilement faire correspondre la chaîne du col de Pal avec celle de Fenestres, par le moyen des cols de *Saint-Pons* et de *N. D. d'Utelle*; car de ces deux points élevés on découvre avec la plus grande facilité une grande partie des vallées de la Tinée et de la Visubie, et de Notre-Dame d'Utelle on découvre la majeure partie de la vallée du Var.

4.° Du *col de Saint-Pons* on peut communiquer avec la montagne de *Dines*, au-

dessus de *Rigaut*, et de là avec le Puget-Théniers, Entrevaux et Daluys.

5.° Il paraît que dans la vallée de Roja il a existé autrefois une communication suivie de la mer jusqu'à Coni en Piémont; du moins je crois qu'on peut l'établir de la manière suivante : du château d'*Appius*, au-dessus de Vintimille, au château de la *Penne* (Ligurie); de la Penne, au château de *Mallamorte* et *Saorgio*; de Mallamorte au *Château-vieux* de Tende; de là au col de Tende; du col de Tende à l'*Alpiola*, entre *Limon* et *Livernon*; de l'Alpiola au château du bourg *San-Dalmas*, près de la ville de Coni.

ARTICLE IV.

*Des vallées.*

J'ai quitté la dernière chaîne de montagnes à l'est, et je vais revenir de là successivement à l'ouest en décrivant les vallées. La première qui se présente est celle *de la Nervia*, arrosée par la rivière de ce nom. Cette vallée va du nord au sud, et comprend dans son enceinte, depuis *Buggio*, hameau de *Pigna*, où elle commence, jusqu'à la mer, les communes de *Pigna*, *Roquetta-Dolce-Aqua*, *Isola Buona*, *Dolce-Aqua*; sur les

hauteurs, *Apricale*, *Perinaldo*, *Suborga*, et quelques villages liguriens dont je ne me suis pas occupé en faisant ce travail. Sa longueur est d'environ six heures de marche : elle a peu de plaine, excepté à *Dolce-Aqua;* mais les flancs de ses montagnes sont garnis d'oliviers. C'est une vallée d'une douce température, couverte de lauriers-roses dans les lieux incultes, et très-riche en huile.

*Vallée de Roja*, parcourue par la rivière de ce nom. Elle est parallèle à la précédente, excepté qu'elle fait des zig-zags. Elle comprend les communes de *Tende*, *Saorgio*, *Breglio*, *Fontan* et *Ghiandola*. Son commencement est au pied du col de Tende; à demi-heure de marche du village de ce nom, elle est coupée de l'ouest à l'est par une rivière et un vallon où se trouve le gros village de Briga; elle se termine ensuite à la montagne de *Brouis*, dans une longueur d'environ six heures de marche, sur une très-petite largeur. Si on voulait la considérer d'après le cours de la rivière qui la parcourt, on lui donnerait deux branches, dont l'une s'étendrait jusqu'à Vintimille; car la Roja, parvenue à Breglio, se détourne au sud-est dans un vallon, le long des côtés de la mon-

tagne, pour aller couler sur l'ancien territoire ligurien et se jeter à la mer à Vintimille; mais cette manière de voir me paraît moins naturelle. Au-delà de la montagne de *Saorgio,* en venant de Nice, la vallée de Roja ne produit que des châtaigniers et quelques arbres fruitiers, avec quelques vignes; en-deçà elle produit des oliviers, dont toute la face méridionale de ce territoire est déjà couverte.

*Vallée de Bevera.* Elle se trouve entre les montagnes de *Brouis* et de *Braou*, dont elle suit la direction du nord-ouest ou sud-est, commence au pied de la montagne de *Lottion* et se termine aux montagnes d'*Olivette*, ancien territoire de la Ligurie, formant un bassin de trois lieues de long sur une lieue de largeur, parcouru par les eaux de la Bevera, très-productif en huile, vin, fruits, pâturages, et au milieu duquel est bâtie l'ancienne ville de *Sospello.*

*Vallée de Paglion*, ainsi nommée à cause de la principale rivière à laquelle vont aboutir grand nombre de torrens, et composée elle-même de plusieurs petites vallées. Elle commence au pied des montagnes qu'on a descendues en venant de Sospello, et se

termine à l'entrée de la campagne de Nice, comprenant dans son étendue les villages et bourgades de *Luceram*, *Contes*, *Scarena*, *Peglion*, *Drap*, la *Trinité d'Èze*, et quelques hameaux de *Châteauneuf*; sur les hauteurs, *Berria*, *Coarazze*, *Peglia*. Longueur d'environ cinq heures de marche sur une largeur d'une demi-lieue : les oliviers en forment la principale richesse. En partant de Nice, pour passer le col de Tende, on parcourt par conséquent ces trois vallées, de Paglion, de la Bevera et de la Roja, séparées par plusieurs montagnes.

*Vallée de la Visubie.* Nous quittons le littoral, et nous nous acheminons vers les montagnes du côté de l'ouest. La vallée actuelle, qui prend son nom de la rivière qui la parcourt, et qu'on appelle aussi vallée de *Lantosca*, commence au col *Saint-Dalmas val de Blora*, au pied des montagnes de *Fenestres*, et se termine à *Duranus*, au-dessous du territoire d'Utelle. Sa direction est d'abord de l'ouest à l'est, jusqu'au territoire de *Roccabiliera*; là, elle s'incline du nord-est au sud-ouest, jusqu'à Lantosca, d'où elle se dirige un peu plus au sud. Elle renferme les villages et bourgades de *Saint-*

*Martin de Lantosca*, *Roccabiliera*, *Lantosca*, *Duranus*; et sur les hauteurs, *Saint-Venanson*, *Belvedere*, *Bolena*. Sa longueur est de six heures de marche sur une demi-lieue environ pour sa plus grande largeur, qui est à Roccabiliera. Depuis Lantosca, jusqu'à ce dernier lieu, on voit quelques oliviers et quelques mauvaises vignes; ensuite on ne rencontre plus que des châtaigniers. La vallée est bordée de toute part de montagnes très-élevées; elle a au nord les grandes Alpes, et au sud les diverses chaînes de montagnes qui aboutissent à la ligne militaire du col de *Raous*.

*Val de Blora*. C'est une petite vallée, arrosée par un seul ruisseau, adossée par son sommet à la vallée précédente, dont elle est séparée par le col de *Saint-Dalmas*, au-delà duquel elle commence, pour finir à la montagne de *Riemplas*. Sa direction est du nord-est au sud-ouest, dans une étendue de deux lieues en long, sur trois quarts de large. Elle renferme trois villages, *Saint-Dalmas*, *La Roque* et *Bolina*. Elle est, malgré son élévation, fertile en grains, en pâturages, en châtaigniers, et vers sa terminaison elle a quelques vignes et quelques arbres fruitiers.

*Vallée de la Tinée*, ainsi nommée du nom de sa rivière. Elle commence à l'extrémité nord-ouest des Alpes maritimes, au pied des grandes Alpes, aux confins du Piémont et du département français des Basses-Alpes, au hameau des *Prez*, de la commune de *Saint-Dalmas le Sauvage:* elle se dirige d'abord du nord-ouest à l'est, et, après une lieue de longueur, elle s'incline insensiblement du nord-est au sud-ouest, pour aller se terminer une demi-lieue plus bas que *Roussillon*, hameau du gros village de la *Torre*. Elle renferme les communes de *Saint-Dalmas le Sauvage*, *Saint-Étienne*, *Isola*, *San Salvador*, *Maria*, *Clans*, et sur les hauteurs, *Rora*, *Robion*, *Ilonsa*, *Riemplas*, *Latorre*, *Bairols*, *Tournefort;* on peut y ajouter quelques hameaux de la petite ville d'Utelle, qui, placée sur une montagne triangulaire, baignée à droite par la Visubie, à gauche par la Tinée, au sommet du triangle par le Var, a des hameaux sur les rives escarpées de ces différentes rivières. Cette vallée, flanquée de part et d'autres de roches menaçantes, exige, pour être parcourue dans sa longueur, treize heures de marche, sur environ trois quarts d'heure dans sa plus grande

largeur, qui est à Saint-Étienne; presque partout ailleurs elle est fort étroite. Elle a quelques oliviers à son extrémité; mais, depuis le village de *Maria*, toujours ombragée, toujours sombre, froide et humide, elle n'offre plus que des châtaigniers et des champs peu productifs, excepté à Saint-Étienne, où, devenue plus large, elle présente au voyageur des campagnes un peu plus riantes, qui ne produisent pourtant que les denrées des pays froids.

*Vallée d'Entraunes*, presque parallèle à la précédente, dont elle n'est séparée que par la chaîne du *col de Pal:* elle commence au pied de la montagne dite *la Caillole*, qui la sépare de la vallée de Barcelonnette (Basses-Alpes), et se termine aux rochers énormes derrière lesquels se trouve la petite ville de Guillaumes; elle est traversée par le Var, qui y prend sa source, dans une longueur d'environ cinq heures de marche, la vallée ayant trois quarts de lieue dans sa plus grande largeur. Sa direction est d'abord du nord-ouest à l'est, puis elle s'incline vers le sud-ouest. Elle contient les quatre communes d'*Entraunes*, de *Saint-Martin d'Entraunes*, *Villeneuve d'Entraunes* et *Château-*

*neuf d'Entraunes;* cette dernière est hors de la grande route, et rencoignée dans une sinuosité de la chaîne du col de Pal, ayant au nord et à l'ouest les montagnes de Barcelonnette, Alos et Colmar (Basses-Alpes). Les productions de cette vallée sont celles des pays froids.

*Vallée de Guillaumes*, du nom de cette petite et pauvre ville; elle suit celle d'Entraunes, dont elle n'est qu'une continuation, étant pareillement parcourue par le Var. Elle commence d'un côté à cette ville, et de l'autre à la montagne sur lequel est bâti le village de *Sauzes*, avec le Var entre deux; elle finit au pont de *Guédan*, terroir du Castellet (Basses-Alpes). Sa direction est du nord-est à l'ouest, au nord, à l'est et au sud-est. Elle est enclavée dans les montagnes de *Guillaumes*, *Péaune* et *Saint-Léger;* dans celles de *Sausses*, *Daluy* et *Castellet* (Basses-Alpes) : à l'ouest, elle renferme les communes de Sauzes, Guillaumes, Daluy, Saint-Léger, Sausses et Castellet. Elle reçoit au nord-ouest un vallon dit de *Turbie*, dans lequel est situé le village important de *Péaune*, bâti presque au pied du *col de la Roue*, qui est une continuation de la chaîne

du col de Pal, dans une situation très-froide. La vallée de Guillaumes, qui a environ cinq heures de longueur, commence déjà à porter la vigne, qui y est d'un assez bon produit.

*Vallée du Var.* Elle commence proprement à Entrevaux (Basses-Alpes), où le Var est déjà considérable; mais, ne parlant ici que des Alpes maritimes, nous la faisons commencer à la ville du Puget-Théniers, au pied de la montagne de *Dines* du côté du nord, et de celle de la *Penne* au sud : elle se termine aux montagnes de *Massonin*, *Malaussène* et *Tournefort*, derrière lesquelles est la vallée de la Tinée. Sa direction est de l'ouest à l'est. Elle renferme les petites villes, bourgs et villages du *Puget-Théniers*, du *Thouet de Bueil*, de *Villars*, *Massouin* et *Malaussène* : elle est en outre l'embouchure sud-nord de deux vallons, dont l'un, appelé la *Roudoule*, conduit aux villages de *Puget de Rostang*, la *Croix* et *Ovare;* et l'autre, appelé des *Champs*, conduit d'abord à *Thiéry*, puis, en suivant le torrent, à *Rigaud*, *Lieuche*, *Pierles* et *Bueil*. La vallée du Var, telle que je viens de la décrire, a six heures de long

sur une heure environ dans sa plus grande largeur, qui est au Villars : la plaine et les collines en sont plantées d'oliviers, et de vignes qui produisent du fort bon vin. La cime des montagnes est couronnée de sapins et de chênes verts. On trouve encore des oliviers dans le vallon de la Roudoule, à deux lieues et demie de son embouchure : puis vient le terroir de la Croix, où il y a un peu de mauvais vin; ensuite celui d'Ovare, qui est entièrement froid. On fait la même observation dans le vallon des Champs jusqu'à *Rigaud* : arrivé à *Lieuche*, vous trouvez encore quelques vignes; *Pierles* n'en a plus, et, enfin, *Bueil*, éloigné de six lieues du Var, est un pays tout-à-fait froid.

Pour achever de donner une idée des différens lieux habités de ces Alpes, il faudrait encore parler d'un espace triangulaire, formé à l'est par le Var et à l'ouest par l'*Esteron*, tout entrecoupé de montagnes qui laissent entre elles un grand nombre de petits sillons occupés par des torrens dans le temps des averses. Ce triangle, dont la commune de *Cigale* occupe le sommet à l'ouest, et dont celle de la *Penne* occupe l'angle nord et celle de *Bonson* l'angle sud,

renferme douze villages, dont le principal est *Gilette :* tous perchés sur les sommités de ces montagnes, ombragés d'oliviers qui en forment toute la richesse, sans jardins, sans prairies, sans arrosage, et quelquefois sans eau, excepté le terroir de Gilette. Mais nous y reviendrons nécessairement en parlant de l'Esteron et du Var, ainsi que des villages qui se trouvent sur les bords de ces rivières et qui ne peuvent se rapporter à aucune des vallées dont nous avons parlé.

### ARTICLE V.

*Nature des roches et du sol de ces Alpes; cavernes qu'elles renferment.*[1]

La chaîne des grandes Alpes est en général granitique : je dis, en général, car l'on y trouve aussi de la roche calcaire, et l'on

---

[1] Dans une esquisse sur la structure minérale des environs de Nice, lue au commencement de 1817 à la Société royale d'Édimbourg, *sir. T. Alan, esquire*, dit que c'est une contrée entièrement calcaire, et que les couches pierreuses y sont en bancs irréguliers et renferment des coquillages analogues à ceux qui vivent dans la mer qui baigne ses côtes. Le lecteur va voir que ces assertions sont loin d'être exactes; et ce n'est pas la première fois que j'ai eu à regretter que les voyageurs anglais aient rapporté dans leur pays des idées inexactes sur des choses qu'ils n'ont vues qu'en passant, et jugées trop légèrement.

m'a même assuré qu'il existe au col des Sablons une carrière fort étendue de marbre blanc, ce que la saison où j'ai fait mes courses ne m'a pas permis de vérifier. Le quarz parfaitement pur et le cristal de roche y sont très-communs, surtout au-dessus de la chapelle de Notre-Dame de *Fenestres.*

Les six bandes que nous avons dit partir de cette chaîne alpine, participent plus ou moins, à leur origine, de la nature de la mère-montagne ; mais elles sont toutes calcaires, calcaréo-siliceuses ou calcaréo-silico-magnésiennes, à leur terminaison. Plusieurs, calcaires à leur base, sont recouvertes d'un banc de grès; d'autres recèlent à leur base des bancs de sable. Du reste, ces roches varient étrangement par la forme, l'épaisseur, la consistance des couches et les matières étrangères qui s'y trouvent interposées. Il faut souvent abandonner l'ordre des systèmes, parce qu'à tout bout de champ on trouve de la confusion : ce qui m'a paru le plus constant, c'est qu'en général l'inclinaison des couches est du nord au sud.

Une autre circonstance, qui est générale pour ces bandes, à quelques exceptions près, c'est que leur face, tournée au midi,

s'effeuillette journellement et tombe en poussière, ce qui a dû commencer depuis l'époque où elles ont été dépouillées de la terre végétale, des bois et de l'herbe qui les revêtissaient. Les paysans disent *que le soleil fait fondre leurs montagnes*, et cette expression est juste jusqu'à un certain point. Le fait est qu'il enlève l'eau de cristallisation qui réunissait les différentes molécules, et qu'il résulte effectivement de ce relâchement dans la force d'aggrégation, que la hauteur des différens pics diminue chaque jour. L'avocat *Navarro*, vieillard de quatre-vingt-dix et plus d'années, et fort instruit sur les antiquités de la vallée de la Nervia, me faisait observer à *Isola Buona*, son pays, que cette commune avait gagné, depuis trente ans, deux heures de soleil par jour, par l'abaissement de la montagne dite *Carmo*, que je considérai et qui est au sud du village. Effectivement, le sommet de cette montagne, autrefois couvert de bois, maintenant à nu, est entièrement dégradé. La même observation m'a été faite dans plusieurs autres villages; elle est d'ailleurs prévue et confirmée par tout ce que l'on voit en parcourant le pays. Ainsi se dégradent

journellement tous ces pics multipliés qu'on voit dans l'espace compris entre le Var et l'Esteron; toutes les roches qui forment la côte sud-ouest de la vallée de Paglion; toutes celles que l'on observe sur la rive de la mer, depuis Monaco jusqu'à Vintimille: on les prendrait de loin pour de vastes carrières de gypse très-blanc, et ce ne sont que des couches de nature calcaire, avec un peu de magnésie et de silice, que le soleil réduit en poussière. Il agit même sur des blocs plus gros: plusieurs villages, autrefois bâtis sur la cime d'un rocher où l'on voit encore des ruines, sont descendus à sa base, parce que la cime s'est détachée sans autre cause que celle de la vieillesse, et de l'action long-temps exercée de l'air et du soleil.

Le commencement de quelques chaînes, telles, par exemple, que celle du col de Pal, est d'une nature particulière, et qui se dégrade encore plus vîte: il est de schiste noir, calcaréo-alumineux et pyriteux. Vous le trouvez dans presque toute la largeur de la bande, et dans une longueur de trois à quatre lieues; mis à nu par l'action du temps et des eaux, il donne un

aspect noir à de vastes espaces que les habitans nomment *robines* (ruines). Ce schiste décomposé fait avec l'eau des pluies une pâte molle et glissante ; lorsque le dessèchement arrive, il se produit des retraits et des crevasses, qui sont cause de l'éboulement des chemins, et les dégels produisent des précipices et des décombres encore plus épouvantables. Les communes bâties sur ce schiste, autrefois sans doute plus compacte, voient chaque jour leur terrain diminuer, et il viendra un temps où elles-mêmes disparaîtront ; c'est ce qui arrivera des premières à *Lieuche*, village autour duquel la nudité de la roche et sa décomposition rapide ont déjà creusé des abymes qui gagnent journellement du terrain, et qui m'ont saisi d'horreur, pour y avoir été près le bord en arrivant à ce village à l'approche de la nuit.

Ce n'est pas gratuitement que j'accuse le soleil d'être en grande partie l'auteur de cette décomposition ; car elle n'a plus lieu dans les sites privés du soleil méridional. J'ai suivi la nature schisteuse de ces montagnes jusqu'à Saint-Dalmas le Sauvage ; là je les ai trouvées très-dures, partie schis-

teuses, et partie composées de roche calcaire solide, entremêlée de bancs siliceux: ce qui a lieu jusque près de *San-Salvador*, où le schiste domine et où il commence à devenir friable.

Grande est la profondeur perpendiculaire de cette roche schisteuse; car on la voit au-dessus du col de Pal et du col de Saint-Pons, et on la rencontre dans le lit le plus bas des torrens. Le côté de cette même chaîne qui regarde la Tinée, c'est-à-dire le côté sud-est, est aussi en grande partie schisteux, mais d'une toute autre nature : c'est une ardoise rouge, en dalles larges, plus ou moins épaisses, dont on se sert pour couvrir les maisons; on la trouve en abondance à *Robion*, à *Rora*, à *San-Salvador*. L'ardoise de Robion contient, d'après l'analyse que j'en ai faite, près de deux tiers de silice; le reste en chaux, argile, magnésie et fer colorant: elle se réduit facilement en sable par l'action de l'air et du soleil; aussi préfère-t-on celle de Rora, qui est plus calcaire.

Parmi ces roches schisteuses, noires ou rouges, on observe souvent la roche calcaire solide, tantôt stratifiée avec le schiste, et

tantôt superposée, en masses considérables; c'est ainsi qu'on voit à droite et à gauche les montagnes qui bordent le Var, dans la vallée d'Entraunes. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les hauteurs de la chaîne de Barcelonnette, surtout le col *des Champs*, au-delà duquel est Colmar, semblent composés de grès très-compacte, à en juger par les blocs plus ou moins considérables qui s'en sont détachés et qui ont roulé sur ses flancs, et par la montagne de Sauze, qui en est une continuation, et qui est pareillement à base calcaire et à sommet de grès.

On est plus étonné encore en descendant de cette vallée à celle de Guillaumes. Aussitôt que l'on a passé le torrent de la *Barlate*, on commence à voir, à sa gauche, tous les rochers composés de tuf jaune et gris : le premier, fistuleux, très-poreux, tendre; le second, très-compacte et très-dur. La base des montagnes est couverte de blocs de cette nature, que le dégel ou la perte d'équilibre ont fait détacher. Bientôt paraissent des pyramides isolées ou rapprochées, des espèces de châteaux, des grottes et des fentes plus ou moins spacieuses; enfin, de toute part des brèches qui suivent

le voyageur jusqu'au vallon de Turbie. En remontant ce vallon, les mêmes accidens vous poursuivent jusqu'à *Péaune;* là, vous trouvez ce village, bâti et appuyé sur des rocs de cette nature, dominé par des pyramides carrées, isolées, qui, prises ensemble, ont la forme bizarre de forteresses. Si de Péaune vous vous détournez au sud-est, le long du torrent d'*Aigue-blanche,* pour faire le voyage à la fois pénible, imposant et instructif, de la montagne de *Monnier,* le système change à chaque pas: ce sont des couches calcaires, verticales, inclinées, opposées, couvertes de blocs de grès qui ont roulé des hauteurs voisines, et qui s'accumulent et grossissent à mesure qu'on s'approche de la montagne, laquelle, ainsi que plusieurs autres, est elle-même couronnée de grès. Enfin, revenez sur vos pas dans la vallée de Guillaumes, au-dessous du vallon et du torrent de *Tuébi:* vous ne voyez plus de tuf, de sorte que cette roche se trouve renfermée entre ce torrent et celui de la *Barlate.* Dans une circonférence d'environ deux lieues, on retrouve, en descendant, la roche calcaire qui se décompose à sa surface, mais posée entre deux bancs de grès

jusqu'au pont de *Robert*, sur le Var : là, le grès abandonne la montagne, et on la voit recouverte de l'ardoise rouge dont j'ai parlé, qui se réduit en sable à sa surface; on y voit aussi un grand nombre de poudingues quarzeux, dont on ne peut découvrir l'origine d'aucune des montagnes environnantes.

Un autre ordre de choses se présente en examinant la troisième chaîne, celle du col de *Fenestres;* elle est en grande partie composée à son origine d'une roche quarzeuse et granitique, très-dure, dans laquelle j'ai trouvé de gros morceaux de quarz pur, cristallisé et du cristal de roche. Quelques bandes de la chaîne, telles que le col Saint-Dalmas, et les rochers de la Val de Blora, sont aussi recouvertes d'ardoise rouge, à dalles entières et compactes, servant aux toits des maisons, et se décomposant à l'air; mais la base n'en est pas moins siliceuse. Une autre portion du commencement de cette chaîne, plus au sud, est composée d'une roche calcaire, brune, contenant un quart de silice, extrêmement dure, qu'on exploite pour les fours à chaux, dont le ciment se durcit dans l'eau, et y dure autant que ce-

lui qui est fait avec la pouzzolane. Cette pierre et la pierre à chaux ordinaire composent presque en entier le restant de la chaîne, et se durcissent à l'air, loin de se décomposer; elles contiennent assez souvent des pierres à fusil parfaitement pures.

En remontant cette chaîne, dans la vallée de la Tinée, de *San Salvador* à l'*Isola*, on marche sur une montagne toute dégradée, couverte de blocs réguliers d'un granit violet, et d'autres d'un rouge noir, d'une grande dureté, et qui sonnent comme une cloche en les frappant d'un instrument de fer : ils m'ont paru de la nature de la basalte, et tant ces blocs, que la pierre brune faisant masse dans l'eau, dont j'ai parlé auparavant, m'ont fait penser que ces lieux, d'ailleurs sombres et désolés, auraient bien pu souffrir autrefois de l'action des feux souterrains. Ajoutons-y que j'ai ramassé depuis là jusqu'au col Saint-Dalmas plusieurs de ces pierres couvertes d'une couche de fer fondu. Nous allons en retrouver d'autres traces.

La quatrième chaîne, celle du col de *Raous*, est très-riche; elle a une assez grande étendue, depuis son origine, en granits

gris, verts, violets, micacés : le granit gris, par exemple, forme la roche élevée sur laquelle est perché le village de *Belvedère*; le feldspath y est commun, mais je n'y ai pas rencontré le schorl. On y observe pareillement des couches d'ardoise rouge, de trois à quatre pouces d'épaisseur, ici boursouflées et paraissant avoir été cuites; là, réduites en poussière, et formant des champs de terre rouge sur laquelle on sème du seigle. En allant de là au vallon de *Lancioures*, terroir de Roccabiliera, lieu remarquable par des eaux thermales qui sourdissent dans le granit, au milieu des ruines de montagnes d'alentour, on trouve de grands cailloux noirs, remplis de crevasses, et qui portent évidemment les traces de l'action du feu; de plus, des dalles très-larges d'ardoise rouge, recouvertes d'une couche mince et luisante de fer qui aurait coulé dessus. Ces témoins naturels attestent la vérité d'une tradition consignée dans de vieux manuscrits, savoir, que le 1.er Août 1564 ces contrées éprouvèrent des secousses violentes de tremblement de terre, accompagnées d'éruption de flammes, qui ruinèrent presque entièrement les villages de Lantosca, Boléna, Belvedère,

Roccabiliera, Venanson et Saint-Martin de Lantosca; que des gouffres s'ouvrirent, des montagnes s'engloutirent, d'autres se fendirent avec un bruit effroyable; que de ce nombre fut une grande portion des montagnes de *Raous* et de la *Gordolasca*, sur les flancs desquelles étaient bâtis plusieurs hameaux qui formaient la communauté de *Gordolasque*, laquelle n'existe plus.

On peut être surpris que l'abbé *Sigismond Alberti*, qui a écrit l'histoire de Sospello, son pays, au commencement du siècle dernier, en un gros volume in-4.° de 742 pages, imprimé à Turin, et qui n'a pas manqué de parler de toutes les comètes, éclipses et autres particularités arrivées depuis le cinquième siècle, n'ait fait aucune mention ni de volcans ni de tremblemens de terre. Cet auteur n'était vraisemblablement pas sorti de sa ville; car, autrement, il eût pu en trouver des vestiges à plusieurs endroits. Une autre tradition, conservée dans le village de *Luceram*, éloigné de quatre à cinq lieues des endroits dont je viens de parler, nous apprend qu'à peu près dans le même temps la moitié de ce village fut engloutie à la suite d'une secousse par l'éboulement d'une

partie de la montagne sur laquelle il était appuyé, lequel interrompit le cours du torrent dit du *Trésor*, qui porte depuis lors indifféremment le nom d'*eau du lac*, ou *eau du trésor*. Le savant *Peïresc* a aussi rapporté que de son vivant la montagne de *Vasson*, placée entre *Guillaumes*, *Péaunes* et *Bueil*, et sur laquelle j'ai passé, jeta des flammes pendant plusieurs jours, et qu'il y envoya chercher des laves. A dire vrai, je n'ai point vu de cratère sur cette montagne, qui est un beau pâturage, à part un large enfoncement de peu de profondeur, et je n'en ai non plus découvert dans les autres lieux où j'ai été; mais les traces dont j'ai parlé, le témoignage de Peiresc et la tradition suffisent, ce me semble, pour affirmer un fait dont plus de deux siècles ont pu faire disparaître les autres vestiges.

Le reste de la chaîne du col de Raous est de nature calcaire, couronnée de grès en quelques endroits, et très-compacte, excepté vers sa terminaison sud, où elle s'effeuillette et se décompose. Elle contient aussi beaucoup de pierre à chaux brune, depuis son commencement jusqu'aux villages de *Berra* et *Coarazza*. Les commence-

mens de la cinquième et de la sixième chaîne sont pareillement formés de pierres siliceuses et de pierres mélangées, qui appartiennent aux montagnes dites de première formation. Le gneiss, que je n'avais pas vu dans les autres, s'y rencontre fréquemment, formant des montagnes entières; on le voit dans quelques endroits, comme au *Col ardent* et à la *Tanarde*, criblé de pyrites ferrugineuses, noires et rondes, que les bergers de ces lieux me disaient être des pierres de foudre. Ce qui n'est pas gneiss, est pierre calcaire très-dure, matière qui compose le restant de la chaîne jusqu'à sa terminaison.

Entre les bancs de gneiss ou de pierre calcaire sont des bancs considérables de pierre meulière et de serpentine verte; cette dernière est très-commune dans la vallée de Briga et dans celle de Tende, jusqu'à *Fontan.* Cette pierre forme tous les revêtemens des portes des maisons de la Briga et de Tende, les bénitiers des églises, et le beau portail d'architecture gothique de l'église de Tende, exécuté au commencement du seizième siècle par les soins des comtes de Tende et des consuls de cette ville, qui y sont représentés debout, vêtus d'un man-

teau de berger, sur la corniche architravée des colonnes de ce portail, portées par des cariatides. La beauté de cette pierre, et la facilité de l'extraire et de la tailler, avaient mis autrefois en crédit dans ces contrées la profession de tailleur de pierres, qui est négligée maintenant.

Tel est le fond et la nature des roches des Alpes maritimes : elles recèlent en outre, ainsi que toutes les montagnes en général, comme en dépôt, grand nombre de substances minérales qui servent aux besoins de l'homme, lorsqu'il sait en tirer parti : ce sont des cristaux, des pierres de taille très-dures, des pierres à four, à moudre, des marbres, du porphyre, du jaspe, des pierres à fusil et à aiguiser, du talc, du plâtre rouge et blanc, du sable à verrerie, de l'argile à foulon et à poterie, des marnes à fertiliser, des zoophytes, lithophytes, des métaux, etc. Je vais continuer à parler de quelques-uns de ces objets, réservant l'indication des mines pour l'article suivant.

J'ai déjà eu occasion de nommer les cristaux de roche qui se rencontrent à différens endroits, et dont la présence n'a rien d'étonnant, puisqu'ils s'y trouvent près

de leur matrice; mais, ce qui m'a surpris, c'est que, parcourant les territoires de *Perinaldo* et de *Suborga*, villages à deux lieues de distance de la mer, à l'extrémité de la chaîne de la Tanarde, sur une colline d'environ une heure de montée, entièrement calcaire, j'ai vu les champs parsemés de petits cristaux de roche bien nets et parfaitement cristallisés, qu'on fait sortir du sein de la terre à chaque labour, mêlés avec des pierres à fusil, et des cristaux de spath calcaire, cuboïdes et très-blancs : j'ai trouvé les mêmes cristaux, mais en moindre quantité, à *Apricale*, autre village voisin, aussi sur une colline, et je les ai perdus dans la plaine. Ces cristaux se sont-ils formés dans le sein d'une terre chaude, aride, sans cesse éclairée d'un soleil pur et brillant, comme les diamans dans les terres de Visapour et de Golconde? ou sont-ils le résultat des éboulemens arrivés aux grandes Alpes dans les siècles antérieurs? Les habitans m'ont dit les avoir toujours vus, et je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur leur origine.

Les vallons qui traversent les chaînes de l'est à l'ouest sont abondamment pourvus

de pierres de taille purement calcaires, d'un grain très-fin, se taillant facilement et sans éclats, susceptibles d'être sculptées, et résistant aux injures de l'air. Sans aller plus loin, il y en a une belle carrière aux environs de Villefranche, sous *Mont-Alban*, et dans toute la descente de la Turbie, au rocher de Monaco. Les remparts du château de Villefranche, le mole et tous les ouvrage de la Darse, en sont construits. Les Romains s'en servirent, à la Turbie, pour leur rotonde triomphale, pour des autels, des pierres sépulcrales et des pierres de sacrifice, sur l'une desquelles, qu'on voit encore près du cimetière, est sculpté grossièrement un bœuf couché, dont les traits sont assez conservés, quoiqu'ils datent de près de deux mille ans. La roche du château de Nice est de la même pierre, et les murs des maisons de *Peglia*, construites, d'après une inscription, au 15.^e^ siècle, et très-bien conservées, en sont aussi.

Le marbre rouge et le marbre blanc sont à côté de cette pierre, stratifiés avec elle, et ont servi aux pierres d'inscription du monument de la Turbie. Les escaliers et la balustrade de l'église de Villefranche

sont formés d'un beau marbre blanc, dont on voit une carrière au-dessous du *col* de ce nom, à l'endroit du nouveau cimetière; le maître-autel est en marbre rouge, dont il y a une carrière en allant aux capucins de cette ville, et une autre à la batterie de *Rascas*, sous le Mont-Alban. J'en ai vu trois carrières, de noir, rouge et blanc, à la montagne de *Barbonetto*, à un quart de lieue de Sospello, non loin du grand chemin; une vaste carrière de marbre noir, à la montagne d'*Aigarra*, sur la rivière, entre *Breglio* et la *Ghiandola;* une autre à *Luceram*, à la montagne de *Roche-noire*, dont sont faits la balustrade et l'escalier de la maison curiale; trois variétés de marbre blanc, gris, rouge, dans le terroir de l'*Isola*, au-delà et en-deçà de la Tinée, aux quartiers dits *Gastrières*, *Terriau* et *Guers*. Le château de *Torrette* est sur un rocher orné de superbes veines de marbre jaspé, à la vérité très-dur, mais semblable au marbre du Tholonet, près d'Aix, dont sont faites les belles tables des cafés de cette ville, etc. J'ai vu avec plaisir que ces marbres avaient été employés anciennement dans les églises.

Maintenant on en fait venir de l'étranger! est-ce ignorance de ce qu'on a, ou pour obéir à la mode? En retournant à la Turbie, j'ai visité, au-dessous de ce village, près de la mer, une carrière d'albâtre transparent et très-dur, dont on a fait la balustrade et les marches du maître-autel de la paroisse (maintenant cet albâtre est ignoré et négligé); même carrière au vallon d'*Herc*, terroir de Sospello, et une de porphire, dans le même terroir, à la *Balma di Caglio.*

Les carrières de plâtre, si nécessaires, sont abondantes dans ces Alpes, excepté à l'origine des chaînes, lesquelles contiennent encore beaucoup de silice, et dans les vallées de la Roja et de la Nervia. On ne voit que plâtre blanc et plâtre rouge dans toute la vallée de la Visubie. Le village de *Bollena* est posté sur un banc très-élevé de cette nature : il en est de même du village de Daluys, dans la vallée de Guillaumes, et parmi les roches de tuf, le long desquelles coulent plusieurs ruisseaux dont l'eau est chaude en hiver, et qui ont une apparence savonneuse, contenant du sulfate de chaux, quelques-uns aussi du muriate de soude, ce qui les fait rechercher par le bétail. Le

plâtre rouge est plus employé que le blanc; il tient lieu de chaux dans la construction des maisons, et il forme un ciment très-solide : il est composé d'un sulfate avec excès de chaux, et d'un deuto-sulfate de fer.

A côté des productions calcaires, on rencontre souvent des bancs d'argile et des bancs de pierre à aiguiser. Les meilleures parmi ces dernières sont à Saint-Dalmas-le-Sauvage, où on les trouve souvent stratifiées avec le schiste noir dont j'ai parlé. Au même endroit se trouve aussi le talc de Moscovie, à grandes feuilles, indissoluble dans les acides : il est produit par des pierres micacées, de la nature du gneiss tendre, qui semblent dégénérer successivement en talc; car, en prenant une de ces pierres et en l'effeuillant successivement, vous voyez que les premiers feuillets sont un talc parfait, et que les autres vont insensiblement en s'obscurcissant et se rapetissant à mesure qu'on s'approche de la mère-talc, ainsi que je le démontrai sur une de ces pierres, que j'ai gardée long-temps dans mon cabinet. La Tinée en roule de très-gros quartiers jusqu'à Saint-Étienne.

Quant à la terre argileuse propre aux briques, au foulon et à la poterie, elle n'est pas rare : j'en ai vu au quartier *la Coupière,* à Roquebrune, à la péninsule de Saint-Hospice, du côté du levant; non loin du grand chemin du Piémont, au lieu dit *la Pointe de Contes,* sous un banc de sable grossier (et cette argile, qui est grise, sert à une fabrique de poterie, au village de Contes); à *Barlemont,* à Roccabiliera, une argile bleue au-dessus du Puget-Théniers, et à une lieue plus bas, au quartier de *Sainte-Marguerite,* des filons d'argile grise; dans les campagnes de Torrette, un banc de marne grise, qui pourroit servir pour les terres sablonneuses dans un pays où les engrais sont si rares : mais l'agriculture et les arts y sont encore au berceau.

Le jade, le jaspe, purs ou mêlés avec le spath calcaire, l'agathe et la calcédoine, sont extrêmement communs; vous les rencontrez, ou en petits filons, dans les fentes des rochers calcaires, ou roulés par les eaux, seuls ou en poudingues. Sans aller bien loin, on les trouve aux environs de Nice, surtout dans le lit du Var, auprès de l'Es-

carena, à la montagne dite *Montagnac*, etc. On dit qu'on a aussi trouvé dans le lit du Var du chromate de fer et de plomb; mais je n'ai pas été assez heureux ou peut-être assez instruit pour les reconnaître.

Les bancs de sable sont très-communs sous les montagnes maritimes; il y en a dans toute la vallée de Paglion, à *Roquebrune*, *Sainte-Agnès*, *Gorbio*, *Castellar* : ils sont placés sous la montagne même, dans des cavernes très-étendues et fort multipliées, où les paysans viennent s'approvisionner, faute de pouvoir le faire le long des rivières. Cet ordre de choses est commun à tous les bords de la Méditerranée, car je l'ai vu aussi dans les montagnes des environs de Marseille; mais ici il se prolonge à huit et dix lieues des côtes: j'en ai trouvé un amas immense dans la montagne de *Robion*, que je crois toute de sable, à part la croûte, qui est partie d'un grès très-blanc, et partie de schiste rouge, siliceux. L'on m'avoit indiqué une mine de cuivre à cette montagne, et je ne fus pas peu surpris, en entrant dans une galerie qui est commencée, de trouver effectivement un filon maigre de cuivre pyriteux, à gangue de

quarz, qui plongeait entièrement dans le sable le plus fin et le plus blanc qu'on puisse voir. Si le filon ne méritait pas la peine que j'avais prise, je fus bien dédommagé par l'idée qui me vint aussitôt que ce pays si pauvre pourrait être le siége d'une verrerie. En effet, le sable se trouve au milieu d'une forêt dont on ne peut tirer aucun parti; ce sable, soumis à l'analyse, s'est trouvé, sur une once, contenir sept gros de silice pure et un gros de chaux : j'en ai fait du très-beau verre en présence de mes élèves. Dans les schistes noirs, dont il a été question plusieurs fois, se rencontrent abondamment des pierres noires, figurées, mamelonnées, qu'on appelle *pierres puantes*, parce qu'elles répandent une mauvaise odeur lorsqu'on les frotte : elles ne contiennent cependant point de pétrole, comme le prétendent quelques naturalistes, mais bien du soufre; en les cassant, on y voit le soufre cristallisé en petites aiguilles placées au milieu de la pierre. J'ai trouvé de ces pierres isolées sur les cols les plus élevés, sans pouvoir deviner ni leur formation, ni leur origine : il est vrai, pourtant, que le soufre y est très-abondant;

car, avec ces pierres, il y a aussi grand nombre de pyrites martiales, jaunes, mamelonnées, cuboïdes, octaèdres, de la grosseur du poing.

Les zoophytes, les litophytes et autres pétrifications sont très-communes aux environs de Nice, et sur la droite du chemin de l'Escaréna; elles le sont aussi dans les points les plus élevés, jusqu'aux grandes Alpes. On trouve des bélemnites, des étoiles, des ammonites, des nautilites, des *echini*, etc., dans toutes les régions, depuis la mer. J'ai trouvé une superbe ammonite sur le col de Pal : en descendant la montagne de *Dines* pour venir au Puget, j'ai glissé pendant long-temps sur mon derrière (car il n'y avait point de chemin, le lieu était rapide, et il pleuvait) le long d'une voie de bivalves pétrifiées, qui vaut bien autant pour la science que la voie appienne. J'avais déjà marché pendant une demi-heure, huit jours auparavant, dans la vallée d'Entraunes, sur un banc de ces coquillages, en gravissant une montagne très-élevée, du côté de Colmar; et dans le vallon d'Aigue-blanche, en allant à la montagne de *Monnier*, rien n'avoit été plus commun que des pé-

trifications de nautiles, non-seulement dans la pierre calcaire, mais encore dans le quarz, etc. Quel autre témoignage avons-nous besoin d'invoquer pour prouver l'ancien séjour des eaux sur ces régions élevées[1]?

Et qui a creusé ces cavernes profondes, ces voûtes immenses, remplies ici d'eau, ici de sable, là de stalactites? L'action du feu n'a-t-elle pas coopéré pour soulever ces croûtes et préparer de vastes réservoirs à différentes matières? Mais mon but n'est

---

[1] On pourrait, jusqu'à un certain point, mesurer jusqu'où les eaux se sont portées dans la partie du globe que nous habitons, dans l'une des grandes catastrophes neptuniennes qui l'ont bouleversé, par la hauteur à laquelle on trouve des coquillages pétrifiés. Il paraît qu'on n'en trouve déjà plus à mille mètres au-dessus de la Méditerranée: il n'y en a pas sur les hauteurs granitiques des Vosges; mais on en trouve à leur base: on n'en voit point sur le Mont-Cenis, encore moins sur le grand Saint-Bernard. Dans les Cevennes, et en particulier à *Sauvages* près d'Alais, on trouve beaucoup de coquilles fossiles, à l'extrémité de la chaîne schisteuse de ces montagnes, dans un roc de calcaire compacte grisâtre, à environ 320 mètres au-dessus de la mer, formant un banc de gryphytes siliceuses, de quatre à cinq décimètres d'épaisseur, renfermant aussi des astéries, des bélemnites siliceuses, des ammonites, des pectiuites bivalves avec leurs charnières conservées. On voit les mêmes dispositions aux Alpes maritimes, à la différence qu'on trouve encore des coquilles à cinq ou six cents mètres au-dessus

pas ici de théoriser..... Les Alpes que je décris sont remplies de ces cavernes, qui servent de repaire aux bêtes fauves, aux chauves-souris, aux oiseaux de proie; qui ont plus d'une fois servi d'habitation aux hommes, et qui sont connues dans ce pays et dans toute la Provence sous le nom de *baumes*. Il serait peu intéressant que je les nommasse toutes : les curieux pourront aller voir, aux environs de Nice, la grotte du Lazareth, très-spacieuse, mais qui n'a rien de particulier; une grotte au quartier Saint-Laurent, remarquable par les cris-

---

de la mer. Nous reviendrons aux Vosges dans une des notes suivantes.

On trouve souvent, en creusant les flancs de différentes montagnes, des coquilles très-bien conservées dans les profondeurs, et d'autres brisées et pétrifiées près de la surface: ce qui indiquerait qu'il a pu y avoir plusieurs catastrophes successives, dans lesquelles des coquilles anciennement pétrifiées auraient été transportées par les flots (pélagiennes), après avoir été brisées, avec les sables et autres débris siliceux déposés avec elles.

Les lignites (bois pétrifiés, charbonnés, bitumineux, etc.), que l'on ne trouve jamais que dans les lieux déclives, rapprochés du niveau de la mer, sont encore des témoins irrécusables de l'action des eaux, qui, déjà dans des temps éloignés, ont dépouillé de leur chevelure les flancs des montagnes, ont transporté dans les plaines des forêts entières, et ont fait voyager dans d'autres climats des corps organiques créés pour des pays différens.

tallisations diverses de spath calcaire, en étoile, à dents de cochon, à mamelons, en rhombes, etc., dont presque toute la montagne est composée; la grotte de Saint-André, renfermant diverses stalactites, et livrant passage à une branche de Paglion; la grotte de Château-neuf, vaste, spacieuse, riche en stalactites et stalagmites de diverses formes; celle de Saint-Aubert, dans la montagne de *Montgros*, et celle de Cimier, au-dessous de l'église. Mais ceux qui veulent se convaincre que le beau est dans la nature, et qu'elle nous en a tracé les règles, doivent surtout aller visiter dans le terroir de *Falicon*, près du *mont Calve*, la baume connue sous le nom de *rata pignata* (chauve-souris, parce qu'un nombre immense de ces animaux y a de tout temps établi sa demeure); ils y verront une vaste salle de 22 mètres de longueur sur 15 de large, dont la voûte est soutenue par huit colonnes torses, dont plusieurs ont deux mètres de diamètre à leur base, et s'amincissent en s'approchant de leur sommet, donnant à cet édifice naturel la forme d'une rotonde, derrière laquelle est un prolongement qui ressemble à un

cabinet à la turque. De toute part la voûte et les parois sont ornées de draperies flottantes et transparentes, que le ciseau du plus habile artiste n'eût pu exécuter avec plus d'adresse. Mille accidens fournissent à l'illusion toutes sortes de figures. Quoique la caverne ait une profondeur de quinze mètres, les rayons du soleil y pénètrent depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et permettent d'en voir toutes les beautés. Si l'on se sert ensuite de la lumière artificielle, et qu'on la place derrière chaque colonne et chaque accident, ce sont de nouvelles illusions, de nouvelles beautés. Ce salon conduit, par un trou, à un autre salon plus petit, placé inférieurement, soutenu pareillement par des colonnes de stalactite, et ce second salon aboutit à un troisième, dans la profondeur duquel on n'avait pas encore pénétré en 1803. Il est évident que tous ces accidens sont l'ouvrage des matières calcaires déposées successivement par les eaux; il est même vraisemblable que les entrailles de cette montagne contiennent plusieurs autres cavernes, dont la profondeur successive va jusqu'à sa base, se remplissant de l'eau des

pluies, et donnant lieu au grand nombre de sources qui sont dans les quartiers inférieurs du *Ray*, de *Guairaud*, etc, toutes chargées de carbonate et de sulfate calcaire, principaux matériaux de toutes les montagnes et collines environnantes.[1]

En partant de cette nature des montagnes il est facile de prévoir déjà la nature des différentes terres qui servent à la culture; car, le pays étant entièrement montagneux et n'y ayant de cultivé que des vallées étroites, on sent que ce qu'il y a de labourable n'est autre chose que le détritus des montagnes : c'est donc une terre calcaire noire, là où se trouve le schiste calcaréo-alumineux; une terre silico-calcaréo-alumineuse, là où l'ardoise

---

[1] Dans un Mémoire lu à l'Académie royale des sciences de Paris, séance du 10 Mars 1817, sur les cavernes, considérées sous le rapport de la nature des roches dans lesquelles on les trouve, M. de Humboldt en a distingué trois espèces : celles en crevasses, qu'on trouve dans les sols granitiques, et qui sont ordinairement tapissées de cristaux; celles qui, percées aux deux extrémités, forment une galerie souterraine où coule quelquefois une rivière; celles qui offrent une enfilade de cavités de même niveau et de même direction, communiquant ensemble : ces deux dernières communes dans le calcaire, tant primitif que secondaire. Ces trois espèces se trouvent dans les Alpes que nous décrivons.

rouge est en décomposition ; une terre sablonneuse et graveleuse, là où se rencontre le grès; une terre calcaréo-magnésienne, là où les extrémités méridionales des roches se décomposent, et c'est la plus mauvaise terre. Quelques endroits ont une terre argilo-calcaire rouge, qui n'est pas sans fécondité; ailleurs on voit une terre argileuse rouge, pure, qui ne produit rien lorsqu'il y a sécheresse; ailleurs encore une terre calcaire pure, pareillement stérile, et annonçant que la végétation veut les mélanges; une terre graveleuse et pierreuse, qui n'est propre qu'aux vignes et aux oliviers. Toutes ces terres en général sont plus ou moins pierreuses; toutes ont besoin d'engrais pour suppléer au terreau qui leur manque, et que les averses et les éboulemens entraînent chaque année. Si l'on excepte les campagnes de Nice, Monaco, Mentou, Sospello et la vallée du Var, il y a bien peu de terre végétale ; et ce n'est qu'à force de remuer ce sol, de le fumer, de le soutenir par des murs, qu'on parvient à en tirer quelques fruits, ainsi qu'on le verra à la section *Agriculture.*

## *Notice géologique sur d'autres montagnes.*

De nouveaux travaux de géologie, de géodésie et de géognosie n'apprendront rien de plus que ce qu'on sait depuis des siècles sur la composition de notre planète : hommes du jardin d'Éden, fils du siècle actuel, votre squelette est le même, et la base sur laquelle il reposera, a été, est et sera toujours composée plus ou moins de matières quarzeuses et calcaires; ces dernières dites *primitives*, lorsque leur origine se perd dans la nuit des temps, et *secondaires* ou de *transition*, lorsque vous y remarquez des débris de corps organisés et les vôtres propres! Je n'ai vu que cette seule différence parmi les montagnes que j'ai visitées, savoir, que les plus hautes renferment, à leurs sommités, ces matières plus pures, mieux cristallisées. Je vais, pour le prouver, comparer les hautes Alpes, le Mont-Blanc, celles du mont *Joue* (ou grand Saint-Bernard), le Saint-Gothard et les montagnes des Vosges, avec les Alpes maritimes.

Le Mont-Blanc, point central de cette immense chaîne, qu'on sait être élevé de 2450 toises au-dessus du niveau de la mer, est, d'après l'illustre de Saussure (*Voyages dans les Alpes*), presque entièrement granitique, du moins à en juger par les rochers qui sortent des glaciers; car, pour le sommet, il est couvert de neiges dont on ne connaît pas l'épaisseur. Le rocher le plus élevé, qui se trouve à environ 350 pieds au-dessous de ce sommet, est formé de tables de granit appliquées les unes contre les autres, et dans lesquelles le feldspath domine : un autre, plus bas, dit le *Petit mulet*, est de même formation : celui du *Grand mulet*, au-dessus du glacier *des Bossons*, est un quarz schisteux micacé, qui sort, comme une île, en lames verticales de soixante-dix ou quatre-vingts pieds au-dessus de la glace. Les vallons qui courent au pied de cette majestueuse montagne, tant du côté de Chamouni que de la vallée d'Aoste, sont entremêlés de granit, de calcaire primitif, de schiste et de gneiss. J'ai trouvé dans la vallée d'Aoste la serpentine et la stéatite, comme je l'ai dit de celle de la Roja. On en fait là des fourneaux et des marmites d'une seule pièce.

Toutes les roches qui environnent le chemin qui conduit à l'hospice du grand Saint-Bernard, tant du côté du Valais que de l'Italie, se voient mélangées de quarz et de mica à feuillets repliés : on y remarque en quantité de ces pierres qu'on a nommées, à cause de leur poli, *roches de corne;* d'autres mélangées de schorl vert, de veines de spath blanc calcaire et de pyrite; des pics composés presque entièrement d'un quarz laiteux; beaucoup de schistes, et entre autres des ardoises, dont les unes sont garnies de pyrites ferrugineuses encore entières, les autres remplies de vides, à cause de la décomposition de ces pyrites; d'autres pics, d'une substance très-dure, veinée et marquée des couleurs du jaspe et de l'albâtre. Partout, à cette élévation de plus de quatorze cents toises sur la mer, la matière quarzeuse se trouve avoir imprégné toutes les surfaces, même les schistes et les ardoises. Plus bas, on trouve la pierre calcaire primitive, souvent interrompue par des roches de granit, et cette pierre calcaire, qui compose la montagne du Mont-Cenis, éprouve ces alternatives dans toute la chaîne des Alpes qui est à ma connaissance.

Le mont Saint-Gothard (*mons Adula*), l'une des montagnes les plus élevées des hautes Alpes, est un groupe colossal de rochers entassés, environné de grands lacs vers le nord et le midi, donnant naissance, comme l'on sait, outre d'autres rivières, au levant, au Rhin antérieur; au couchant, au Rhône, au Tessin; au septentrion, à la Reuss et à l'Aar. Il est couvert à son sommet de glaces ou de neiges éternelles. Sa base est de granit de différentes sortes, dont le plus dur se trouve à la surface de la terre; mais on y trouve aussi des pierres de plusieurs autres espèces, l'asbeste ou l'amianthe, la pierre ollaire, la pierre de corne, diverses qualités de marbres, de l'ardoise, et même, jusqu'à une certaine élévation, quelques pétrifications marines. Ces pierres s'y trouvent singulièrement mêlées sans aucun ordre, et sans que les plus pesantes soient toujours au-dessous, de manière que, comme le remarque le savant abbé des Charrières, qui a fait un long séjour dans les vallées du Saint-Gothard et qui a bien voulu m'en fournir une notice, on ne peut y

découvrir aucun plan adapté aux systèmes géologiques; et l'on voit vis-à-vis Hirselsfeld, au-dessus d'Altorff, canton d'Uri, le marbre coquillier noir et blanc, au-dessous d'énormes blocs de granit : on n'observe non plus, dans une étendue de vingt lieues de base, aucun vestige de volcan ni de matière volcanique. Il y a quelques pauvres mines de fer et de cuivre, qu'on a cessé d'exploiter.

Les Vosges, que j'ai visitées dernièrement en grande partie, forment une chaîne de montagnes qui s'étendent du sud au nord, depuis *Belfort* ou les montagnes du Jura, jusqu'au-dessous de Mayence, plus élevées au sud, et allant en s'abaissant vers le nord : dans la partie du sud, le granit, la roche de corne, le trapp, le trapp-porphyre s'y montrent à nu, et sont recouverts vers le nord par le poudingue et par les grès. Ces substances sont mélangées de loin en loin par du calcaire primitif où l'on ne trouve aucun débri de matières organisées.

Une ligne de montagnes moins élevées, de collines de nature toute différente, borde cette chaîne en tout sens, et du côté de la Lorraine et de celui de l'Alsace : ce sont des grès le plus ordinairement rouges, à gros grains, disposés horizontalement, grès qu'on observe pareillement dans l'intérieur des grandes vallées et qui recouvrent le granit, dans lesquels on trouve des pétrifications appartenant en grande partie au règne végétal, et composées pour la plupart de roseaux, tiges et feuilles, convertis en grès plus ou moins micacé. On y voit aussi, de temps à autre, des empreintes de poisson : les lignites, le charbon de pierre, les bitumes, les pyrites, le fer limoneux et de transport, n'y sont pas rares; tout le revers des Vosges du côté de l'Alsace, dans l'arrondissement de Saverne, en est couvert.

Après avoir dépassé cette ligne de grès, on entre dans le terrain calcaire, qui, à l'ouest, s'étend et domine jusque sur les bords de l'Océan. Ce calcaire, qui n'est pas compacte comme le primitif, mais qu'on peut appeler *coquillier*, se rencontre en abondance dans les départemens du haut et bas Rhin, de la Haute-Saône et de la Meurthe : on commence à le trouver au sud, au château de Belfort, le-

quel est assis sur un rocher entièrement pétri de substances marines, huîtres, etc.; ce qui est d'autant plus remarquable que le haut de ce rocher est presque de niveau avec le point de séparation de plusieurs rivières, dont les unes se jettent dans la mer d'Allemagne par l'Ill et le Rhin, et les autres dans la Méditerranée, par la Halle, le Doubs, la Saône et le Rhône. Il est peu de corps marins qui n'aient été trouvés dans le calcaire des départemens que j'ai nommés, les uns changés en silex ou en grès, les autres restés calcaires, quelques-uns devenus ferrugineux; et nous avons pour exemple de ces derniers une grande quantité de cornes d'Ammon, converties en mines de fer, qu'on a découvertes dans les mines de Conflans (Haute-Saône).

Ainsi il n'est rien dans le sol des Alpes maritimes qui ne se trouve dans les autres montagnes, et rien dans celles-ci qui ne se trouve dans les premières : tout ce que nous savons des parties connues du globe, ce que nous ont appris les navigateurs des terres de l'Australasie et des côtes de la baie de Baffin, nous donnent toujours du granit, du gneis, des schistes, du calcaire primitif, pour noyau constitutif de notre planète. Rien donc ne peut plus paraître extraordinaire, ni pour la nature des pierres, ni pour la direction et l'inclinaison des blocs et des couches, lesquelles varient à l'infini. Mais ce qui, j'oserai le dire, a le plus piqué ma curiosité en parcourant les sommets des Vosges, ce sont les roches *fragmentaires*, éparses dans les champs, déjà couvertes de beaucoup de terre (sans qu'on puisse, en interrogeant les rochers voisins, découvrir desquels d'entre eux ces roches se sont détachées), et qui nous montrent réellement un temps de destruction postérieur à la formation des roches primitives : c'est ce que nous avons observé avec admiration dans les vallées de *Ventron* et de *Cornemon*, où les flancs des montagnes sont divisés en autant de petits champs de cinquante à soixante mètres carrés au plus, par des murs formés de blocs arrondis de granit, que les laboureurs tirent du sol en le travaillant; blocs qui forment aussi des murailles tout le long du chemin, et parmi lesquels j'en ai trouvé quelques-uns presque entièrement de quarz pur. Semblables

blocs de granit, arrondis et dispersés, ont aussi été trouvés dans plusieurs contrées de la Russie septentrionale. Je n'ai pas eu occasion de faire la même remarque dans les Alpes maritimes ni ailleurs, du moins pour de véritables gros morceaux de granit, avec lesquels il ne faut pas confondre les poudingues et les cailloux roulés : mais je me suis demandé si l'on ne pourrait pas associer à ces roches fragmentaires les fragmens de cristal de roche que produit si abondamment le territoire de Perinaldo et d'Apricale dont j'ai parlé dans le texte?

Une autre chose encore bien digne de remarque, ce sont ces pyrites ferrugineuses qu'on trouve si abondamment dans les roches feuilletées des plus hautes montagnes, dont les unes sont entières, parfaitement bien cristallisées, tandis que les autres se sont décomposées, ont coulé sur les roches voisines, laissant leur première gangue persillée, et donnant à ces pierres un aspect volcanique. Comment le soufre et le fer se sont-ils formés sur ces points culminans, et se sont-ils réunis pour faire un tout régulier? Heureux pour soi celui qui bâtit à loisir des systèmes et des romans! Plus sage et plus utile à ses semblables (quoique moins honoré) est celui qui se contente de leur dire *j'ai vu*, et qui leur apprend le parti qu'ils peuvent tirer, pour les commodités de la vie, des diverses œuvres de la création.

## ARTICLE VI.

### *Des mines métalliques et charbonneuses.*

La main de l'homme et celle du temps ont depuis long-temps concouru à diminuer la quantité de bois combustible; et cette diminution a lieu précisément à une époque où le corps humain, devenu plus sensible au froid, éprouve plus généralement le besoin de se chauffer : c'est pourquoi il est bien

à désirer qu'on fasse de toute part des recherches de tourbières et de mines de charbon de pierre pour suppléer au bois et donner aux forêts le temps de se repeupler. C'est là un des objets qui ont occupé ma pensée en examinant le pays que je décris; mais malheureusement mes efforts n'ont eu que peu de succès.

Les tourbières ne se rencontrent guère que dans les pays de plaine, où les eaux ont séjourné long-temps sur des matières du règne organique qui ont subi de nouvelles combinaisons : or, le plan constamment incliné des Alpes maritimes a dû s'opposer à ce long séjour, excepté dans la plaine non loin de l'embouchure du Var, dans les lieux appelés *iscles*, où il conviendrait de faire des recherches.

Quant aux mines de charbon de pierre, leur formation suit évidemment une autre marche, et paraît entièrement due à la combinaison, ou simplement à la mixtion des substances bitumineuses et sulfureuses avec les terres dont les roches sont composées : c'est ce que m'a prouvé l'analyse de plusieurs de ces charbons, dont j'ai obtenu, par la distillation, de l'acide sulfureux et

une huile empyreumatique plus ou moins semblable au pétrole, restant dans la cornue des terres parfaitement semblables aux matériaux de la montagne d'où le charbon avait été tiré; et c'est ce que m'a encore prouvé la remarque que j'ai faite au vallon de *Tourrette*, où j'ai trouvé de gros tronçons de bois charbonné par le temps, sans aucun indice de charbon de pierre.

Vraisemblablement l'aridité de ces montagnes et les élémens dont elles sont composées, sont peu propres à la génération et à la collection du bitume : cependant le charbon de pierre n'y est pas absolument rare; mais il est plutôt riche en soufre qu'en autre combustible, ce qui diminue singulièrement sa valeur. Voici les mines de ce genre dont j'ai eu connaissance.

1.° Un filon à Sospello, à la montagne dite *Graia d'Hercole* ou *plan german*, au-dessus du chemin de Châtillon, à une lieue de Sospello et à quatre lieues de Menton.

2.° *Idem*, même montagne, région *Costes*, à une lieue de distance de l'autre filon et à une demi-lieue de Sospello. L'un et l'autre de ces charbons m'ont paru médiocres, d'après l'essai fait à la forge en ma présence;

cependant le premier est d'une meilleure qualité.

3.° A Roquebrune, un filon au quartier *Rossignole*, de bonne qualité, mais peu riche.

4.° A Pigna, un filon étendu dans la montagne d'*Aggel*, se continuant est-ouest jusqu'à celle de *Saint-Tibère*, contenant en même temps du vitriol de fer, dont l'exploitation fut abandonnée par suite de la chute de la galerie qui avait été ouverte : peu riche.

5.° A *Todon*, un filon maigre et de mauvaise qualité.

6.° A Utelle, hameau *Lecros*, quartier de *Gignac*, un filon maigre et de mauvaise qualité.

7.° Au Pujet-Théniers, quartier de Sainte-Marguerite, un filon considérable et paraissant abondant, qui s'étend depuis le Var jusqu'au sommet de la montagne dans une espèce d'éboulement et dans une gangue de terre-glaise toute pyriteuse. Les essais qu'on en a faits devant moi, m'ont prouvé qu'il n'est pas propre pour la forge et qu'il contient beaucoup de pyrites martiales; en effet, ce charbon exhalait, en brûlant, une forte odeur sulfureuse, et il laissait après

la combustion des scories absolument semblables au mâche-fer.

8.° En allant du Pujet à Entrevaux, on découvre aussi quelques minces filets de ce charbon.

9.° Je présume qu'il y en a une mine dans le vallon de la *Gordolasca* au-dessus de Belvedère, dans le lieu que j'ai dit avoir éprouvé des tremblemens de terre; parce qu'on y voit découler, de temps à autre, de la fente d'un rocher, de la poix minérale qui devient bientôt solide.

Pour les métaux, ces Alpes en contiennent un assez bon nombre, non pas cependant des mines d'or, dont je n'ai trouvé aucune trace, ni dans les montagnes, ni dans les rivières et les torrens; aussi le métier de *chercheur d'or* est-il inconnu ici. On y voit des mines de plomb et argent, de cuivre, de fer et d'arsenic. C'est sur le revers sud des grandes Alpes, à mi-côte, ou à la tête des chaînes, qu'elles se trouvent; car, pour les montagnes secondaires, elles n'ont point de filons réguliers de ce genre: ce ne sont que des rognons métalliques qu'on y découvre par hasard, ou des mines d'alluvion.

*Mines de plomb et argent.* 1.° à Tende,

à quatre lieues de distance de cette petite ville, au vallon de *Valauria* (*vallis aurea*), en remontant la rivière *Bionia*, qui sert aux usines de l'exploitation : filon considérable de galène, à gangue de quarz, exploité depuis plusieurs siècles et toujours avec avantage, dans la montagne dite *Del Bosco*. Le filon contient deux sortes de galène, une à facettes larges, très-riche en plomb et peu en fin; l'autre, à petits grains, peu brillans, contenant moins de plomb et plus d'argent que la première, qu'on a soin de trier et de traiter séparément. Il est difficile de savoir au juste la quantité d'argent que cette mine contient; les rapports varient depuis trois jusqu'à cinq par cent. Elle est située très-avantageusement à côté d'une eau abondante qui ne tarit jamais, et au milieu d'une vaste forêt que je dois dire qu'on ne traite ni avec économie, ni avec discernement.

2.° Indice d'une mine de galène, à l'endroit connu sous le nom de *terres rouges* à Belvedère.

3.° Dans le vallon de Notre-Dame *de Fenestres*, territoire de *Saint-Martin de Lantosca*, un filon de galène qui a été exploité, abandonné à cause de sa maigreur. On m'a

assuré y avoir plusieurs autres mines de cette nature dans le vallon de *Boreon* et dans la forêt *Salaise*, territoire de la même commune.

4.° A la montagne de *Frema morta*, territoire de l'Isola (Tinée), dans un bois, un filon de galène à larges facettes, très-riche en plomb; et un autre filon à la montagne de *Castiglione*, à grain fin : même territoire.

5.° A Péaune, au quartier Saint-Pierre, vallon d'*Aigue-blanche*, rognons tuffacés, très-pesans, contenant intérieurement de la galène : on en trouve aussi au quartier de la *Colette*, et mes guides m'assuraient qu'il y avait eu une exploitation, ce que des scories que j'ai vues sur les lieux, semblaient attester ; cependant les morceaux que j'ai trouvés parmi des éboulemens de la montagne, ne m'ont paru que des mines de transport, auxquelles il ne faut pas se fier.

*Mines de cuivre.* 1.° Indices multipliés de mines de cuivre à la *Gordolasca*, au-dessus de Belvedère et de Roccabiliera, par la grande quantité de vert de montagne qu'on y trouve.

2.° Un filon de mine de cuivre, à gangue

quarzeuse, mais pauvre, à Saint-Martin de Lantosca, dans la montagne nord-ouest, demi-lieue au-dessus du village.

3.° Mine de cuivre pyriteuse à Val de Blora, à la montagne *des Guasques*, au commencement du bois, à gangue dure, quarzeuse; filon découvert dans une longueur de vingt minutes, direction du nord-ouest au sud-est, à demi-lieue de distance du village de la *Boulines.*

4.° *Idem*, et à la même vallée, à la montagne de *Rouesc*, continuation de la précédente au-dessus de Prez, à une lieue de la Bouline et toujours en montant. Ce second filon m'a paru plus riche que le premier.

5.° Le pauvre filon de mine de cuivre pyriteux, à la montagne de sable nommée *Mont Falcon*, dont j'ai parlé, touchant la forêt Falcon, à demi-lieue de Robion, sur le chemin de *Rora*, direction du nord-ouest au sud-est, exploité en 1792, et abandonné.

6.° Un filon de mine de cuivre natif, à *Rigaud*, quartier de *Rubi*, lieu dit *au Pas*, et un autre avec schorl, au quartier de *Chamanon*, contigu au premier, me paraissant

l'un et l'autre, dans ces montagnes secondaires, n'être que des mines de transport.

7.° Au terroir de *Daluys* (vallée de Guillaumes), un filon très-étendu, dirigé du nord au sud sur la rive du Var, duquel on a extrait un morceau de cuivre natif, et me paraissant d'une origine semblable à celle des précédens.

8.° Beaucoup de bleu et de vert de montagne, répandus sur la deuxième chaîne, surtout aux environs de Guillaumes.

*Mines de fer.* 1.° A Tende, à la montagne *Del Bosco*, au revers de la mine de galène: filon assez riche, mais négligé, à cause qu'il est d'une trop difficile exploitation. Un autre filon, qui est à gauche du vieux pont sur la *Roia*, à un quart de lieue de Tende, non loin du grand chemin, pour lequel on avait ouvert dans les vignes une galerie que j'ai trouvée comblée.

2.° A *Luceram*, grand banc ferrugineux, noirâtre, d'une espèce de serpentine fort dure et fort pesante, contenant du fer attirable à l'aimant après une forte calcination, commençant au sud de la montagne dite *Plastre*, et plongeant dans le vallon appelé *Clavisse*, toujours à découvert; de là

se dirigeant sud-est-nord-est sur le mont *Taure*, puis sur la montagne *Roche-noire*, jusqu'au vallon du *Trésor*, dans une étendue d'environ une lieue et demie. Ce banc, quelque maigre qu'il paraisse aujourd'hui, a été exploité, il y a long-temps, et le minérai était travaillé dans une usine située au lieu dit, depuis lors, *la Ferrière*, à côté du moulin à blé, au-dessus du torrent dit *le Lac*. Il paraît avoir été abandonné à cause du défaut de bois.

3.° Un filon peu étendu à *la Boléna*, au nord du village.

4.° A Val de Blora, dans les vignes, au-dessus du chemin qui conduit à *Riemplas*, j'ai vu un superbe filon de fer spathique, (carbonate de fer noir, luisant), presque tout fer, attirable à l'aimant après une très-légère calcination, dans une gangue de spath calcaire, plongeant de haut en bas, et que je conseillerais fort d'exploiter.

5.° A *San-Salvador*, un filon considérable de mine de fer spathique, attirable à l'aimant après une légère calcination, contenant aussi, à ce qu'il m'a paru, un peu de plomb, situé à *la Chalance de Vos*, à une lieue du village, au-dessus des vignes, du

côté d'*Ilonse*, ayant été exploité autrefois, et pouvant l'être encore avec avantage.

6.° A Saint-Étienne, un banc considérable analogue à celui de Luceram, mais plus riche, à la montagne dite *de Fer*, ainsi nommée à cause de la quantité de ce minéral qu'elle contenait; elle a été autrefois exploitée, et c'est le défaut de bois qui vraisemblablement l'a fait abandonner.

7.° Fer fondu, répandu sur les ardoises dont j'ai parlé.

8.° Pyrites ferrugineuses, répandues très-abondamment sur toutes les montagnes et sous toutes les formes, depuis le Mont-Alban, près de Nice, jusqu'aux hautes Alpes.

9.° Mine de fer ochracée, rouge, très-abondante, au terroir d'Utelle, hameau *Ducros*, quartier de *Gignac*, qui m'a paru pouvoir servir à la peinture.

10.° Terre verte, contenant du fer, que j'ai trouvée dans des fentes de rochers, à *Torrette*, et qui peut aussi servir à la peinture.

11.° Vitriol de fer, à Sospello, au vallon *de Ghion*, à une demi-lieue de l'endroit dit *la Commanderie*, qu'on pourrait exploiter utilement.

12.° Terre noire ferrugineuse, attirable à l'aimant après avoir été quelque temps dans la braise, d'où elle passe au rouge, qu'on trouve en filets dans un banc de gypse, sur le chemin de Nice à Villefranche, pouvant servir à la peinture en noir.

*Mines d'arsenic à Luceram*, au vallon *du Trésor*; un filon considérable de sulfure arsenical, jaune et rouge, très-brillant, dans une gangue de spath calcaire et de plâtre, qu'on pourrait exploiter avec avantage.

Je me borne à cette énumération, ajoutant seulement qu'il existe vraisemblablement dans ces Alpes un bien plus grand nombre de mines que celui que j'ai indiqué, surtout de mines de plomb et d'argent; j'en juge par des morceaux de mines de transport qu'on trouve çà et là aux extrémités des différentes chaînes, sans aucune suite, et qui y ont sans doute été amenés ou par les eaux, ou par les éboulemens qui se sont faits successivement depuis des siècles. Il y aurait probablement de l'avantage à faire parcourir ce pays par un minéralogiste instruit dans la théorie et la pratique de cette partie; pour moi, je n'avais ni les

connaissances, ni le temps, ni les forces nécessaires pour de plus amples et de plus positives recherches. Cependant j'en ai vu assez pour croire qu'un homme habile et vigoureux ferait une ample moisson en découvertes minéralogiques dans des montagnes entièrement ignorées avant la mission que j'y ai remplie.

Beaucoup de filons sont situés favorablement à côté de forêts qui ne peuvent guère servir qu'à alimenter des usines placées dans leur voisinage, et près de torrens qui serviraient utilement aux divers emplois des fonderies; mais, de toutes les mines, celles de fer seraient celles auxquelles je donnerais la préférence, soit par leur richesse, soit par leur voisinage des lieux habités; soit aussi par le prompt débit qu'aurait une marchandise aussi nécessaire dans le midi de la France, qui fait venir, en grande partie, son fer de l'Allemagne, et dans la Ligurie, qui le tire brut de l'île d'Elbe, pour le travailler dans des fonderies établies à quatre lieues de Gênes.

ARTICLE VII.

*Des eaux minérales des Alpes maritimes.*

La nature des eaux, en général, et plus particulièrement celle des eaux minérales, servent à indiquer la nature du sol où elles séjournent ou qu'elles traversent, comme l'inspection du sol fait déjà présumer quels seront les principes contenus dans les eaux : c'est ce qui fait que je me suis déterminé à mettre les eaux minérales à la suite de mon aperçu géologique, quoique, peut-être, l'article qui les concerne eût été mieux placé ailleurs.

Les Alpes que je décris m'ont paru riches en ces sortes d'eaux, surtout en celles qui sont minéralisées par le gaz hydrogène sulfuré. On les trouve spécialement au pied des montagnes granitiques, de celles qui portent des indices d'avoir été autrefois travaillées par le feu, et qui sont recouvertes en même temps de matières pyriteuses.

Je crois devoir diviser en six classes les eaux que j'ai été à portée de reconnaître dans ce pays ; il en existe probablement encore plusieurs autres. Ces six classes sont

les suivantes : eaux hydrogénées chaudes; eaux hydrogénées froides ; eaux ferrugineuses; eaux salées ; eaux aérées ; eaux simplement thermales.

*Eaux hydrogénées chaudes.* 1.° Quatre fontaines, à l'extrémité du vallon de *Lancioures*, à Roccabiliera, dans un site assez agréable, orné de bois de châtaigniers, auquel on ne peut arriver qu'à cheval, éloigné de Nice d'environ douze lieues de marche. Mon thermomètre étant à dix degrés, je l'ai tenu plongé dans la source pendant vingt minutes, et il est monté à vingt-deux degrés, chaleur qui est très-inférieure à celle de plusieurs autres eaux de la même classe. Cependant elles jouissaient très-anciennement d'une assez grande célébrité contre les maladies dépendant d'atonie et de stagnation des humeurs blanches, et je crois qu'elles la méritent encore. Il y avait autrefois, dans ce lieu aujourd'hui abandonné, des bains en pierre de taille, et plusieurs petites habitations, dont il ne reste que des masures : les canaux sont pareillement détruits, de même que le chemin pour y arriver. La source dite de Saint-Jean-Baptiste est la plus chaude : sa direction

est de l'ouest à l'est, c'est-à-dire qu'elle vient évidemment de la montagne de *la Gordalasca*, où j'ai dit qu'il y eut autrefois un volcan qui fit explosion. Il est à présumer que ces eaux eurent dans le premier temps plus de chaleur, qualité à laquelle elles dûrent leur célébrité. J'ai lu dans des manuscrits du seizième siècle, qu'elles étaient égales à la chaleur du sang : il est possible qu'elles se soient refroidies à mesure que les feux souterrains ont diminué d'intensité. Ici, en effet, je ne puis attribuer leur chaleur qu'à ces feux, puisqu'après le gaz hydrogène, qui peut provenir de la décomposition de l'eau, elles ne contiennent des substances minérales qu'en petite quantité. L'eau des quatre sources, soumise successivement à l'analyse, m'a fourni ce qui suit, par cinq hectogrammes d'eau :

Gaz hydrogène sulfuré (gaz acide hydrosulfurique), mais qui n'a point déposé de soufre, un litre; muriate de potasse, deux décigrammes; silice pure, un décigramme.

2.° A *Plan-sur-Plan*, territoire de *San-Salvador*, au niveau de la rivière de la Tinée, il sort, d'un rocher de granit, appelé *la Guez*,

une eau chaude, ayant fortement l'odeur d'œufs pourris : la source s'est trouvée comblée, lorsque j'allai l'examiner ; mais j'ai reconnu sa présence à l'odeur et à la chaleur qui s'exhalaient parmi les décombres.

*Eaux hydrogénées froides.* 1.° A côté des eaux chaudes du vallon de *Lancioures* sort une source froide, dite de Saint-Michel, qui vient d'une direction opposée aux premières, c'est-à-dire, du nord au sud. L'analyse y a fait découvrir les mêmes principes que dans les eaux chaudes.

2.° Pareillement, à vingt pas de distance de la fontaine chaude de *Plan-sur-Plan*, sort, au pied du même rocher de granit violet, et dans un sable noir, un volume environ d'un décimètre cube d'une eau froide fortement hydrogénée, qui m'a donné à l'analyse les mêmes résultats que dessus, à la différence qu'à mesure que la distillation s'opérait il se précipitait des flocons brunâtres, non inflammables, d'une nature à moi inconnue. On ne s'est pas encore servi de ces eaux ; mais la circonstance de la proximité de deux sources, l'une chaude et l'autre froide, contenant les mêmes principes que celles de *Roccabiliera*, presque situées sur

une grande route, dans un lieu susceptible de commodités et d'embellissemens, éloigné, il est vrai, de douze lieues de Nice, mais à la portée d'un grand nombre de villages; cette circonstance, dis-je, mériterait qu'on y fît quelque attention.

3.° Une source de même nature, non analysée, à Daluys, dans le vallon de *Rio*, à une lieue de distance de la grande route de *Guillaumes*.

4.° A une lieue d'*Isola buona*, le long de la *Nervia*, en allant à *Pigna*, au lieu dit *Gantet*, sort par dix à douze ouvertures, d'un rocher de gneiss dont les couches sont inclinées du sud au nord, et dans une étendue de dix mètres, une source de cette nature, déposant beaucoup de soufre sur le rocher. Cette eau est de la plus grande légèreté au pèse-liqueur, et elle est à peine troublée par les réactifs. En ayant fait évaporer une bouteille ordinaire, je n'eus qu'un décigramme de résidu non déliquescent, un peu salé, composé en majeure partie de silice, d'un peu de carbonate de chaux, et de quelques atomes de muriate de soude. Cette eau, jusqu'alors peu connue, me parut devoir être utile dans les

engorgemens des viscères et dans les maladies cutanées, assez communes dans la contrée : c'est pourquoi je recommandai à *M. Gili*, médecin d'*Isola*, qui m'y avait accompagné, de l'essayer ; ce que ce médecin fit, et, d'après ce qu'il m'a écrit, avec beaucoup de succès. Il serait donc utile d'en réunir les sources, et d'y former un établissement ; le lieu est agréable, et la route est en plaine, à dix lieues de Nice, et dans le voisinage d'une assez grande population.

5.° Une autre source de même nature, mais tiède, sort à gros bouillons d'un rocher de schiste calcaire, noirâtre, de dessous une voûte attenant à un moulin (dont l'eau se mêle un peu avec l'eau minérale), à un quart de lieue du bourg de *Pigna*, sur les bords de la même rivière de Nervia, au sud-est : elle dépose de gros flocons de soufre gris, qui, placés sur un charbon ardent après avoir été desséchés, répandent, ainsi que le dépôt de l'eau précédente, une vapeur sulfureuse et brûlant avec flamme, absolument comme le soufre en bâton. Je ne l'ai pas analysée.

*Eaux ferrugineuses*. Je n'en ai découvert

qu'une seule source, et c'est au Pujet-Theniers, au quartier du *Breuil*, attenant à la mine de charbon de pierre dont j'ai parlé. Cette eau contient abondamment du fer dissous par l'acide sulfurique, de l'argile et du sulfate calcaire : elle a une saveur fortement astringente; mais je ne saurais en conseiller l'usage intérieur. A en juger par la quantité de mines de fer spathique qu'il y a dans ces Alpes, il est à présumer qu'on y trouvera aussi des eaux où ce métal sera simplement dissous par l'acide carbonique.

*Eaux salées.* J'en ai déjà parlé. Elles sont très-communes, c'est-à-dire qu'en plusieurs endroits où il y a des bancs de plâtre, il sort de dessous ces bancs des filets d'eau imprégnée de muriate de soude, très-recherchés par le bétail, et qui ne sont d'aucun autre usage. Cette circonstance me fait présumer qu'on trouverait vraisemblablement du sel sous ces immenses carrières de plâtre, recherche qui ne serait pas à mépriser.

*Eaux aérées.* Toutes les eaux bonnes à boire sont aérées; mais j'entends un autre air que l'atmosphérique. En revenant des eaux chaudes de *Roccabiliera*, je me détournai à droite, par le quartier de *Barte-*

*mont,* pour voir une eau que le médecin du lieu m'avait désignée comme diurétique. Je trouvai effectivement une source extrêmement fraîche et agréable, de la plus grande légèreté au pèse-liqueur. Je crus d'abord qu'elle contenait du gaz acide carbonique, et j'en remplis une bouteille pour l'analyser à mon retour. Ayant donc distillé cette eau à l'appareil pneumato-chimique, je fus très-surpris de n'en retirer qu'une grande quantité d'air atmosphérique : j'essayai cet air, comparativement avec celui de mon laboratoire, en y faisant brûler un fil de fer, et il brûla presque comme dans le gaz oxigène. Après la distillation il n'y eut pas un atome de résidu : d'où je conclus que c'est à l'air atmosphérique, très-riche en oxigène, que ces eaux doivent leur fraîcheur, leur piquant et leurs propriétés médicales.

*Eaux simplement thermales.* De dessous les bancs de plâtre dont j'ai parlé plus haut, il sort aussi, en différens lieux, des masses d'eau assez considérables, nommées *chaudons* dans le pays, qui sont chaudes en toute saison, sans contenir des principes médicamenteux. J'ai vu entre autres une

de ces sources à *Daluys*, qui est fort abondante, dont l'eau aboutit au Var, et dans laquelle les truites se plaisent à aller frayer: quelques-unes sont laiteuses, grasses au toucher, tiennent de l'alumine en suspension, et servent, en guise de savon, à blanchir le linge.

Il y a dans tous les pays des eaux de fontaine chaudes en hiver; c'est pourquoi je ne devrais pas en parler: je ne puis cependant me dispenser de dire qu'on voit dans ces Alpes, avec admiration, des jets d'eau naturels, très-chauds en hiver et très-froids en été, sortir de pointes de rochers élevés et parfaitement isolés, dont deux principaux, un à *Beuil*, au quartier *Valfreio*, appelé *Font de l'Oulo*, et l'autre sur le pic le plus élevé de la montagne de *Toragio*, à *Pigna*.[1]

[1] Nous pouvons tirer de l'étude que nous avons faite des eaux minérales des Alpes maritimes, comparée avec le travail que nous avons publié sur celles des Vosges, dans le cinquième et sixième volume du Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales (années 1819, 1820), plusieurs conclusions; savoir: 1.° que la chaleur des eaux thermales est d'une explication difficile, surtout si on veut la déduire du voisinage des volcans. On explique facilement la chaleur des sources chaudes, dites *Geysers* (par exemple) en Islande, parce que le volcan est là; mais, lorsqu'on con-

## ARTICLE VIII.

### *Des chemins, des forêts et des arbustes.*

Les forêts sont, comme les montagnes, des productions spontanées de la nature, et

---

sidère qu'on ne trouve pas de traces de volcans dans les Vosges, où cependant il y a tant d'eaux thermales d'une très-haute température, et que dans les Alpes maritimes, où il y a plusieurs vestiges d'anciens volcans, la plupart des eaux minérales sont froides, et où celles qui sont chaudes sont d'une température peu élevée, il faut convenir qu'on a besoin de recourir à d'autres théories. 2.° La silice que nous avons trouvée en dissolution dans presque toutes ces eaux, et que nous venons pareillement de rencontrer invariablement dans celles des Vosges, doit entrer pour beaucoup dans la cause des propriétés médicamenteuses des eaux minérales : favorisés par diverses circonstances qui nous ont manqué dans nos voyages aux Alpes, nous avons pu découvrir dans les canaux souterrains des eaux des Vosges la présence du spath fluor, et nous soupçonnons, d'après quelques expériences, que l'acide fluorique ou le gaz fluorique silicé pourrait être un des principaux principes constitutifs des eaux thermales; soupçon dont nous désirerions bien qu'on parvînt à constater le plus ou moins de fondement. 3.° Nous avons produit un exemple, jusqu'ici ignoré, de dissolution du gaz oxigène pur dans l'eau par les seules forces de la nature : l'analyse de cette eau nous a démontré cette nouvelle combinaison. Mais on aurait pu la révoquer en doute, si M. Thenard ne venait pas, en faisant artificiellement de l'eau oxigénée, de prouver que l'eau peut recevoir huit cents fois son volume d'oxigène. C'est donc une nouvelle espèce d'eaux minérales, et que je rangerais volontiers parmi celles qui sont douées d'une propriété excitante, plutôt que sédative, malgré le froid qui accompagne ces sortes d'eaux.

leur nombre, ainsi que leur étendue, influe singulièrement sur le climat, et sur les qualités physiques et morales de l'espèce humaine. Relativement à nos besoins et aux différens arts, les chemins et les rivières sont liés aux forêts, pour leur exploitation et l'extraction des bois. En outre, l'état des chemins d'une contrée annonce assez bien l'état de civilisation, de prospérité ou de misère de ses habitans ; il donne enfin, ainsi qu'on le verra à ma quatrième section, une mesure assez juste de sa population. Je vais donc traiter à la fois de ces deux objets, qui font le sujet de deux longs articles dans mon premier manuscrit, où j'ai dû entrer dans les plus grands détails, dont il est juste que je fasse ici grâce à mes lecteurs.

Le système militaire des grandes puissances a été, de temps immémorial, d'établir des grandes routes sur tous leurs confins, et celui des petits états, d'opposer, au contraire, à leurs voisins, la difficulté des chemins ; mais l'expérience a prouvé l'impuissance et la nullité de l'un et de l'autre de ces systèmes : les routes militaires des Romains, et celles de l'audacieux conquérant qui vient de succomber, n'ont pas

plus garanti la durée de leur empire, que les chemins affreux, entretenus tels à dessein par la république de Gênes, n'ont empêché les armées françaises d'entrer en Italie. L'amour et la reconnaissance des peuples forment, si l'histoire du passé et du présent ne nous trompe pas, le meilleur boulevard des états et le plus ferme appui des souverains. Sous ce point de vue, de bonnes routes, faites et entretenues avec soin, pour faciliter le commerce et les communications des peuples entre eux, sont bien préférables à des routes magnifiques, entreprises uniquement pour faire des conquêtes.

C'est malheureusement de quoi étaient dépourvues les Alpes maritimes à l'époque de ma tournée; et tandis qu'on s'occupait de la route militaire de Nice à Gênes, les diverses régions du département ne pouvaient, qu'avec la plus grande peine, communiquer entre elles. Je suis même porté à croire que, si l'esprit de ces peuples est resté jusqu'ici étranger à tout objet d'industrie, on doit l'attribuer à ce que l'état des chemins publics et communaux a été de tout temps peu propre à favoriser le commerce.

Si l'on en excepte, en effet, le grand chemin du Var à Nice, et de Nice au Col de Tende, monument de la munificence des rois de Sardaigne, qui, ici, comme aux Échelles en Savoie, ont même vaincu les difficultés que présentait la nature des lieux, il n'est aucune autre voie, dans toute la contrée, où les voitures puissent rouler. Les rivières et les torrens ont emporté les chemins qui étaient à leur niveau; ceux que l'on a pratiqués sur les flancs des montagnes, sont devenus des sentiers si étroits qu'à peine livrent-ils passage à un homme de front : dans le temps des pluies et de la fonte des neiges, ou lorsque le temps est humide, des éboulemens continuels menacent la tête du voyageur. On ne peut s'imaginer rien de plus horrible que le sentier appelé grand chemin, tracé au-dessus du Var, dans la vallée de ce nom, pour aller du Villars au Pujet, et dans la vallée de la Tinée, depuis San-Salvador jusqu'à Saint-Étienne. On a, au bas d'un précipice affreux, la rivière qui coule à grand bruit; sur le haut, des pierres prêtes à tomber; au milieu, un sentier souvent effacé, sur un terrain mouvant, et nul abri en cas d'acci-

dent. Les muletiers sont obligés de s'avertir au loin pour ne pas se rencontrer sur leur passage, et comme les ponts sont extrêmement rares, ou qu'il n'y a qu'une poutre ou une planche sur la rivière la plus dangereuse, on est sûr d'être arrêté, lorsqu'il pleut, par le débordement des eaux; et alors, en temps de foire, les bêtes à laine et les piétons sont forcés de rétrograder.

Toutefois les Alpes maritimes, placées entre la France et l'Italie, sont faites pour tendre une main favorable à l'industrie; leur sol dégradé et devenu presque infécond sur plusieurs points, a besoin du secours de celle-ci pour se réparer et continuer encore à nourrir la faible population qui lui reste. Leurs habitans manquent de chemins pour trafiquer ensemble et cesser de se haïr réciproquement; pour exploiter leurs forêts, au profit même de l'État; pour apprendre à connaître leurs richesses minéralogiques. Ils les avaient demandés en vain au gouvernement français, et probablement ils les obtiendront de leurs souverains légitimes, qui, déjà avant la guerre, avaient commencé à en favoriser quelques communes qui étaient dans l'impuissance de se les procurer elles-mêmes.

Je m'abstiendrai de parler des routes du Piémont et de l'Italie; mais je ne puis me dispenser de dire un mot de celle qui de Nice conduit au Pujet-Théniers et ensuite dans les départemens français du Var, des Basses-Alpes et des Hautes-Alpes. Après Marseille, Nice est la ville la plus peuplée, la plus commerçante et le port de mer le plus à portée d'un grand nombre de communes montagneuses de ces départemens, et de tous les temps des relations commerciales ont existé entre ces communes, Nice ou les petites villes qui sont sur la lisière. Mais ces relations sont fort souvent interrompues, ou par les eaux, ou par l'éboulement des chemins; ce qui fait prendre au commerce une autre direction, et appauvrit d'autant plus un grand nombre de villages, tels que ceux placés entre le Var et l'Esteron, qui, déjà pauvres par la stérilité du sol, le deviennent encore plus par le défaut de toute industrie, et par l'impossibilité où sont leurs habitans d'échanger leur huile, leur vin et autres denrées, avec du blé, dont la récolte est extrêmement modique dans l'étendue des Alpes maritimes.

Il est donc d'absolue nécessité de réparer et d'entretenir l'ancienne route qui de Nice conduisait à Barcelonnette : route, il est vrai, qu'on ne rendra jamais roulière, à cause de la difficulté de plusieurs passages, mais qu'on peut rendre commode et sûre pour les gens de pied, les chevaux et les bêtes de transport. L'itinéraire de cette route, qui est d'environ trente-une heures de marche, mais qui pourrait être abrégée du tiers si les chemins étaient beaux, est ainsi qu'il suit : de Nice à *Saint-Martin* du Var, *Gilette*, *Revest*, *Todon*, *Scros*, *Puget-Théniers*, *Entrevaux*, *Castelet*, *Dalurs*, *Guillaumes*, *Villeneuve d'Entraunes*, *Saint-Martin d'Entraunes*, *Entraunes*, *Estainc* (Montagne la *Caillole*, facile et praticable huit mois de l'année), *Barcelonnette*. Cette route communique avec plusieurs autres, qui viennent des vallons latéraux, dont les villages seraient vivifiés si leurs chemins étaient également réparés : tels sont, par exemple, le chemin qui de Gilette conduit à *Pierrefeu*, *Cuébris*, *Roque-Estron*, *Cigale*, et de là dans les départemens du Var et des Basses-Alpes ; et celui qui d'Entraunes conduit à la vallée de Colmar, par le *Col des*

*Champs*, etc. Je dois ajouter que cette route de Barcelonnette est non-seulement utile au commerce des communes circonvoisines, mais qu'elle abrège encore de vingt lieues la distance de Nice à Lyon, et qu'elle fait ainsi communiquer les Alpes maritimes avec la haute Provence, la Savoie et le Dauphiné, sans avoir recours à la grande route de la basse Provence. Cette communication peut même avoir lieu par l'intérieur du comté; et nous verrons ailleurs que ses anciens souverains y tenaient beaucoup, et qu'elle avait servi à peupler des villages qui tombent en ruines depuis qu'elle a été négligée.

Ce qui m'a le plus surpris en parcourant ce pays, c'est d'entendre les habitans gémir sur le mauvais état de leurs chemins et sur les dommages qu'ils en éprouvaient, et cependant ne rien faire pour y remédier. Les réglemens, avant la guerre, portaient que chaque communauté devait s'imposer un petit fonds pour l'acquisition des matériaux nécessaires à l'entretien des ponts et chemins, et que les gros travaux seraient exécutés par corvée. Les syndics ou maires étaient responsables de l'état de leurs routes, et punis sévèrement de toute négligence à cet égard; mais,

dans le nouvel ordre de choses, l'habitant des montagnes, prenant l'anarchie pour la liberté, rompit tous les liens du pacte social et ne voulut plus obéir; les autorités locales elles-mêmes, aussi ignorantes que leurs administrés, ne savaient ou ne voulaient pas commander. Toutefois les fonds existaient dans les caisses des communes, et bien plus, en feuilletant les bilans de 1790 et de 1800 de quelques-unes d'entre elles, j'ai vu que, lorsque leurs chemins étaient bien entretenus, les dépenses locales ne se montaient qu'à 300 livres, tandis qu'elles s'élevaient à 1000 et 1200 livres lorsque tout était négligé. Il résulta de cette incurie, et peut-être de causes plus répréhensibles encore, que les forêts furent incendiées, les réserves destinées à la conservation des chemins défrichées; que les torrens restèrent livrés à leur rapidité; que les éboulemens furent laissés en place, les routes et les ponts abandonnés à la merci de toutes les causes de destruction. Combien il sera difficile de réparer tous ces maux!

La corvée est indispensable dans tout pays, surtout dans les montagnes; elle n'est odieuse que lorsqu'elle est accompagnée

d'un grand nombre d'exceptions : au contraire, en y soumettant tout le monde, avec liberté de payer de son argent lorsqu'on ne le peut de sa personne, elle ne répugne à aucun principe, et elle est une charge aussi juste que nécessaire pour tous ceux à qui elle est utile, non-seulement en ce qui regarde les chemins, mais encore pour la confection des canaux d'irrigation, des fontaines et autres travaux d'utilité publique.

En fait de bois et forêts, la nature n'a pas été avare envers ces Alpes : nous apprenons de la tradition, que d'immenses forêts de sapins, de mélèzes et de chêne blanc peuplaient autrefois les chaînes de montagnes qui se rapprochent des Alpes, tandis que le pin maritime à tige écailleuse et recourbée procurait des ombrages sur ces rochers brûlés des vents du sud, le long des côtes de la mer. Il n'est pas, dans les différens villages, un vieillard qui ne m'ait rappelé cette circonstance, qu'il tenait de ses ancêtres; et *Sigismond Alberti*, qui écrivait en 1706, donne encore à sa ville de Sospello dix à douze forêts de bois noir, dont, à part quelques bois du côté du *Mo-*

*linetto*, il ne reste plus aujourd'hui que le nom. Mais il n'est rien de plus remarquable que la comparaison de ce qu'étaient ces peuples du temps des Romains, avec ce qu'ils sont aujourd'hui. Pline, Strabon, et tous les anciens historiens, les disent d'une taille élevée, ayant la peau blanche et les cheveux très-longs, *maxime capillati*: ceux d'aujourd'hui, au contraire, sont d'une petite taille; ils ont la peau brune, les cheveux courts, rudes et souvent crépus. Comme l'on ne peut pas présumer que ce soient d'autres peuples, il faut conclure que les premiers vivaient à l'ombre des forêts, demeure d'ailleurs assez ordinaire des Celtes et des Gaulois, et qu'ensuite, les bois ayant été détruits, leurs descendans ont pris la taille et les formes de tout ce qui vit sous l'action permanente d'un soleil brûlant. Plus d'un peuple a subi la même métamorphose par ce seul accident, et le tempérament, les qualités extérieures des Américains actuels, ne sont plus les mêmes qu'avant qu'on eût détruit leurs forêts et desséché leurs marécages.

De tous les êtres vivans, les bois de haute futaie sont ceux qui vivent le plus long-

temps, et auxquels la nature a prodigué le plus de moyens de reproduction : la perte annuelle de leurs feuilles est une source inépuisable de sucs nourriciers, et cette auguste chevelure du globe, qui en préserve la croûte de l'action des élémens, serait un vrai modèle du *circulus sine fine*, si la main de l'homme ne venait en interrompre les anneaux. Depuis deux mille ans que ces Alpes n'ont cessé d'être le théâtre des disputes sanglantes de nations qui n'existent plus et de celles qui existent encore, de vastes incendies ont plusieurs fois consumé ces forêts ; l'incurie et l'avidité de jouir ont achevé de ruiner, dans les lieux accessibles, ce que la guerre avait épargné.

Dans plusieurs pays l'exploitation des mines est accusée de la consommation du combustible ; et, quoiqu'il paraisse que dans celui-ci quelques-unes ont été exploitées, cependant, en exceptant celles de Tende, je ne vois pas qu'cn ait poussé les travaux très-loin. L'ignorance où l'on était de la nature des gaz malfaisans qui se développent dans les mines, et des moyens de s'en garantir, faisait attribuer les accidens à des démons gardiens de la mine, et la faisait

bientôt abandonner : c'est ce que nous apprenons du crédule historien Alberti, cité ci-dessus, qui nous dit gravement, *che più d'una fiata vengono afflitti gli operari da demoni, antichi abitatori de' luoghi bui.* L'exploitation des mines, bien dirigée, est au contraire très-propre à conserver les forêts, par l'effet de l'aménagement, auquel le concessionnaire lui-même est intéressé, s'il veut jouir long-temps. Mais ce sont les défrichemens successifs qui ont occasioné le plus de dommages. J'ai vu moi-même des forêts entières incendiées et ensuite ensemencées. Cette cendre donne la première année une assez belle récolte. Au temps des pluies la terre est entraînée, et il ne reste que le rocher; alors on incendie un autre quartier, et ainsi successivement. Ailleurs, on coupe, pour faire du bois, le jeune arbre avec le vieux ; l'on se fait même accompagner de troupeaux de chèvres qui, broutant toutes les jeunes pousses, font évanouir tout espoir de repopulation. J'ai vu ces maux communs dans toute la Provence, et il paraît qu'ils sont anciens dans les Alpes dont je parle, puisqu'il émana un édit du souverain, en date du 14 Août 1750, par

lequel il était défendu, sous des peines graves, « de semer, travailler, couper, dé-
« garnir certaines terres en pente non sou-
« tenues de murailles, et enjoint aux inten-
« dans de nommer des commissaires chargés
« de parcourir les communes, et de déter-
« miner les terrains auxquels on peut tou-
« cher et ceux qu'il ne convient pas de dé-
« garnir. » Cet édit eut son entière et pleine exécution en 1753, et plusieurs procès-verbaux très-sages, dressés par le commissaire *Bagna*, ingénieur-architecte, avaient déjà contribué à garnir les montagnes, lorsque les événemens de 1793 mirent le comble à la dévastation et à l'anarchie.

Outre le changement général dans la constitution physique des habitans, dont il a été parlé ci-dessus, et qui n'a dû être amené que très-lentement, il est résulté de la destruction des bois les effets ci-après : 1.° que la terre végétale, n'étant plus retenue par les racines des arbres, s'est éboulée, en sorte que le rocher, mis à nu, s'est effeuillé, ou s'est détaché en blocs, ce qui a produit une diminution dans le nombre des terres cultivables et dans les moyens de fertiliser celles qui restent en culture; 2.°

l'écroulement de plusieurs chemins ; 3.° l'augmentation du nombre des torrens et des ravins, et le mouvement plus accéléré de leurs eaux, détruisant les ponts et ravageant les campagnes. 4.° Il a pu aussi en résulter un accès plus facile aux vents du nord, auxquels les montagnes, dépouillées et devenues plus basses, permettent de passer dans toute leur froidure, ce qui a dû apporter quelque modification dans les produits de l'agriculture.

Toutefois ces Alpes n'ont été dépouillées que dans leur pente accessible, et leurs deux extrémités, dont le plan est moins incliné, surtout l'extrémité sud qui se termine par un plateau dont les côtés sont presque perpendiculaires, ont encore de beaux arbres, dont l'exploitation peut être d'un grand avantage à la marine et aux différens arts. Je vais suivre, pour les indiquer, ma division des montagnes en six chaînes principales, commençant par l'ouest, et ne nommant ici que les forêts dont l'exploitation peut entrer dans le commerce.

*Chaîne du col de Pal.* 1.° Deux forêts à Saint-Dalmas le Sauvage, de trois lieues chacune, environ, de circonférence, dites

*Braisa* et *Clafornier*, plantées en pins (*pinus abies*), sapins (*pinus picea*), et mélèzes (*pinus larix*), dont plusieurs ont trois mètres et plus de circonférence, sur seize à dix-huit mètres de haut, pouvant être exploitées, et le bois lancé dans le torrent de *Gialorgues*, branche de la Tinée, en faisant à son lit les réparations convenables.

2.° Forêts de Beuil : les montagnes de *Voirasc*, *Testos*, *Monniez*, *Colle-Sobrano*, *Saint-Peire*, *Pommier* et *Giarrons*, qui composent le territoire de cette commune, sont encore garnies, à leurs sommets, de très-beaux arbres, en mélèzes, ifs et sapins, pouvant former ensemble une circonférence de neuf à dix lieues de marche, conservés, parce qu'ils sont d'un abord difficile, mais non impossible, en y pratiquant des chemins, et les bois pouvant être lancés d'une part dans le torrent des *Champs*, qui les conduirait au Var, et de l'autre dans celui de *Roge*, qui les conduirait à la Tinée, dans le temps de la fonte des neiges. Au surplus, ces montagnes de Beuil et leurs environs forment, en été, un des endroits les plus frais et les plus agréables de ces Alpes. Des lacs, des ruisseaux, des bouquets

de mélèzes, dont les ombres se projettent sur des champs de gazon, et, pour qui aime la chasse, des lièvres, des faisans, des perdrix, des gelinottes, qui fréquentent ces bois, dédommagent amplement de la peine qu'on a prise de les aller chercher. 3.° La chaîne se termine au Var par une belle et grande forêt, la forêt de *Duines*, de six lieues et plus d'étendue, plantée en pins, sapins et mélèzes, de toute beauté, attenant à d'autres bois de moindre conséquence. Cette forêt, livrée uniquement aux chèvres et aux coupes pour bois de chauffage, est placée le plus avantageusement possible pour être exploitée à l'usage de la marine (la base de sa montagne étant baignée au midi par le Var, et au levant par la Tinée), si on construisait des chemins pour y arriver et pour en conduire les bois jusqu'à ces rivières.

*Chaîne du col de Fenestres.* 1.° La tête de cette chaîne a encore, jusque vers son milieu, plusieurs forêts de mélèzes et de sapins appartenans aux communes de Saint-Étienne, Isola, San-Salvador, Val de Blora, etc., mais d'une exploitation impossible pour le commerce : elles ne sont pro-

pres qu'à être employées à la fusion des métaux dont il est plus que probable que ces montagnes abondent. Les mélèzes de la Val de Blora, des vallées de la Tinée et de la Visubie, sont remarquables en ce qu'au printemps et en automne leurs feuilles sont couvertes de gouttelettes de manne. 2.° A Saint-Martin de Lantosca, la forêt de *Boréon*, d'environ trois lieues d'étendue, qui peut être facilement exploitée, et dont les bois peuvent être lancés dans le torrent Boréon, qui est une branche de la Visubie. 3.° L'extrémité de cette chaîne, jusqu'à la pointe d'Utelle, est ornée sur son sommet, dans une longueur d'environ trois lieues et demie sur deux de largeur, de deux belles forêts, celles de *Clans* et de *Manouines*, d'autant plus intéressantes que la base de la montagne est baignée, à droite et à gauche, par la Tinée et la Visubie, rivières qui se prêtent au flottage. La forêt de *Clans*, sise en face de celle de *Duines*, est peuplée de magnifiques arbres, sapins et mélèzes, dont le bois est estimé autant que celui du nord pour la mâture et les autres constructions navales. Des entrepreneurs marseillais y ont fait faire un chemin large et

commode, qui existe encore. Celle de *Manouines*, moins étendue, offre les mêmes avantages, et lors de la guerre d'Amérique l'on en a extrait un grand nombre de pièces qui ont été conduites à Toulon pour la construction des vaisseaux.

*Chaîne du col de Raous.* 1.° A Tende, indépendamment de la forêt *Del Bosco*, qui sert à l'exploitation de la mine de plomb, cette commune a conservé un bois en sapins et mélèzes, appelé *Canaressi*, d'une exploitation facile, et dont les billons sont lancés dans la *Roja*, qui est au pied; deux autres bois, sapins, mélèzes et houx, nommés *Gauron* et *Nauca*, à droite et à gauche de la *Bionia*, branche de la *Roja*, ayant de beaux arbres, bien nets, de treize à quatorze mètres de hauteur, sur deux de circonférence, dont les billons sont lancés dans la *Bionia*, au nombre de trois à quatre cents douzaines par an, longs seulement de trois mètres et demi, parce que la Roja, dans son état actuel, ne peut pas en transporter de plus longs. 2.° A la *Boléna*, forêt de la *Fraca*, bois de sapins, de six lieues environ d'étendue, où il y a plusieurs scieries, et la forêt dite de *Baned*; mêmes arbres, dont

les billons, exploités dans l'une et dans l'autre, peuvent facilement être lancés dans la Visubie. 3.° A *Lantosca*, forêt de la *Mairés*, d'environ cinq lieues d'étendue, fort beaux sapins : elle est exploitée par des scieurs de long pour l'usage de la ville de Nice, éloignée de sept lieues, et donne par an environ deux mille douzaines de planches, qu'on transporte par des chemins assez commodes. 4.° Quelques restes de forêts dans les territoires de *Breglio*, *Saorgio* et *Sospello*, mais non exploitables pour le commerce, parmi lesquelles je veux mentionner ici, à cause de l'utilité dont il pourrait être pour une fabrique de poudre à canon, un bosquet de noisetiers (*corylus avellana*), sis sur le penchant de la montagne de *Laution*, à côté d'un grand bois de sapins, mélèzes, chênes, ormes et platanes, dit la *Forêt noire*, d'une lieue environ de circonférence, exploité pour faire des paniers. 5.° Une petite forêt, dite la *Maura*, entre Sainte-Agnès et Mentou, plantée en très-beaux sapins, dont j'ai compté au moins deux cents, propres à la mâture, à une lieue et demie du rivage de la mer. 6.° Le reste de la chaîne, jus-

qu'à la mer, est planté en pins maritimes, clair-semés. Cette espèce de pins, à tige droite, dépourvue de branches jusqu'à la cime, susceptible de huit à dix mètres d'élévation, forme çà et là, sur ces montagnes pelées, d'assez jolis bosquets, composés de cinq à six variétés, que les botanistes n'ont pas encore bien déterminées. Du tronc on fait les planches pour les caisses des oranges et des citrons ; les feuilles et les menues branches servent d'engrais, ainsi que nous le dirons, et les cônes fournissent la matière avec laquelle on allume le feu à Nice et dans toutes les habitations du littoral.

*Chaîne de la Tanarde.* 1.° Quatre jolis bois sur le territoire de *Briga*, confinant les uns avec les autres, tous ensemble d'environ huit lieues d'étendue : très-beaux sapins et mélèzes, entièrement nets depuis leur base jusqu'à la cime, de vingt mètres au moins de hauteur, sur un et demi de circonférence, dont les billons peuvent être lancés, dans le temps des crues, dans la rivière *Levenza*, autre branche de la *Roja*, qui les conduit à la mer. 2.° Une forêt à *Isola Buona*, appelée *Gantes*, d'environ deux

lieues de circuit : pins, chênes et hêtres, pouvant être flottés sur la *Nervia*, dans le temps des grandes crues. 3.° Une autre, à *Perinaldo*, de mêmes arbres, appelée *Pérault*, ayant deux lieues aussi d'étendue, et dont on pourrait tirer un très-grand parti, parce qu'elle n'est éloignée de la mer que de trois lieues. 4.° Le reste de la chaîne est en pins maritimes, très-clair-semés : ils allaient jusqu'au Cap *Martin*, entre Mentôu et Monaco, où ils formaient une petite forêt, qui était très-utile à la marine ; les charbonniers et autres en ont coupé les arbres, et les chèvres en ont dévoré les rejetons.

Disons actuellement un mot des arbres et arbustes qui croissent isolément.

Le terrain de la partie méridionale de ces Alpes est trop précieux pour porter des arbres de nul produit ; là où l'habitant peut planter la vigne, l'olivier, l'oranger, le caroubier ou tel autre arbre fruitier, il élague soigneusement tout ce qu'il croit inutile. On est même peu dans l'usage d'orner les jardins de charmilles et de berceaux ombragés. Le cyprès (*cupressus semper virens femina*) est le seul arbre, dans la

campagne de Nice, dont la verdure tranche avec celle de l'olivier et de l'oranger : on le cultive, parce qu'il vient très-beau et très-vîte, et que chaque pied, après avoir acquis son accroissement, se vend vingt-quatre francs, pour des poutres et des chevrons. Les chemins même, dans un climat si chaud, ne sont pas ombragés, à moins qu'ils ne traversent des champs d'oliviers, ou qu'ils ne soient plantés en mûriers, dont malheureusement le plus grand nombre avait été coupé.

Le châtaignier et le noyer ne croissent pas aux environs de Nice, mais à cinq ou six lieues de distance dans les montagnes. Le premier de ces arbres est déjà précieux par son produit; il occupe les endroits rocailleux, d'une température moyenne. Je l'ai trouvé multiplié dans la vallée de la *Roja*, jusqu'à Tende, dans celle de la Visubie, et au commencement de celle de la Tinée: le climat de Saint-Étienne et de la vallée d'Entraunes ne lui convient plus. Le noyer paraît affectionner le climat et le sol de la chaîne du *col de Pal.* Après l'avoir cherché vainement ailleurs, je l'ai trouvé très-abondant aux environs d'*Auvarre* et dans la

vallée de *Guillaumes*, où il supplée à l'olivier. Le mûrier (non greffé) est le plus cultivé partout; je le croirais moins sensible au froid que le noyer et le châtaignier, puisqu'il se soutient dans des régions où ces deux arbres ne réussissent plus. Je ne fais pas mention des autres arbres fruitiers, parce qu'en général on les cultive peu.

On voit quelques ormeaux au sommet des vallées, quelques saules et peupliers le long des rivières. Le frêne est assez commun dans les vallées de la Visubie, de la Tinée, d'Entraunes, de Guillaumes et du Var : dans les mois de Mai, Juin et Juillet, il est couvert de cantharides, et j'ai appris à quelques personnes à les récolter, au lieu de les aller chercher dans les drogueries de Marseille. Après le frêne, c'est l'if qu'on rencontre le plus fréquemment.

Parmi les arbrisseaux et arbustes, le buis mérite d'occuper la première place, parce qu'il sert aux engrais, et que, par un bienfait de la Providence, il est le plus commun de tous : il s'élève en arbre presque partout; on le trouve abondamment sur le penchant des montagnes, dont il sert à retenir la terre. Cependant il ne vient pas sur le schiste

calcaire noir, ni sur les extrémités des chaînes qui s'effleurissent : il ne croît sur ces mauvaises terres que du genêt commun, qu'on voit également partout. La bruyère (*erica vulgaris*), l'*agnus castus*, les cistes, le raisin de mer, etc., sont très-communs sur les landes incultes le long de la mer. Sur toutes les collines tournées à l'est ou au sud, il y a de jolis bosquets de fustet (*rhus cotinus*), de sumac (*rhus coriaria*), et de *myrtillus coriarius*. Le lentique, la sabine à feuilles de cyprès, l'aubépine et le chèvre-feuille, sont également très-communs. L'arbousier n'est pas rare aux environs de Nice. J'ai trouvé beaucoup de bois puant (*anagyris fœtida*) dans les bois du col de Pal, au-dessus d'Entraunes. L'aubépine alisier (*cratægus aria*), et l'aubépine sorbier (*cratægus terminalis*), sont très-communs dans la vallée de Guillaumes et aux environs de Sauzes; et très-heureusement, puisque leurs pauvres habitans font du pain avec ces fruits dans les années de disette. Mais je termine ici cet article, puisque je donne, au troisième chapitre de cette section, un abrégé de la Flore de ces Alpes.

# CHAPITRE II.bis

## *Des eaux des Alpes maritimes.*

### ARTICLE PREMIER.

### *De la mer qui en baigne les côtes.*

Le littoral de ces Alpes est de six lieues, et dans cet espace la mer, par ses enfoncemens, présente aux navigateurs plusieurs abris contre les mauvais temps, et plusieurs endroits de débarquement, dont voici l'énumération.

1.° *Le port de Nice*, construit en 1749, dans l'emplacement de l'ancien port de *Limpia*, ainsi nommé de sept à huit sources d'une eau très-limpide, qui sourdissent dans un avancement naturel de la mer du sud au nord. Le port actuel est en entier l'ouvrage de l'art et de la munificence des princes de la maison de Savoie : il est creusé entre le rocher de l'ancien château, qui le défend des vents d'ouest et de nord-ouest, et la montagne appelée Mont-Alban, qui le garantit des vents d'est; il est en outre défendu par deux moles, superbement bâtis en pierres de taille, mais d'une construction si imparfaite, que l'un d'eux, lorsque

je les ai visités, avait presque déjà succombé sous les efforts des vagues poussées par le sud et le sud-est, et que l'autre était traversé par un grand nombre de lézardes. Entièrement négligé depuis l'occupation des Français, ce port se comblait chaque jour, et, au lieu d'y faire quelques réparations, on avait le projet d'en construire un autre ailleurs ; mais le fait est que cet emplacement est le plus commode et le plus naturel : il ne s'agit que de tenir le bassin propre, et de faire en dehors des moles des ouvrages pour les conserver, pour avoir un bon port marchand, qu'on peut agrandir du côté du nord et qu'on peut faire communiquer avec le port militaire de Villefranche par un chemin taillé dans le roc, le long de la mer, dans une distance de vingt minutes seulement.

2.° La *rade de Villefranche*, belle et grande, de trois milles de long, sud-nord, sur un et demi de large, défendue du côté du sud-est par le Cap dit le *Fare*, et au nord-est par les montagnes de Mont-Alban et de Mont-Boron ou Mauron (*Mons Maurorum*). Cette rade est la plus sûre et la plus commode depuis celle de Toulon jusqu'au

golfe de la *Spezia*, d'un accès facile, d'un fond profond et solide, ayant renfermé quarante-huit vaisseaux de ligne et autant de frégates, avec plusieurs vaisseaux de transport, dans la guerre de 1744; n'étant dominée que par la mer et le vent du sud, auquel même il semblerait qu'on pourrait opposer quelque abri. Au sud-ouest de cette rade est un port ou darse, ouvrage de l'art, abrité de tous les vents, propre à recevoir douze frégates de quarante canons, ayant quinze pieds de profondeur le long de la rade, et pouvant être creusé pour recevoir de plus gros vaisseaux; communiquant avec un grand bassin, où l'on construisait des galères, et qui pourrait également servir à la construction de la carène des frégates, qu'on acheverait ensuite dans la darse.

3.° Au nord-est de la rade est un enfoncement, appelé *Passable*, parfaitement abrité, avec lieu de débarquement, appartenant à la péninsule de Saint-Hospice. Cette péninsule (dont la roche est presque en entier de grès), a servi long-temps de retraite aux Sarrasins, comme nous l'avons dit au premier chapitre, et semblerait destinée

par la nature à devenir une fort bonne infirmerie.

4.° En faisant le tour de cette péninsule, on trouve d'abord deux enfoncemens nommés les *Fosses*, puis la pointe de Saint-Hospice, et au-delà le golfe de Saint-Jean, abrité du nord-ouest, et dans un recoin duquel, qui est très-spacieux et garanti de tous vents, se trouve la madrague, ou la pêcherie des thons.

5.° La rade de Monaco, qui met les bâtimens marchands à l'abri des vents du nord-ouest.

6.° La rade du Cap Martin, défendue des mêmes vents, propre à des vaisseaux de guerre de construction moyenne.

7.° La rade de Mentou, entre cette ville et *Bavuraoussi*, profonde, avec un bon ancrage, mais ayant besoin, pour être protégée contre les vents du nord et de l'ouest, que l'on comble trois ouvertures pratiquées pour la défense d'un petit fort, appelé *Bastillon*, qui s'avance dans la mer, et qui est devenu inutile.

En général, les vents du côté du sud sont les plus fréquens sur cette côte; et ce qu'il y a de remarquable, et dont j'ai fait plu-

sieurs fois l'expérience, c'est que, lorsqu'on part de Nice avec un bon vent pour se rendre à Marseille, on trouve souvent au-delà du cap de la *Napoule*, à quatre lieues de distance, le nord-nord-ouest ou mistrale, qui ne dépasse pas cette pointe, et qui oblige à rétrograder; de sorte qu'il semblerait ici, que l'atmosphère a aussi ses régions, régies par des lois différentes, et qu'il ne serait pas vrai que les vents fussent généraux et reconnussent une cause universelle.

L'eau de la mer de Nice, prise au large, et soumise à la distillation à la quantité de quinze hectogrammes, m'a donné les produits suivans : air atmosphérique, mélangé d'un peu de gaz acide carbonique, un demi-litre; résidu, deux grammes et demi, ou quarante-cinq grains, d'un sel amer, très-déliquescent, composé d'environ trente grains de muriate de soude, et quinze grains de muriate de chaux et magnésie : ce qui m'a prouvé que ces eaux étaient peu salées, et qu'elles n'étaient pas propres à des établissemens de salines.[1]

---

[1] Le degré de salure des eaux de la mer varie singulièrement, et me porte à croire que, de même que sur terre,

## ARTICLE II.

### *Des lacs et des fontaines.*

Les voyages de montagnes peuvent encore être utiles pour apprendre dans le grand livre de la nature la statique des eaux et la théorie des siphons.

---

il y a au fond des mers des mines de sel dont la dissolution ne s'étend réellement que dans un espace d'eau limité, propre à ce que le sel soit extrait utilement par l'évaporation. Ayant exercé la médecine aux Martigues, lieu entouré de salines, j'ai examiné l'eau de cette mer, et j'en ai extrait constamment deux drachmes de sel par livre d'eau. A deux lieues de Martigues est un étang célèbre par sa salure, nommé la *Valduc*, situé à une lieue de la mer, lequel m'a fourni trois drachmes de sel par livre d'eau. Il faut donc que les environs de cette mer de Martigues et de Fos renferment des mines de sel gemme, ce qu'on découvrira quelque jour, comme l'on vient tout récemment (en 1819) d'en découvrir un banc considérable à Vic en Lorraine; ce qu'il était facile de prévoir, puisque toute cette vallée de *Château-Salins*, *Moyenvic*, etc., est remplie de fontaines d'eau salée. J'ai sous les yeux un tableau, fait par M. le docteur Marcet, des résultats de l'analyse des eaux puisées dans différentes mers, (inséré dans la Bibliothèque universelle, sciences et arts, tom. XII, pag. 117), où je vois que les eaux de la mer Baltique sont celles qui sont le moins salées, et celles de la mer Morte celles qui le sont le plus, et où le terme moyen du résultat de l'évaporation de 500 grains d'eau des autres mers a été de 19 grains seulement : or, il est bien connu que tous les environs de la mer Morte, laquelle donne à l'évaporation 192 grains de résidu, offrent le sel à fleur de terre. Nous pouvons donc présumer que tout ce littoral de la mer de Nice, et même de la mer de Gênes, qui est peu poissonneuse, ne renferme point de mines de sel.

Sur les Alpes que je décris, l'on voit plusieurs petits lacs : ce sont vraisemblablement autant de réservoirs des eaux qui descendent intérieurement de pics plus élevés, placés dans les régions des pluies et des neiges. La plupart se trouvent à la tête des chaînes, et quelques-uns vers leur milieu : ils sont l'origine de plusieurs rivières et de plusieurs torrens, qui découlent soit de leur surface, soit de leur fond, le long de canaux creusés dans l'intérieur des montagnes, du nord au sud, d'où ils vont s'ouvrir à l'extrémité des chaînes, les uns dans l'épaisseur de la chaîne, les autres à sa base, à niveau des eaux de la Méditerranée, laissant à sec, et souvent brûlans de soif, les villages bâtis sur la voûte profonde de ces canaux.

Je dois placer ici une observation qui n'est pas à dédaigner pour la géologie, c'est qu'ayant examiné comparativement les eaux qui sortent au niveau de la mer et celles qui sortent à plusieurs toises plus haut, j'ai trouvé ces dernières saturées de sels calcaires et magnésiens, et les premières extrêmement pures : d'où j'ai conclu que la base des chaînes qu'elles avaient parcourues était régulièrement granitique ou sa-

blonneuse, puis recouverte par les stratifications solubles dont nous avons fait mention.

Les lacs dont j'ai connaissance, sont ceux de la *Briga*, de *Belvedère*, de *Fenestres*, de *Val de Blora*, de *Beuil*, de *Saint-Étienne* et de *Saint-Dalmas le Sauvage.* Je vais en dire un mot, en suivant cet ordre, de l'est à l'ouest.

Au territoire de *Briga*, trois lacs, à la file l'un de l'autre, creusés sur la montagne *del Piceas*, au-dessus des cols *Ardente* et *Tanarello*, nommés de la *Rataire*, de la *Motta* et *del Pian;* ce dernier ayant des écrevisses très-grosses et d'un excellent goût. Je suis porté à croire que ces lacs donnent, par des issues souterraines, naissance aux rivières de *Levenza*, *Taggia*, *Tanaro* et autres qui découlent du pied du Tanarello, Col Ardent et autres circonvoisins, lesquelles ne sont jamais à sec.

Au *col d'Enfer*, au-dessus de *Belvedère*, plusieurs lacs, dont les principaux, nommés *lacs des Merveilles*, donnent évidemment naissance, du côté du sud-est, à la rivière *Bionia*, et du côté du nord-ouest, au torrent la *Gardolasca*, et vraisembla-

blement aussi à la *Bevera*, eaux qui ne tarissent jamais.

Un lac au pied du col *Fenestres*, qui donne naissance à la *Visubie*, et qui contient des truites.

Plus au nord-ouest, au-dessus de *Val de Blora*, sur la montagne de *Mille-Fonts*, attenant à celle de *Boréon*, trois lacs, à la file l'un de l'autre; un petit, un médiocre et un plus grand, d'environ quinze à seize septerées de surface. Le lac du milieu fournit quelques ruisseaux, mais les autres ne sont d'aucune utilité apparente; et, depuis longtemps, deux communes placées au pied de *Mille-Fonts*, *Marie* et *Riemplas*, absolument dépourvues d'eau, et les deux tiers du territoire de *Val de Blora*, soupirent après un canal d'irrigation tiré du grand lac, qui vivifierait toute la contrée et qui en doublerait au moins la population. Cette dépense, m'assuraient ces pauvres paysans, qui me montraient une tentative commencée en 1696, ne se monterait pas à plus de 10,400 francs, y compris les précautions à prendre pour se garantir de l'effet de la pente rapide qu'aurait nécessairement ce canal. Que n'avais-je à leur offrir cette mo-

dique somme, modique en comparaison du plaisir de rendre à la nature animée des campagnes stériles et dépeuplées! et pourtant ils resteront long-temps avant d'avoir ces 10,400 francs.

J'ai éprouvé le même sentiment douloureux à *Beuil*. Cette commune possède un lac situé sur le penchant sud de la montagne dite *Colle-Sobrano*, attenante au *Mons Niger* ou Monnier. Ce lac, presque rond, d'environ cinq cents pas de circuit, de la profondeur d'environ dix cannes (cinquante à soixante pieds), a des eaux très-pures, très-limpides, en même temps très-froides. Il se recouvre en hiver d'une couche de glace très-épaisse; le volume de ses eaux est fort peu augmenté par la fonte des neiges et par les pluies, et il ne décroît que de quelques pouces dans les grandes chaleurs de l'été. Il n'a aucune issue apparente, excepté un grand nombre de petites sources qui sourdent autour; mais il sort, presque du bas de la montagne, une source assez considérable qu'on conduit à grands frais au village de Beuil, par un canal d'une lieue d'étendue, dont l'eau manque ordinairement pendant deux mois de l'été, et

pendant trois à quatre en hiver, à cause des glaces: ce qui fait que les habitans sont obligés de remplir deux puits et, lorsqu'ils sont vides, d'aller chercher de l'eau au torrent *des Champs*, qui est très-éloigné. Ces considérations ont fait sentir de tout temps la nécessité d'ouvrir le lac, pour se procurer un canal d'irrigation servant en même temps aux premiers besoins du village. Des ingénieurs en ont démontré la possibilité, en établissant des écluses, et il est vraisemblable que les anciens comtes de ce pays l'avaient tenté; car, en 1789, les habitans s'étant mis à y travailler du côté de l'est, lieu le plus commode et où il y a le plus de pente, ils découvrirent une galerie dont la voûte était soutenue par de fortes poutres, et qui se trouva interrompue par des éboulemens. Ils n'osèrent passer outre; mais des gens de l'art leur offrirent de continuer, avec les précautions requises, et de leur donner de l'eau, moyennant 20,000 fr. L'impossibilité de trouver cette somme a fait abandonner ce projet, et le village se dépeuple tous les jours..... Voilà pourtant quelles seraient les plus belles conquêtes!

Au nord-est de *Saint-Étienne*, six lacs,

placés sur les montagnes contiguës de *Rabuous*, de *Tenibres* et de *Fer*, nourrissant beaucoup de truites, dont quelques-unes du poids de vingt à vingt-cinq livres, fournissant deux à trois torrens, et entre autres celui de *Vins*, permanent, qui va à la Tinée.

Au-dessus de *Saint-Dalmas le Sauvage*, sur la montagne de *Sarsa-Morena*, un grand lac nourrissant des truites saumonées, mais dont l'issue est du côté du Piémont.

Disons un mot actuellement des eaux qui sortent à l'extrémité des chaînes, du côté de la mer. Nous avons d'abord, à Menton, sur les flancs de la colline qui domine cette ville, une source considérable, dont l'eau est conduite par un aqueduc à trois fontaines publiques; mais cette eau est peu fraîche, et elle contient en grande quantité du sulfate et du carbonate calcaires, qu'elle dépose en stalactites dans les canaux qu'elle parcourt. En plaine, au contraire, à l'ouest de la ville, est une source qu'on appelle *eau de la fontaine vieille*, dont on fait moins usage, et qui est, sans comparaison, beaucoup plus vive et plus pure. On trouve

ensuite beaucoup de petites sources en allant de Mentou à *Roquebrune*, et en passant dans un très-joli quartier, tout planté en citronniers. Ces eaux sont toutes calcaires.

En se dirigeant de Mentou à Monaco, on traverse plusieurs petits torrens, ordinairement à sec en été, et quelques ruisseaux séléniteux, qui coulent dans des sillons profonds, et où les habitans des villages de *Castellas* et de *Sainte-Agnès*, perchés sur des monts élevés, viennent péniblement puiser. On trouve ensuite le village de *Roquebrune*, aussi perché sur la hauteur, également sans eau, mais qui a à ses pieds, au bord de la mer, une source d'eau vive, d'où sort un ruisseau abondant, qui déjà probablement avait coulé sous la roche sur laquelle repose le village.

On continue à marcher, et on trouve le ruisseau de *Grassou*, le torrent de *Bertagne*, le ruisseau de la *Noix*, et les eaux de *Fontevive*, qui servent à l'irrigation de cette belle mais trop petite campagne, plantée d'oliviers, de citronniers et d'orangers, située le long de la mer, et qui font mouvoir les moulins de Monaco et de la Turbie. On gravit le rocher de Monaco, et

l'on arrive un peu fatigué devant le palais d'un petit prince souverain : là, on ne se désaltère que de l'eau de citerne. On descend, pour remonter le mont appelé *Tête de chien*, et aller à la Turbie. On trouve au bas de ce mont une source abondante, dite le *Magain*, dont on ne tire aucun parti; et l'on est surpris que l'ancienne ville d'Hercule se trouve sans eau au milieu de l'eau, depuis les belles découvertes de *Pascal* et de *Toricelli*.

Le chemin conduit sur la montagne aux villages de la *Turbie* et d'*Eze*, qui ont une fontaine mal entretenue. Du pied du rocher taillé à pic, sortent, au bord de la mer, plusieurs eaux vives, visitées seulement par les pêcheurs. On descend à Villefranche, et l'on voit à regret que cette ville, si intéressante par sa rade et ses établissemens de marine, n'a qu'une fontaine d'eau échauffée et séléniteuse, qui manque souvent en été, et qui lui est amenée, par un aqueduc, d'une montagne calcaire qui se trouve à deux milles environ de distance. En échange, les établissemens de marine, un peu trop éloignés de la ville, ont, pour leur usage, une source abondante, fraîche, salubre et

qui ne tarit pas. De plus, l'on voit, tout autour du rivage, grand nombre de sources d'eau douce qui sourdissent immédiatement de la mer. Quant aux habitans, dépourvus de toute autre ressource pour l'arrosement de leurs jardins, ils ont soin de recevoir, dans des citernes peu profondes ou dans des réservoirs, l'eau des pluies, qui ne sont pas fréquentes. Cette eau croupit et occasionne tous les ans des fièvres d'accès, dans un pays naturellement très-sec et très-salubre.

En se dirigeant vers l'ouest, sur la ville de Nice, les eaux deviennent plus abondantes. On a d'abord, à la descente du col de Villefranche, la belle eau dite de *Riquier*, fournie par une fontaine intarissable, qui sourdit au pied du *Montgros*, et qui, après avoir parcouru un espace d'environ cinq cents pas, arrosé toutes les campagnes voisines, et fait aller un grand nombre de moulins à huile et à farine, va se jeter à la mer; viennent ensuite, au fond du port de Nice, malheureusement trop éloigné de la ville, plusieurs sources au bord de la mer, d'une eau excellente, dont deux reçues dans des bassins en marbre blanc et en pierres de

taille, pour la commodité des marins. En passant sous le rocher du château, on en voit encore sortir deux sources assez copieuses; et, enfin, au nord-ouest de cette ville, à une lieue de distance, dans la belle colline de *Rimier*, on admire, sous une voûte de construction romaine, une fontaine mémorable, nommée le *Temple*, dont l'eau vive et abondante coule dans un vallon délicieux, où sont les restes d'une maison de Templiers, d'un martinet, d'une papeterie, et d'autres fabriques ruinées. De là cette eau bienfaisante va répandre la vie dans tous les quartiers voisins, faire mouvoir un grand nombre de moulins à huile et à farine; et autrement utile que celle de la fontaine chantée par Pétrarque, qui rend stérile au lieu de fertiliser, elle ne se rend à la mer qu'après avoir comblé les espérances du cultivateur, et rafraîchi l'ame desséchée du voyageur mélancolique qui est allé visiter la fontaine du Temple. Je nommerai aussi une autre fontaine, quoique moins considérable, appelée *de Morail*, située du même côté et dans la colline de Cimier : elle est divisée intérieurement en trois canaux, avec une inscription, en marbre, qu'on ne

peut plus lire, à l'endroit même où se fait le partage. L'un des trois canaux portait évidemment de l'eau à l'ancienne ville de *Cimælea*, dans l'enceinte de laquelle le couvent qui la remplace n'a qu'une citerne pour fournir à l'usage de ses habitans.

Quel que soit pourtant le nombre de ces sources qui entourent Nice, cette ville, contente de son ciel et des bienfaits de la nature, n'a pas voulu recourir à l'art pour orner ses places de fontaines, rafraîchir l'air et nettoyer ses rues par des nappes d'eau ; elle n'a que des puits, dont l'eau est partout très-séléniteuse. Telle est l'insouciance des hommes des pays chauds, qui n'en sont pas moins heureux pour cela. Il est juste pourtant de dire que la chose n'a pas toujours été ainsi ; car, ayant fait plusieurs fois attention, lorsqu'on ouvrait pour quelque nécessité des fosses dans les rues, j'y ai reconnu des anciens aqueducs à une grande profondeur.

## ARTICLE III.

### *Des rivières.*

Les Alpes que je décris sont parcourues par sept rivières, dont quatre se rendent directement à la mer, indépendamment d'un grand nombre de torrens et de petites rivières qui aboutissent dans les principales. Ce sont, en se dirigeant du levant au couchant, la *Nervia*, la *Roja*, la *Bevera*, le *Pallion*, la *Visubie*, la *Tinée* et le *Var*. Je vais en suivre le cours, dans le même ordre que je les ai nommées, en retranchant bien des détails qui ne seraient utiles que sur les lieux, sans cependant omettre des points de vue généraux qui peuvent trouver partout leur application. En effet, aux yeux de l'homme éclairé, les rivières ne sauraient être une pure et simple eau courante; elles présentent de suite à l'esprit les idées complexes de navigation, de flottage, de forces mouvantes, de canaux d'irrigation et d'assainissement du pays. Les maladies des pays trop secs, comme des pays trop humides, peuvent être écartées par une sage disposition des eaux : le commerce et les communications entre les peuples, facilités par le

moyen des rivières et des ponts, adoucissent les mœurs et font disparaître ce qui reste de barbarie. Ainsi, médecine, mœurs, agriculture, commerce, richesse nationale, reçoivent une amélioration du bon parti qu'on sait tirer des rivières : nouvelle conquête pour un prince, père de ses sujets!

La *Nervia* prend naissance au hameau de *Buggio*, au pied de la *Tanarda*, et descend immédiatement du nord au sud, tout le long de la vallée de ce nom, jusqu'à la mer, où elle a son embouchure à environ un mille de distance de la *Roja*. A quatre lieues environ de son origine, elle reçoit la petite rivière de *Verdanso*, qui a parcouru le territoire d'*Apricale* et d'*Isola Buona*; le torrent de la *Rochetta*; un autre, venant de *Périnaldo*, et plus bas, celui appelé *Valon d'orti*, tous employés utilement, soit à arroser les campagnes, soit à faire mouvoir des moulins à huile : mais ces torrens et la rivière à laquelle ils aboutissent, sont presque à sec en été, saison pourtant où ils sont le plus nécessaires. On a donc imaginé, de temps immémorial, de pratiquer dans leur lit, d'espace en espace, des étangs où l'eau se ramasse, et qu'on distribue ensuite

avec économie, tant pour l'usage des moulins que pour celui de l'irrigation. En remontant la rivière, on voit ces étangs tout le long de la vallée, et l'eau de la Nervia par conséquent très-sale et chargée de substances hétérogènes. Cette rivière est de la plus grande utilité dans tout son trajet, qui est d'environ huit lieues : dans cet espace, elle fait mouvoir quarante à quarante-cinq moulins, dont les trois quarts à huile, et de chaque côté il s'en détache des canaux d'irrigation pour les campagnes voisines. Je l'ai passée presque à sec, dans les premiers jours de Juin, près de son embouchure ; mais son lit annonce qu'en hiver et en automne elle grossit considérablement, ce qui la rendrait propre alors au flottage des bois qu'on exploiterait non loin de ses rives, ainsi que nous l'avons déjà exposé à la page 176.

On pêche dans cette rivière des anguilles et des barbeaux ; mais les truites n'en fréquentent pas les eaux sales et dégoûtantes. Nous reviendrons à cette circonstance, ainsi qu'à celle des étangs artificiels, en traitant des maladies endémiques de ces Alpes.

La *Roja* (*Rutuba* des Latins) prend sa

source au pied du col de Tende, à deux lieues de cette ville ou bourg, et descend du nord nord-est au sud-ouest par une pente très-rapide, entraînant avec elle des masses énormes de rochers; elle reçoit successivement les rivières ou torrens permanens ci-après, et dans l'ordre où je vais les nommer : l'*Aurabia*, la *Levenza* ou rivière de la *Briga;* la *Bionia,* rivière plus grosse que la Roja, venant, comme nous l'avons dit, du col d'Enfer, et traversant la *Valauria;* dans les gorges de *Saorgio*, le *Guido*, et la *Bendolla*, eau abondamment séléniteuse (qu'on m'avait dit minérale), qui découle en cascade de rochers *situés* en face de l'inscription qui transmet la mémoire de l'auguste prince de Savoie qui a rendu ces abymes praticables; le *Gias*, la *Maglia*, le *Foussa*, ces derniers torrens venant de la montagne de *Brouis.* Arrivée au pied de cette montagne, sur le terroir de *Breglio*, la Roja est forcée de se détourner au sud, et d'enfiler une gorge étroite de montagnes qui la conduisent sur l'ancien territoire ligurien, au pied des villages de la *Penne* et de l'*Olivette,* jusqu'à celui de *Bevera*, où elle se réunit à la rivière de ce

nom, environ trois mille pas au-dessus de *Vintimille*, où, après avoir passé sous un pont, au pied des murailles de cette ville, dont elle porte ici le nom, elle se jette dans la mer, ayant parcouru une étendue d'environ quinze lieues.

Cette rivière mérite la plus grande attention : plus constante dans la quantité de ses eaux que beaucoup d'autres; plus accessible, plus limitée dans son lit que le Var; recevant des torrens ou rivières qui ne sont jamais à sec, elle peut servir dans tous les temps au flottage des bois de Tende, de la Briga et de Saorgio, pourvu que les billons et les planches n'aient pas plus de dix pieds de long, à cause des fréquens circuits qu'elle est obligée de faire. Elle a été de tout temps employée à cet usage, que je lui ai vu remplir dans les plus grandes chaleurs de l'été. Quelques travaux qu'on ferait dans le lit de cette rivière, pourraient peut-être même en étendre l'utilité, et augmenter les communications commerciales des grandes Alpes avec la Méditerranée.

Les eaux de la Roja sont vives, limpides et très-pures : aussi abondent-elles en excellentes truites et en barbeaux d'un très-bon

goût. Durant son cours, elle fournit des canaux d'irrigation, très-anciens et très-étendus, à toutes les communes dont elle franchit le territoire, sans compter qu'elle fait aller tous les moulins à farine et à huile de Tende, Saorgio, Breglio, la Penna, Olivetta, *Campo-Rosso* et Vintimille, sans perdre pourtant beaucoup de l'abondance de ses eaux.

La *Bevera* prend sa source à une fontaine d'eau vive qui sort d'une montagne appelée *Colle delle cabane vecchie*, dans le territoire de *Molinetto*, à environ quatre lieues de distance de *Sospello*: elle parcourt la vallée, à qui elle donne son nom; passe par le milieu de la ville de Sospello, sous un pont de pierre; coule par une pente très-douce, du nord au sud, le long des campagnes de cette vallée: recevant un grand nombre de petits torrens, qui sont à sec en été, et un torrent permanent, nommé *Merlansone*, qui vient du côté de *Castillon*, et enfilant les gorges d'*Olivetta*, elle va se jeter dans la Roja, sous le village auquel elle a donné son nom, après une course d'environ sept lieues. Ses eaux fraîches et limpides sont recherchées par les truites et les

anguilles, qu'on y pêche, durant la nuit, à la lueur de torches de bois résineux. Considérable dans le temps de la fonte des neiges, on la passe facilement à cheval et même à pied durant l'été. On en a tiré tout le parti possible pour l'irrigation, pour les moulins à huile et à farine, et pour les fosses de trois tanneries qui sont à Sospello; mais le lit peu incliné de la Bevera rend cette rivière stagnante en été, ce qui, joint à plusieurs petites sources, dont abonde cette vallée faite en forme de conque, et qui n'ont point d'écoulement, en rend l'air humide et mal-sain. On y remédierait en partie, et on parerait en même temps aux inondations, qui sont assez fréquentes, en creusant le lit de la rivière et en lui donnant plus de pente.

Le *Pallion*, qui ressemble plutôt à un torrent qu'à une rivière, prend sa source au quartier de *Maironese*, à deux lieues plus haut que *Luceram*, au bas d'une roche de grès très-dur; se dirigeant nord-ouest-sud-est, entre deux montagnes de rocher calcaire qui se décompose, il reçoit, depuis son origine jusqu'à la mer, dans une étendue d'environ six lieues et demie de long,

un grand nombre de torrens, dans l'ordre suivant : torrent *du Lac*, à Luceram ; torrent *du Thouet*, à l'*Escarena ;* torrent de *Loana*, venant de *Peglia* et *Peglion ;* torrent de *Contès*, venant de *Berra*, *Coarazza*, *Contès* et *Bendejoin*, villages où il a rendu plusieurs services ; torrent de *Cantaron*, venant de Châteauneuf ; torrent de la *Trinité*, des montagnes d'*Eze ;* torrent de *Saint-André*, venant des montagnes de ce village, près de Nice.

*Pallion*, descendu ainsi dans la plaine, et se dirigeant du nord au sud, suit les zig-zags de la montagne de Drap et entre dans la campagne de Nice, passe sous le pont qui unit le faubourg à la ville, et se jette dans la mer un peu au sud-ouest. Il a servi, dans cette course, soit par ses propres eaux, soit par celles qu'il a reçues, à l'irrigation d'un territoire très-étendu, à faire aller un grand nombre de moulins à huile et à farine, plusieurs martinets, quelques scieries, et une papeterie, au quartier de Drap, appelé l'*Ariadne.* Tous ces services en diminuent considérablement le volume en été, à tel point qu'on le croirait de peu d'importance, si l'on n'était averti

du contraire par une grève qui, dans la campagne de Nice seule, occupe un espace de mille mètres de longueur sur cent en largeur, terrain précieux qu'il conviendrait de rendre à l'agriculture, à quelque prix que ce fût.

En effet, toutes les années, aux mois d'Octobre et de Novembre, époques fixes pour les crues de toutes les eaux, qui coulent du nord au sud dans ces parages, toute l'étendue du lit dont je viens de parler, est brusquement occupée. *Pallion*, contenant un volume d'eau qui a jusqu'à quinze pieds de profondeur, coule avec une impétuosité sans égale, roule des blocs de roches considérables et des arbres qu'il a déracinés, franchit les limites de son lit qui ne lui suffit plus, s'étend dans les campagnes voisines, et menace le pont, la ville et son faubourg : c'est de quoi j'ai été témoin le 21 Novembre 1802.

Il est digne de remarque que le lit de ce torrent s'est considérablement exhaussé depuis un certain nombre d'années. On en juge facilement, du côté de Drap, par un mur qui est actuellement dans ce lit, et qui servait autrefois à en détourner un courant

d'eau pour un canal d'irrigation. Ce mur, qui avait, vingt ans avant le temps où je l'ai vu, sept à huit pieds de haut, au dire des paysans de l'endroit, est aujourd'hui à niveau du lit, et l'eau passe par-dessus. *Pallion*, tout-à-coup resserré sous le pont de Nice, y acquiert naturellement un courant encore plus rapide, qui oblige ses eaux à creuser jusqu'à la mer : là elles déposent continuellement, et elles ont formé un atterrissement qui rend le rivage plus élevé que le lit du torrent, depuis la mer jusqu'au port. Il en est résulté, lorsqu'il fait des gros temps, un regorgement considérable, et une très-grande élévation des eaux du torrent, qui augmentent le danger.

Ces observations, qui n'avaient pas échappé au gros bon sens de nos pères, avaient fait établir l'usage de labourer chaque année le lit de ce torrent : par là, il pouvait plus facilement creuser dans une terre meuble, et se donner en profondeur l'espace qu'il gagne aujourd'hui en largeur. Ne conviendrait-il pas de rétablir cet usage aboli depuis long-temps, et même de l'étendre à l'embouchure du torrent, pour la rendre plus inclinée, en sorte que le lit du

Pallion fût plus élevé que la mer depuis le rivage jusqu'au pont?[1]

Cette rivière, très-boueuse dans le temps des pluies, n'est fréquentée que par les anguilles et les barbeaux.

La *Visubie* prend sa source au lac de *Fenestres*, d'où elle descend du nord au

---

[1] Cette pratique de labourer le lit des rivières et des torrens, anciennement établie dans un pays où les connaissances avaient fait peu de progrès, et révélée par le simple bon sens, vient d'être exécutée avec succès, tout nouvellement, dans le canton de Glaris, pour la rivière de *Linth*, qui alimente de ses eaux le lac de Zurich. Avant les travaux que l'on a exécutés pour resserrer le lit de cette rivière, elle submergeait tous les ans plusieurs milliers d'arpens de terrain, qu'elle avait rendus stériles et transformés en marais. On a sagement ajouté aux autres ouvrages celui de tenir profond le lit de la rivière et de maintenir la force de son courant. « A cet effet, on se sert d'une espèce de bêche de « treize pieds de long, pesant de soixante à soixante-dix « livres, et garnie à son extrémité d'un coin de fer large, « à peu près d'un pied, acéré et tranchant. Un ouvrier, placé « dans un bateau, laboure avec cet instrument le fond du « canal et en détache la terre glaise, que le courant entraîne « ensuite; un autre instrument semblable, mais moins large « et moins tranchant, sert à creuser dans les fonds de gra- « vier et à arracher les grosses pierres qui s'y trouvent. » (Biblioth. universelle, cahier de Juin 1817, pag. 113.) De pareils instrumens pourraient être adoptés pour creuser les lits du Var, du Paglion et de la Nervia, rivières qui, dans la plaine des Alpes maritimes, font autant de mal que la *Linth*, et dans tant d'autres contrées où les torrens dévorent les terres qui seraient les plus favorables à l'agriculture.

sud, pour se diriger à l'est, dans la vallée qui porte son nom. Arrivée sur le territoire de *Roccabiliera*, elle s'incline du nord-est au sud-ouest, jusqu'à *Lantosca*, où elle se dirige plus à l'ouest ; puis, passant au pied des territoires de *Duranus*, *Levens*, *Figaret* et *Ducros*, hameaux d'*Utelle*, elle s'engouffre au milieu de rochers énormes taillés à pic, qui en resserrent extrêmement le lit, et va se jeter dans le Var, après une course d'environ huit lieues. Elle reçoit, dans l'ordre qui suit, depuis son origine jusqu'à sa terminaison, les torrens ci-après : le torrent *Boréon*, aussi considérable que la Visubie proprement dite ; celui de *Venanson*, celui de *Lancioures* ; celui de la *Gordolasca*, qui forme une belle cataracte vers la chapelle de *Saint-Gras* ; ceux de *Ribalonga*, de *Servagne* et de *Graves* ; le *Rious*, qui descend des montagnes d'*Utelle*, et le torrent de *Loude*, qui vient du sud-nord des montagnes de *Coarazza*.

Dans les deux tiers de son trajet, la Visubie est encaissée naturellement par de hautes montagnes ; son lit est assez net, et elle sert, depuis sa source jusqu'au Var, au flottage des poutres de sapin et de mélèze,

facturées sur le sommet des montagnes qui la dominent, et d'où elles sont lancées dans son lit par des ravines presque perpendiculaires : c'est particulièrement lors de la fonte des neiges qu'elle sert à cet usage. Il faut pourtant, à cause des sinuosités fréquentes de cette rivière, que ces poutres n'excèdent pas douze pieds de long; mais la Visubie, ainsi que les eaux qui s'y jettent, pourrait être d'une utilité bien plus grande, si on lui faisait arroser de vastes territoires qui sont sans eau. Par exemple, j'ai vu avec peine la pauvre commune de *Venanson*, perchée sur la hauteur, qui manque entièrement d'arrosage, et qui n'a, pour abreuver ses habitans, qu'une petite source qu'elle conserve précieusement dans une chambre, tandis qu'elle pourrait très-bien tirer un canal du torrent qui porte son nom, et le conduire jusqu'au village. La Visubie elle-même pourrait, sans perdre beaucoup de son volume, entretenir un canal qui commencerait à *Lantosca*, qui passerait sur le torrent de *Loude*, ensuite sur le terroir de *Duranus*, où l'on construirait un château d'eau, pour en distribuer aux campagnes de *Levens*, *Roquette*, *Saint-Martin*, *Torrette*,

*Aspremont* et *Saint-Blaise*, territoires auxquels il ne manque que de l'eau pour être riches en toute sorte de productions. Il faudrait pour cela trouver une compagnie qui se chargeât de l'exécution de ce projet: cette compagnie serait amplement dédommagée de ses avances par le prix qu'elle mettrait à chaque pouce d'eau, ainsi que cela se pratique en Italie et dans la basse Provence, pour les canaux de *Crapone* et de *Boiselin.* Il était un citoyen de *Levens* dont la fortune avait largement récompensé la bravoure, et qui aurait singulièrement ajouté à sa gloire militaire en favorisant une entreprise aussi utile à sa patrie : mais où sont les Fabius de la nouvelle Rome ?

On voit de temps en temps quelques loutres sur les bords de la Visubie ; on y pêche aussi beaucoup d'anguilles et de truites, moins cependant de ces dernières que dans la *Tinée.*

La *Tinée* naît au territoire de Saint-Dalmas le Sauvage, au-dessus du lieu nommé *Boussieyes*, d'une source permanente appelée *Tinargos.* L'eau de *Tinargos*, dirigée du nord au sud, va se joindre, à une lieue et demie de distance, avec un autre torrent

permanent, nommé *Gialorgues*, sous un pont de pierre très-hardi, appelé *pont haut*, qui réunit par une seule arche deux escarpemens très-rudes et très-élevés. De là, la Tinée s'incline du nord-est au sud-est, coulant dans un lit très-resserré, entre deux montagnes, jusqu'à Saint-Étienne, où elle s'incline au sud-ouest, pour se rendre dans les territoires d'*Isola, San-Salvador, Riemplas, Marie, Ilonse, Tournefort, Clans,* qu'elle parcourt, en formant la vallée étroite et sombre à laquelle elle donne son nom, jusqu'au terroir de *Chaudan*, hameau d'Utelle, où, se dirigeant encore plus à l'ouest, entre des rochers perpendiculaires, elle va se jeter dans le Var, après un cours d'environ douze lieues. Dans cet espace, la Tinée est grossie, dans l'ordre ci-après, par les torrens suivans, les uns permanens, les autres temporaires : ceux de *Rabuous*, de *Vins*, *Ardon* et *Roja* à Saint-Étienne; *Guers*, à Isola; *Molières*, *Viounaines*, à San-Salvador; *Adousse*, *Lenton* et *Val de Blora*, sur les territoires de Riemplas et Marie; *Ilonse*, sur le territoire de la commune de ce nom; *Argentières*, sur celui de Clans; le torrent de la *Torre*, au bas de ce

village élevé; enfin, quelques autres petits torrens, à sec en été, sur le territoire d'Utelle.

Cette rivière, toujours abondante, et coulant partout, excepté à Saint-Étienne, dans un encaissement naturel, sert, depuis son origine jusqu'au Var, au flottage des bois dont elle est entourée; mais son lit n'est pas net, et on le trouve obstrué, d'espace en espace, par de gros blocs de rochers qui se sont précipités des montagnes voisines, arrêtant les billons dans leur course, et que les gens du pays laissent en place jusqu'à ce que les grosses eaux leur fassent surmonter cet obstacle. Cette partie des Alpes maritimes est la plus sauvage et la moins civilisée : la plupart des villages, placés sur des points élevés, pourraient arroser leurs campagnes, s'ils détournaient l'eau des torrens, et ils préfèrent manquer d'eau et vivre dans la misère. Je n'ai presque trouvé que celui de *Clans* qui ait su tirer parti de la Tinée et des eaux qui s'y rendent, pour des canaux d'irrigation : aussi ce territoire se distingue-t-il par ses agrémens et sa fertilité.

La nature brute des habitans de ces montagnes se décèle encore par la manière dont

ils communiquent d'une rive à l'autre. Par exemple, entre Saint-Salvador et l'Isola, dans la grande route de la vallée, il vous faut traverser la rivière, qui coule avec fracas au bas d'un précipice, sur quatre petits chevrons tremblans, posés, sans aucun art, sur deux escarpemens de rochers. Tels sont les ponts sur lesquels le voyageur passera le plus souvent, et j'avoue que, si j'étais supérieur à mes guides en connaissances, j'ai très-souvent senti mon infériorité dans les dons naturels.

Les eaux de la Tinée, toujours verdâtres, fraîches et limpides, sont fort recherchées par les truites, mais peu par les anguilles, à qui l'eau un peu trouble et moins vive paraît mieux convenir.

Le *Var,* rivière quelquefois si terrible, prend sa source au pied de la montagne du *Garret,* au-dessus d'*Estainc,* hameau d'*Entraunes,* et n'est là qu'un petit ruisseau qu'un enfant passe facilement. Arrivé à Entraunes, après une course d'environ une lieue et demie de distance, il a deux pieds de profondeur, sur quatre de largeur; mais, dans le temps des orages et des pluies, il déborde considérablement : il roule des

rochers énormes, et menace le village d'Entraunes, placé dans un espace triangulaire, entre le Var et le *Bordoux*, autre torrent aussi gros que le Var, situation d'où Entraunes tire son nom (*inter amnes*). J'ai été témoin d'une de ces scènes. Arrivé à Entraunes par un beau temps, le Bordoux, le long duquel j'étais descendu, et le Var, qui ne paraissaient que des espèces de ruisseaux, se trouvèrent le lendemain des rivières épouvantables par l'effet de la pluie qui survint la nuit et qui dura trois jours, durant lesquels je fus enfermé comme dans une île : le mugissement de leurs eaux, noires comme l'encre, joint au fracas des rochers qu'elles entraînaient, formait, la nuit, un bruit mille fois plus effrayant que celui que l'on entend en pleine mer, lorsqu'elle est irritée. Le jour, j'étais entouré du spectacle à la fois magnifique et menaçant d'un grand nombre de torrens nouveaux, qui tombaient en cascades rapides de toutes ces montagnes élevées, et qui remplissaient l'air d'une poussière d'eau avant de parvenir au fond de la vallée.

Cette rivière, dirigée d'abord du nord-ouest à l'est, puis au sud-est, commence par

parcourir la vallée d'Entraunes, décharnant la base des montagnes, et sans aucun lit fixe; parvenue à la vallée de Guillaumes, elle s'incline au sud-ouest, et coule dans cette direction jusqu'au pont de *Guédan*, où, se dirigeant de nouveau de l'ouest à l'est, elle s'achemine vers *Entrevaux* et le *Pujet-Théniers*, d'où elle se dirige du côté du nord, vers les communes de *Villars* et de *Massouin*, dans la vallée qui porte son nom. A Massouin, le Var, arrêté par les montagnes de *Bairols* et *Tournefort*, qui le séparent d'avec la Tinée, change de direction, et se courbe à angle droit du nord au sud, s'enfonçant entre deux roches pelées et inaccessibles, au milieu desquelles il fait un grand nombre de zig-zags. Depuis ce point, les rochers énormes qui lui servent de lit, s'abaissent insensiblement, à mesure qu'on s'approche du territoire de *Beauson*, où il y avait autrefois un pont qui rendait facile la grande route de Nice au Pujet, ou la route de Barcelonnette dont j'ai parlé, et qu'il serait très-utile de rétablir. La rivière quitte donc le solide pour cheminer dans les terres, et l'on voit son lit, à *Roquette Saint-Martin*, occuper près de cent cinquante sep-

terées du terroir de cette commune. Ici le Var, dépourvu de pont, se passe dans un bac, et, lorsque ses eaux sont grosses, on est obligé de se faire porter sur les épaules des habitans du village, occupés à cette manœuvre, aussi pénible que dangereuse, pendant près de trois mois de l'année. Après avoir fait une anse, le Var coule au pied des montagnes sur lesquelles sont les villages de *Saint-Blaise*, *Levens*, *Aspremont*, *Torrette*, et, s'inclinant un peu à l'ouest, lorsqu'il est arrivé au pied des vignobles du quartier de *Bellet*, territoire de Nice, il passe sous le pont dit de *Saint-Laurent*, construit dans la dernière guerre et mitoyen avec le département du Var; puis il se jette dans la mer, dont ses eaux troubles altèrent la transparence dans une étendue de trois lieues.

Avant d'arriver au pont, la rivière menace évidemment toutes les terres de ce quartier: elles sont inondées dans les grandes crues, et l'eau du Var y filtre en tout temps, parce qu'elles sont plus basses que son lit; ce qui donne lieu à un marécage d'environ une demi-lieue d'étendue, le seul qui existe dans la contrée des Alpes maritimes.

De sa source à son embouchure, le Var parcourt un espace d'environ vingt-une à vingt-deux lieues ; il reçoit dans cette étendue les rivières et les torrens qui suivent, et dans l'ordre où je vais les désigner. Dans la vallée d'*Entraunes*, les torrens de *Sanguinières*, *Stroop*, d'*Aillères*, lequel forme une belle cascade avant de se jeter dans le Var, qui lui-même en a formé deux avant de recevoir ce torrent ; les torrens de *Garreton*, *Pestornières*, *Chaudan*, *Berarde*; celui de *Bordou*, dont j'ai déjà parlé ; puis, *Chastellanette*, *Chamfillon*, des *Filleuils*, de *Cheilan*, d'*Élénos*; un autre, *Bourdoux*, et la *Barlate* : dans la vallée de *Guillaumes*, le *Rio*, le *Rio de la Palu*, *Chaulières*, la *Frache*, *Riou de Cantes*, le *Tuebi*, *Riol blanc*, *Roberts le Rio*, le *Rio de la Salette* : dans la vallée du *Var*, la petite rivière de *Colomb*, les torrens de *Rives*, de *Saint-Martin des Odiers*, de *Grelet*, d'*Endrivète*, l'eau de la *Blanquerie*, des *Avalanches*, la *Rodoule*, *Ravin d'Auvarre*, *Riou de Dines*, *Valon de Notre-Dame*, de *Vivet*, de *Peirols*, de *Breuiel*, le *Valon de Chans*, de *Chaudans*, du *Villars*, et une infinité d'autres, à sec en été. De Massouin

jusqu'à la mer, le Var continue à recevoir, d'abord, plusieurs torrens venant des montagnes de *Todon* et *Torrette-Ravest*, dont le principal est *Barling*; puis, du côté de l'est, la rivière de la Tinée, et trois quarts de lieue plus loin, celle de la Visubie; ensuite, tout près de *Saint-Martin*, du côté du sud, le torrent ou vallon de *Saint-Blaise*, et à l'opposé, vers l'ouest, la rivière de l'*Esteron*, qui vient du département des Basses-Alpes. Depuis l'Esteron jusqu'à la mer, le Var ne reçoit plus que l'écoulement des eaux pluviales.

Le Var peut, à la vérité, servir à transporter des billons isolés, depuis Entraunes jusqu'à la mer; mais il ne peut recevoir des radeaux que depuis Saint-Martin, c'est-à-dire, dans une étendue de trois lieues; plus loin, la chose est impossible. Tout considéré, cette rivière est infiniment plus nuisible qu'utile : d'abord, vu la profondeur de son lit, elle sert fort peu à l'irrigation, excepté au Villars, bourg autrefois important, où l'on en a su tirer un canal appelé *Vilières*, qui arrose une portion des terres basses du village de *Malaussene*. Les eaux qui se rendent au Var, sont plus

utiles que le Var lui-même, pour le service des moulins et des martinets; mais elles sont presque nulles pour arroser les terres de cette malheureuse contrée, qui se dépeuple chaque jour. Dans les anciens titres de plusieurs communes, j'ai trouvé des réglemens qui, en prohibant les défrichemens, prescrivaient aux particuliers de détourner l'eau des torrens pour arroser leurs terres, et d'entretenir les canaux par corvée : il devait en résulter une diminution de volume et d'impétuosité de ces eaux dévastatrices. Une longue suite de guerres a fait tomber ces réglemens sages en désuétude : partout on ne voit que ruines de prés, de champs et de vignes, couverts de cailloux et de rochers amenés par les torrens. La terre végétale du penchant des montagnes est rapidement entraînée dans le Var, qui lui-même dévaste à son tour, d'une manière effrayante, tout ce qui reste de champs dans la plaine, sans que jusqu'ici on lui ait opposé un obstacle de quelque importance. Le mal, dit-on, date de cinquante ans, époque où les lois de police rurale ont été négligées; époque de la dénudation des hauteurs, et où l'ignare cu-

pidité a détruit les bois, sans se mettre en peine de les replanter.

Le lit du Var lui-même a dû par conséquent se combler; il a dû s'élever considérablement, et gagner en largeur ce qu'il a perdu en profondeur. Les mêmes alluvions ont également relevé le rivage de la mer, comme nous l'avons dit de Pallion. Il n'appartient qu'à un ingénieur hydraulique consommé dans son art, de trouver la solution du problème, *de donner au Var un lit suffisant pour ses plus grandes crues, en conservant le terrain précieux qui se trouve sur son rivage.* Mais je doute que ce problème se résolve près de la mer; car c'est dans les torrens, dans les éboulemens des terres, et dans la replantation des bois, qu'il faut chercher la source du mal, ainsi que les moyens d'y porter remède.

Le Var est peu poissonneux; il ne contient presque pas de truites. On y pêche des anguilles et des barbeaux. Les anchoix et les sardines fréquentent volontiers son embouchure, ainsi que nous aurons occasion de le dire en parlant de la pêche.

# CHAPITRE III.

## *Règne organique des Alpes maritimes.*

### ARTICLE PREMIER.

### *Flore abrégée de ces Alpes, faite en* 1802.

Les Alpes maritimes sont heureusement situées pour fournir au règne végétal les divers degrés de température exigés par la grande variété d'êtres dont il est composé. L'illustre professeur de Turin, *M. Allioni*, a inséré dans sa *Flora pedemontana* un grand nombre de plantes indigènes et exotiques de cette contrée; mais il l'a fait à une époque où ces dernières n'étaient encore cultivées que dans des vases par quelques curieux. Depuis lors, plusieurs d'entre elles, surtout celles des pays chauds, se sont naturalisées, et sont même devenues susceptibles d'être cultivées en plein champ. Je dois à la mémoire de feu M. *Chartroux*, père, pharmacien distingué de Nice, de dire qu'il a été le premier à mettre la botanique en honneur dans ce pays. Plus de six cents plantes avaient déjà été décrites par lui, et rassemblées dans son herbier, en 1780. Son zèle éclairé ne se démentissait

pas lorsque je l'ai connu, et je l'ai apprécié surtout dans l'exécution de l'utile projet, que nous avions conçu, de faire servir son pays d'échelle pour naturaliser en Europe les plantes de l'Orient. Son élève et le mien, M. *Rizzo*, également pharmacien, avait continué les travaux botaniques de son maître, et avait déjà classé deux mille plantes. M'ayant accompagné dans mes courses, il voulut bien se charger de la Flore des divers lieux où je passai, et de la collection des insectes, lesquels se placent naturellement avec les plantes qui leur servent d'abri et de nourriture. Le soir, avant de nous coucher, nous collationnions et nous classions le travail du jour. C'est l'abrégé de ce travail de M. Rizzo que je publie ici pour compléter cette partie de mon ouvrage. Mes efforts sont sans doute très-incomplets; mais pourtant le voyageur naturaliste y observera un avantage, celui de voir indiqués les lieux où il pourra trouver les plantes qu'il recherche. Vraisemblablement la botanique aura fait des progrès à Nice, depuis que j'ai quitté cette contrée; mais en 1802 la Flore de ces Alpes ne se composait encore, du moins à ma connaissance, que de quatre cent quatre-

vingt-treize genres, et je vais les désigner, en n'énumérant que quelques espèces, pour ne pas grossir inutilement cet ouvrage.

*Classification selon* Linnée.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| | *Monandrie :* cinq Genres. | |
| *Salicornia*... | *herbacea*.... | A Nice, au rivage de la mer. |
| *Canna*...... | *indica*..... | *Idem*, au Jardin de botanique et dans plusieurs jardins. |
| | *glauca*..... | *Idem.* |
| *Blitum*.... | *capitatum*... | *Idem.* |
| | *virgatum*... | Aux Alpes de *Fenestres*. |
| *Callitriche*.. | *verna*...... etc. | Dans tous les canaux de la campagne de Nice. |
| *Hippuris*.... | *vulgaris*.... | *Idem.* |
| | *Diandrie :* quinze Genres. | |
| *Phyllirea*... | *angustifolia*.. | A Montgros, près de Nice. |
| | *latifolia*.... etc. | *Idem.* |
| *Pinguicula*.. | *vulgaris*.... | Aux environs de Savorgio. |
| *Ligustrum*... | *vulgare*..... | Au pied du Montgros. |
| *Syringa*..... | *vulgaris*.... | Dans les jardins de Nice. |
| | *persica*..... | *Idem.* |
| *Jasminum*... | *fruticans*... | *Idem*, et au Lazareth. |
| *Circæa*..... | *lutetiana*.... | Aux Alpes, montagne de *Lotion*. |
| | *alpina*...... | *Idem.* |
| *Lycopus*.... | *europæus*... | Campagne de Nice. |
| *Justicia*.... | *adhatoda*... | Au jardin botanique de Nice. |
| *Gratiola*.... | *officinalis*... | Dans les marais du Var. |
| *Rosmarinus*.. | *officinalis*... | Partout dans la campagne de Nice. |
| *Salvia*...... | *officinalis*... | *Idem.* |
| | *verbenaca*... | *Idem.* |
| | *sclarea*..... | *Idem.* |
| | *glutinosa*... | Au bois de Clans. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Salvia*...... | *æthiopis* .... | Aux environs de Sospello. |
| | etc. | |
| *Veronica* ... | *officinalis*. . | A la montagne de *Laution*. |
| | *camedris*.... | Campagne de Nice. |
| | *serpillifolia* . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Olea*....... | *europæa* .... | *Idem*, et sur toute la face sud de ces Alpes. |
| *Verbena*.... | *officinalis*. . . | *Idem*. |
| | *aubletia* .... | Au bois de *Clans*. |

*Triandrie* : trente-un Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Valeriana* . . | *tuberosa*.... | Nice, au Lazareth. |
| | *calcitrapa*. . . | Partout dans les Alpes secondaires. |
| | *montana* ... | *Idem*. |
| | *tripteris* .... | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Crocus* ..... | *sativus* ..... | Campagne de Nice. |
| | *vernus*.. ... | *Idem*. |
| *Iris* ....... | *germanica*. . . | *Idem*. |
| | *pseudacorus*. . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Ixia*....... | *bulbocodium* . | *Idem*, surtout au Lazareth. |
| *Cneorum*. ... | *tricoccon*. . . . | *Idem*. |
| *Polycnemum*. | *arvense* ..... | Dans le lit de Paillon, et à Château-neuf. |
| *Schænus*.... | *nigricans*.... | Aux îles du Var. |
| | etc. | |
| *Eriophorum*. . | *polystachion*. | *Idem*. |
| | etc. | |
| | *alpinum* .... | Au-dessus de Tende. |
| *Schirpus*.... | *maritimus*. . . | Le long du Var. |
| | *triqueter*. ... | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Cyperus*..... | *flavescens*. . . | *Idem*, et dans les ruisseaux. |
| | *longus*...... | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Panicum*.... | *glaucum*.... | Campagne de Nice. |
| | *viride*...... | *Idem*. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Alopecurus* . . | *paniceus*. . . . | Au Var. |
| | *monspeliensis* | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Phleum*. . . . . | *Gerardi* . . . . | *Idem.* |
| | *schœnoides*. . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Milium*. . . . | *lendigerum* . . | Campagne de Nice, surtout du côté du Lazareth. |
| | *paradoxum*. . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Agrostis* . . . . | *minima*. . . . . | *Idem.* |
| | *spicaventi* . . . | A Mont-Alban. |
| | *pungens*. . . . . | Au Var. |
| | etc. | |
| *Spica*. . . . . . . | *pennata* . . . . | Au Lazareth. |
| | *capitata* . . . . | *Idem.* |
| | *juncea* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Lagurus* . . . . | *ovatus* . . . . . | Sur les sables de la mer à l'emb.re du Var. |
| | *cylindricus* . . | *Idem.* |
| *Saccharum*. . | *officinarum*. . | Cultivé, sans abri, au jardin botanique et dans un autre jardin. |
| *Aira*. . . . . . . | *alpina*. . . . . . | Montagne de *Molières* et autres. |
| | *cespitosa*. . . . | *Idem.* |
| *Melica*. . . . . | *altissima* . . . | *Idem.* |
| | *ciliata* . . . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Poa* . . . . . . . | *alpina*. . . . . | *Idem.* |
| | *rigida* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Festuca* . . . . | *phœnicoides*. . | *Idem.* |
| | *myuros*. . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Bromus*. . . . . | *madritensis*. . | *Idem.* |
| | *Pluckenetii*. . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Arundo*. . . . . | *donax*. . . . . . | *Idem.* |
| | *epigeios*. . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Avena*. . . . . | *fatua*. . . . . | Campagne de Nice et toutes ces Alpes. |
| | *elatior* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Climus* . . . . . | *arenarius* . . . | Sur les sables de la mer. |
| *Cynosurus*. . . | *aureus* . . . . . | Autour de Villefranche. |
| | *cylindricus* . . | *Idem.* |
| *Hordeum*. . . . | *geniculatum*. . | Dans toute la contrée. |
| | *secalinum* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Triticum* . . . | *tenellum*. . . . | *Idem.* |
| | *unilaterale* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Rotoboella*. . | *incurvata* . . . | Au Lazareth. |
| *Policarpon* . . | *tetraphillum*.. | Campagne de Nice. |

*Tetrandrie* : seize Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Globularia* . . | *alypum* . . . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| | *nudicaulis*. . . | A Levens, et à la montagne de *Ferrion*. |
| *Dipsacus* . . . | *silvestris*. . . . | Campagne de Nice. |
| *Scabiosa*. . . . | *alpina*. . . . . . | Dans le haut des vallées de la Visubie, de la Tince et du Val de Blora. |
| | *leucantha*. . . | *Idem.* |
| | *stellata*. . . . . | *Idem.* |
| | *gramuntia*. . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Plantago* . . . | *maritima*. . . . | Campagne de Nice. |
| | *psyllium*. . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Rubia*. . . . . . | *tinctorum* . . . | *Idem.* |
| | *peregrina*. . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Epimedium*. . | *alpinum* . . . . | Alpes de *Raous*, et ailleurs. |
| *Gallium*. . . . | *purpureum*. . . | Campagne de Nice. |
| | *lucidum*. . . . . | *Idem.* |
| | *saxatile* . . . . | Val de Blora. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Crucianella*.. | *maritima* ... | Péninsule de Saint-Hospice. |
| | *latifolia*.... | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Sherardia*... | *arvensis*..... | *Idem*, surtout au Lazareth. |
| | *muralis*..... | *Idem.* |
| *Asperula*.... | *cynanchica*.. | *Idem.* |
| *Camphorosma* | *monspeliaca*.. | Terroir de Villefranche et Saint-Hospice. |
| *Alchemilla*.. | *alpina*...... | Au bois de la *Mairis*. |
| | *vulgaris* .... | *Idem.* |
| *Cuscuta* .. | *europæa* ..... | Campagne de Nice. |
| *Aphanes*.... | *arvensis*..... | Terroir de *Drap*, à l'Ariadne. |
| *Ruppia*..... | *maritima*.... | Terroir de Villefranche. |
| *Sagina* ..... | *procumbens*.. | Campagne de Nice. |
| | *Pentandrie* : | soixante-six Genres. |
| *Mirabilis*.. | *longiflora*... | Campagne de Nice, dans les jardins. |
| | *jalappa*..... | *Idem.* |
| *Plumbago*.. | *europæa* .... | *Idem*, au Lazareth. |
| *Cerinthe*.... | *major*...... | Campagne de Nice. |
| | *minor* ...... | *Idem.* |
| *Echium* .... | *italicum*.... | *Idem* |
| | *lusitanicum*.. | *Idem.* |
| *Heliotropium*. | *europæum* .. | *Idem.* |
| *Lithospermum* | *officinale* ... | *Idem.* |
| | *purpureo-cæruleum*... | *Idem.* |
| *Symphitum*.. | *tuberosum*... | *Idem.* |
| | *officinale* ... | *Idem.* |
| *Cynoglossum*. | *officinale* ... | *Idem.* |
| | *cheirifolium*.. | *Idem.* |
| *Coris* ...... | *monspeliensis*. | *Idem*, à Mont-gros. |
| *Lysimachia*.. | *tenella* ..... | Aux îles du Var. |
| | *linum stellatum*...... | A Mont-Gros. |
| *Hedera*..... | *helix* ...... | Campagne de Nice, sur les murailles. |
| | *quinquefolia*. | *Idem.* |
| *Cyclamen*... | *europæum*... | Vallon de Briga, au Tanarello. |
| *Androsace*... | *maxima* .... | Montagne de Laution, ou *Lautiglion*. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Convolvulus.* . | *soldanella* . . | A Mentou, dans les sables. |
| | *althacoides.* . | A Mont-Gros. |
| *Datura.* . . . . | *stramonium.* . | Autour du port de Nice. |
| *Hyosciamus* . | *niger.* . . . . . . | Au bois de la Mairis. |
| | *aureus* . . . . . | Campagne de Nice. |
| *Verbascum.* . | *sinuatum.* . . . | *Idem.* |
| | *phlomoides* . . | Dans les prés de Saint-Martin de Lantosca. |
| *Nicotiana.* . . | *tabaccum* . . . | Dans les jardins de Nice. |
| | *glutinosa* . . . | *Idem.* |
| *Ipomœa* . . . . | *quamoclit* . . . | Nice, au jardin botanique. |
| *Nerium.* . . . . | *oleander* . . . . | Dans les jardins, les allees et le long de la Nervia. |
| *Vinca.* . . . . . | *major* . . . . . . | Campagne de Nice. |
| | *minor.* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Solanum* . . . . | *laurifolium.* . | Nice, au jardin botanique. |
| | *scandens.* . . . | Campagnes de Nice et de Sospello. |
| | etc. | |
| *Physalis.* . . . | *alkekengi* . . . | Au bois de Clans. |
| *Atropa.* . . . . | *mandragora.* . | Au bois de la Mairis. |
| | *belladona* . . . | *Idem.* |
| *Lycium.* . . . . | *europæum.* . . | Campagne de Nice. |
| *Samolus.* . . . | *Valerandi.* . . | *Idem.* |
| *Phiteuma* . . . | *Hallerii* . . . . | Aux Alpes de Col-Fenestres et ailleurs. |
| | *spicata* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Campanula.* . | *glomerata.* . . | Au bois de Clans, et dans les prés de Saint-Martin de Lantosca. |
| | *persicifolia* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Lonicera.* . . . | *caprifolium.* . | Campagne de Nice. |
| *Rhamnus* . . . | *ziziphus* . . . . | *Idem.* |
| | *alpinus.* . . . . | Au-dessus de Tende et aux Alpes. |
| | etc. | |
| *Evonimus* . . . | *europæus.* . . . | Campagne de Sospello et à la montagne de Ferrion. |
| *Vitis* . . . . . . | *vinifera* . . . . | (Voyez les variétés de la vigne, de l'olivier, etc., à la section *Agriculture.*) |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Ribes*. . . . . | *alpinum*. . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Celosia*. . . . | *cristata*. . . . | Nice, au jardin de botanique. |
| | etc. | |
| *Glaux* . . . . | *maritima* . . . | Campagne de Nice. |
| *Thesium*. . . | *linophyllum*. . | *Idem*. |
| | *alpinum* . . . . | Sur les coteaux des Alpes secondaires. |
| *Asclepias*. . . | *vincetoxicum*. | Au bois de la Mairis. |
| | *curassavica*. . | *Idem*. |
| *Gentiana* . . . | *acaulis*. . . . | *Idem*, et au terroir de Tende. |
| | *cruciata*. . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Swertia*. . . . | *perennis*. . . . | *Idem*. |
| *Velezia* . . . . | *rigida*. . . . . | Nice, au jardin botanique. |
| *Salsola*. . . . | *kali* . . . . . . | *Idem*, sur les rivages de la mer. |
| | *soda* . . . . . . | *Idem*. |
| *Chenopodium*. | *urbicum*. . . . | Campagne de Nice. |
| | *ambrosioides*. | *Idem*. |
| | *botris*. . . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Beta*. . . . . | *maritima* . . . | *Idem*, surtout au Lazareth. |
| | etc. | |
| *Herniaria*. . . | *glabra*. . . . . | *Idem*, dans le lit de Pallion. |
| | *hirsuta*. . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Eryngium* . . . | *maritimum* . . | *Idem*, sur les rivages de la mer. |
| | *alpinum* . . . . | Aux Alpes de *Molières*, *Fenestres*, etc. |
| *Astrantia*. . . | *major*. . . . . | A la montagne de Lantiglion. |
| | *minor* . . . . . | *Idem*. |
| *Œnanthe*. . . . | *globulosa* . . | Le long du Var. |
| | *pimpinelloides* | *Idem*. |
| *Coriandrum*. . | *testiculatum*. | Campagne de Nice, quartier *Vinaigrie* |
| *Echinophora*. | *spinosa*. . . . | *Idem*, dans les sables de la mer. |
| *Laserpitium*. | *gallicum*. . . | Aux environs de Lantosca. |
| *Bupleurum* . . | *Gerardi*. . . . | Campagne de Nice. |
| | *stellatum* . . . | *Idem*. |
| *Ferula*. . . . | *communis* . . . | *Idem*. |
| | *nodiflora*. . . . | Au Thouet-Scaréna. |
| *Crithmum*. . . | *maritimum* . . | Campagne de Nice. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Viburnum*. . . | *tinus* . . . . . . | Campagne de Nice. |
| | *opulus*. . . . . . | *Idem.* |
| *Imperatoria* . | *ostruthium* . . | Dans les prés de S. Martin de Lantosca. |
| *Sambucus* . . . | *ebulus* . . . . . | Au pont de Peglia. |
| | *nigra*. . . . . . . | Campagne de Nice. |
| *Rhus* . . . . . . | *coriaria*. . . . . | Aux terroirs de Breglio, de Molinet, etc. |
| | *cotinus*. . . . . | Campagne de Nice, à Cimier, etc. |
| *Tamarix* . . . | *gallica* . . . . . | Le long du Var inférieur. |
| | *germanica*. . . | *Idem* |
| *Alsine* . . . . . | *media* . . . . . . | Campagne de Nice, sur les murs. |
| *Telephium* . . | *Imperati* . . . . | Autour de Savorgio. |
| *Corrigiola*. . . | *littoralis* . . . | Campagne de Nice. |
| *Parnassia*. . . | *palustris*. . . . | Au bois de Clans. |
| *Crassula*. . . . | *rubens* . . . . . | Nice, au jardin botanique. |
| *Linum* . . . . . | *maritimum* . . | Aux îles du Var. |
| | *campanulatum* | Dans le lit du Pallion. |
| *Statice*. . . . . | *limonium*. . . . | Campagne de Nice. |
| | *plantaginæa*. . | Au bois de Clans. |
| *Myosurus*. . . | *minimus* . . . . | *Idem.* |

*Hexandrie :* vingt Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Frankenia*. . . | *pulverulenta* . | Campagne de Nice, au Lazareth. |
| *Berberis*. . . . | *vulgaris* . . . . | Partout dans les chaînes alpines. |
| *Leucoium* . . | *vernum*. . . . . | Nice, au lazareth. |
| *Galanthus* . . | *nivalis*. . . . . . | Campagne de Nice. |
| *Narcissus*. . . | *poeticus* . . . . | *Idem.* |
| | *tazzetta* . . . . | *Idem.* |
| *Pancratium*. . | *maritimum* . . | *Idem.* |
| *Amaryllis*. . . | *formosissima*. | *Idem*, au jardin de botanique. |
| *Allium*. . . . . | *roseum* . . . . . | *Idem.* |
| | *paniculatum* . | *Idem.* |
| *Aphyllanthes* | *monspeliensis*. | *Idem*, à Montgros. |
| *Agave*. . . . . . | *americana* . . | *Idem*, très-commun. |
| *Convallaria*. . | *majalis*. . . . . | Au bois de la Mairis. |
| | *polygonatum*. | *Idem.* |
| *Hyacinthus* . | *comosus* . . . | Campagne de Nice. |
| | *botroides*. . . . | *Idem.* |
| | *orientalis* . . . | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Ornithogalum* | *narbonense*. . | Campagne de Nice. |
| | *umbellatum*. . | *Idem*. |
| *Scilla*. . . . . . | *maritima* . . . | *Idem*. |
| | *italica* . . . . | *Idem*. |
| *Lilium* . . . . . | *martagon* . . . | A la montagne de Lautiglion. |
| | *pomponium* . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Juncus*. . . . . | *conglomeratus* | Campagne de Nice. |
| | *niveus*. . . . . . | Au commenc.[nt] de la chaîne du col de Pal. |
| | etc. | |
| *Colchicum*. . . | *autumnale*. . . | Campagne de Nice. |
| *Rumex*. . . . . | *maritimus*. . . | *Idem*. |
| | *alpinus*. . . . . | Vallée de la Visubie. |
| *Alisma*. . . . . | *plantago*. . . | Campagne de Nice. |
| | *ranunculoides* | *Idem*, au Var. |
| *Oriza*. . . . . . | *sativa*. . . . . . | *Idem*, cultivé au jardin botanique. |

*Heptandrie :* douze Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Æsculus*. . . . | *hippocastanum* | Dans la campagne de Nice. |
| *Tropæolum*. . | *majus*. . . . . . | Dans les jardins de Nice. |
| *Epilobium*. . | *alpinum*. . . . . | A la montagne de Lautiglion. |
| | *Dodonæi*. . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Ænothera*. . . | *biennis* . . . . | Campagne de Nice. |
| *Chlora* . . . . . | *perfoliata*. . . | *Idem*. |
| *Erica* . . . . . . | *multiflora*. . . | *Idem*. |
| | *scoparia*. . . . | *Idem*. |
| *Vaccinium* . . | *myrtillus* . . . | Au chemin de Luceram à Lantosca, et dans toutes les Alpes secondaires. |
| | *vitis idæa* . . . | *Idem*. |
| *Daphne*. . . . . | *laureola*. . . . | Campagne de Nice, au vallon obscur. |
| | *alpina*. . . . . . | Alpes secondaires. |
| | etc. | |
| *Polygonum*. . | *maritimum* . . | Au Var inférieur. |
| | *alpina*. . . . . . | A toutes les Alpes secondaires. |
| | *bistorta* . . . . | Aux environs de S. Martin de Lantosca. |
| | etc. | |
| *Paris*. . . . . . | *quadrifolia*. . | *Idem*. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Stellera*..... | *passerina* ... | Campagne de Nice. |
| *Cardiosperm*.. | *halicacabum* . | *Idem*, au jardin de botanique. |

*Ennéandrie :* deux Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Laurus*. .... | *nobilis*...... | Campagne de Nice. |
| *Rheum*..... | *raponticum* . . | Prés de Saint-Martin de Lantosca, et cultivé au jardin de botanique. |

*Décandrie :* vingt-un Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Anagyris*... | *fœtida* ..... | En descendant le col de Pal, du côté d'Entraunes. |
| *Cercis*...... | *siliquastrum*. | Campagne de Nice. |
| *Melia*...... | *azedcrach*. . . | *Idem.* |
| *Ruta* ...... | *graveolens*. . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Arbutus* .... | *unedo* ...... | *Idem.* |
| | *uva ursi* .... | Aux Alpes de Saint-Étienne et de Saint-Dalmas. |
| *Pyrola* .... | *minor* ...... | *Idem.* |
| | *rotundifolia* . | *Idem.* |
| *Schleranthus*. | *annuus* ..... | Aux environs de Châteauneuf. |
| *Saxifraga*. . . | *cuneifolia*. . . | Au bois de Clans. |
| | *tridactylites* . | Campagne de Nice. |
| | *cotyledon* . . . | *Idem.* |
| | *granulata*. . | Aux bois de Savorgio. |
| | *rotundifolia* . | *Idem.* |
| *Saponaria*. . . | *vaccaria* .... | Campagne de Nice. |
| | *ocymoides*. . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Dianthus* . . . | *carthusianorum*..... | *Idem.* |
| | *alpinus*. .... | Val de Blora. |
| | etc. | |
| *Arenaria*.... | *montana* .... | *Idem.* |
| | *marina* ..... | *Idem.* |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Cucubalus*... | *behen* ...... | Campagne de Nice. |
| | *italicus*..... | *Idem.* |
| | *viscosus* .... | A Roccatagliada. |
| *Silene*...... | *antirrhina*... | Sur les sables de la mer de Nice. |
| | *nicæensis* ... | *Idem.* |
| *Garidella*... | *nigellastrum*. | Campagne de Nice. |
| *Sedum*...... | *telephium*... | *Idem*, et à Savorgio. |
| | *nicæense*.... | *Idem.* |
| *Cerastium*... | *alpinum* .... | Alpes de Molinetto. |
| | *aquaticum*... | *Idem*, et ailleurs aux Alpes. |
| | *strictum* .... | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Agrostemma*. | *cæli-rosa*... | Au bois de la Mairis. |
| | *githago*..... | Campagne de Nice. |
| *Lycnis* ..... | *flos cuculi*.. | *Idem.* |
| | *dioica*...... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Oxalis* ..... | *acetosella*... | *Idem.* |
| *Phytolacca*.. | *decandra*.... | *Idem.* |
| *Cotyledon*... | *umbilicus* ... | *Idem*, sur les murs, et dans la vallée du Var. |

*Dodécandrie* : sept Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Azarum* .... | *europæum* ... | Aux Alpes de Tende. |
| *Portulaca*... | *oleracea*.... | Campagne de Nice. |
| *Lytrum*.... | *salicaria*.... | *Idem.* |
| | *thimifolia*... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Agrimonia* .. | *eupatoria* ... | *Idem.* |
| *Reseda*. .... | *lutea*....... | *Idem*, et à la péninsule de S. Hospice. |
| | *mediterranea*. | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Euphorbia* . | *exigua* ..... | *Idem*, ainsi qu'à Villefranche. |
| | *servata*..... | *Idem.* |
| | *nicæensis* ... | *Idem.* |
| | *dendroides*... | *Idem.* |
| | *characias*... | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Sempervivum* . | *aracnoideum*. | Aux Alpes de Sarsa-Morena, Sestrières, etc. |

*Isocandrie* : dix-sept Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Cactus*. . . . . | *americanus*. . | Campagne de Nice. |
| | *opontia*. . . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Philadelphus* | *syringa*. . . . . | *Idem*. |
| *Myrthus*. . . . | *communis* . . . | *Idem*. |
| *Punica*. . . . . | *granatum* . . . | *Idem*. |
| *Amygdalus*. . | *persica* . . . . . | *Idem*. |
| | *communis* . . . | *Idem*. |
| *Prunus*. . . . . | *mahaleb*. . . . | *Idem*. |
| | *lauro-cerasus* | *Idem*. |
| *Cratægus* . . . | *oxiacantha*. . | *Idem*, au jardin de botanique. |
| | *pyracantha*. . | *Idem*. |
| *Sorbus*. . . . . . | *domestica*. . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Mespilus*. . . . | *amelanchior* | *Idem*. |
| | *cotoneaster*. . | Alpes secondaires. |
| | etc. | |
| *Pyrus*. . . . . . | *malus*. . . . . . | Campagne de Nice, et par tout le pays. |
| | *cydonia*. . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Dryas*. . . . . . | *octopetala*. . . | Alpes de Sestrières, et Sarsa-Morena. |
| *Spiræa*. . . . . . | *aruncus*. . . . . | Aux environs de Roccabiliera. |
| | *ulmaria*. . . . | *Idem*. |
| *Rosa* . . . . . . | *alpina*. . . . . . | Val de Blora. |
| | *canina* . . . . . | Campagne de Nice, et partout. |
| *Rubus*. . . . . . | *idæus* . . . . . . | *Idem*. |
| | *fruticosus*. . . | *Idem*. |
| *Tormentilla* . | *erecta*. . . . . . | *Idem*. |
| *Fragaria* . . | *vesca* . . . . . . | *Idem*. |
| | *sterilis* . . . . . | Au bois de la Mairis. |
| *Potentilla*. . . | *aurea*. . . . . . | Aux environs de S. Martin de Lantosca. |
| | *argentea* . . . . | *Idem*. |
| | *caulescens*. . . | *Idem*. |
| | *valderia* . . . . | A la montagne des Fourches et de la Caillole. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| | *Polyandrie : soixante-dix-neuf Genres.* | |
| *Papaver* .... | *somniferum*.. | Campagne de Nice. |
| | *argemone*.... | Aux environs de Villefranche. |
| | etc. | |
| *Chelidonium*. | *majus*...... | Campagne de Nice. |
| | *glaucum* ... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Capparis*.... | *spinosa*. ... | *Idem.* |
| *Cistus*...... | *salvifolius*... | *Idem.* |
| | *roseus*...... | *Idem.* |
| | *rosmarinifolius* ..... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Tilia* ...... | *europæa* .... | Campagne de Nice. |
| *Nymphea* ... | *alba* ....... | *Idem*, au jardin de botanique. |
| *Pæonia*..... | *officinalis* ... | *Idem.* |
| *Delphinium*.. | *consolida* ... | *Idem.* |
| | *staphisagria*. | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Aconitum*... | *anthora*..... | Aux montagnes du Molinet et de Saint-Étienne, et au jardin de botanique. |
| | *napellus* .... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Aquilegia*.. | *vulgaris* .... | A la montagne de Boréon et de Sestrières. |
| | *viscosa*..... | *Idem.* |
| | *alpina*...... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Nigella*..... | *arvensis*..... | Campagne de Nice. |
| | *damascena* .. | *Idem.* |
| *Clematis*.... | *erecta*...... | *Idem.* |
| | *maritima*.... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Thalictrum*.. | *flavum*...... | *Idem.* |
| | *fœtidum*.... | *Idem.* |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Helleborus* . . | *niger*. . . . . . | Dans le chemin de Saint-Étienne à Saint-Dalmas. |
| | *fœtidus* . . . . | Campagne de Nice. |
| | *hiemalis* . . . . | *Idem.* |
| *Trollius* . . . . | *europæus*. . . . | Aux prés de Saint-Martin de Lantosca. |
| *Caltha* . . . . . | *palustris*. . . . | A Molières. |
| *Anemone*. . . . | *alpina*. . . . . | Col de Tende. |
| | *hepatica* . . . . | Campagne de Nice. |
| | *hortensis*. . . . | *Idem.* |
| *Adonis*. . . . . | *æstiva* . . . . . | *Idem.* |
| | *flammea* . . . . | *Idem.* |
| *Ranunculus* . | *polymorphus* . | *Idem.* |
| | *parviflorus*. . . | *Idem.* |
| | *repens*. . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Leonurus* . . . | *cardiaca*. . . . | Au bois de la Mairis. |
| *Gleucoma*. . . | *hederacea*. . . | Campagne de Nice. |
| *Hyssopus* . . . | *officinalis* . . . | Aux environs de Peglia. |
| *Mentha*. . . . . | *silvestris*. . . . | A Saint-Martin de Lantosca. |
| | *piperita*. . . . . | Dans les jardins de Nice. |
| | etc. | |
| *Sideritis* . . . . | *romana*. . . . . | Campagne de Nice. |
| | *hirsuta* . . . . . | *Idem.* |
| *Lavendula*. . . | *staccas*. . . . . | *Idem*, et partout dans les Alpes secondaires. |
| | *spica*. . . . . . . | *Idem.* |
| | *angustifolia* . | *Idem.* |
| *Teucrium*. . . | *scorodonia*. . . | *Idem.* |
| | *botris* . . . . . . | *Idem.* |
| | *lucidum* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Ajuga*. . . . . . | *pyramidalis* . | Au bois de Clans. |
| *Phlomis* . . . . | *lychnitis*. . . . | Campagne de Nice. |
| | *herba venti* . . | *Idem.* |
| *Bitonica*. . . . | *officinalis* . . . | *Idem*, au jardin de botanique. |
| *Lamium* . . . . | *orvala*. . . . . . | *Idem.* |
| | *maculatum* . . | *Idem.* |
| *Galeopsis* . . . | *ladanum*. . . . | *Idem.* |
| | *tetrahit*. . . . . | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Stachis.* . . . . | *heraclea* . . . . | Péninsule de Saint-Hospice. |
| | *recta.* . . . . . . | Au Var inférieur. |
| | etc. | |
| *Nepeta* . . . . . | *cataria.* . . . . | Sur toutes les Alpes secondaires. |
| | *nepetella.* . . . | *Idem.* |
| *Satureia* . . . . | *juliana.* . . . . | Campagne de Nice. |
| | *græca* . . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Bellota* . . . . | *nigra.* . . . . . . | *Idem.* |
| *Marrubium* . . | *vulgare.* . . . | *Idem.* |
| | *candidissimum* | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Mollucella* . | *frutescens.* . . | *Idem*, au jardin de botanique. |
| *Scutellaria* . . | *alpina.* . . . . . | Montagnes de Saint-Martin de Lantosca. |
| *Thymus* . . . . | *pipirella* . . . . | Les Alpes secondaires. |
| | *alpinus* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Prunella.* . . . | *grandiflora* . . | Campagne de Nice. |
| | *hyssopifolia* . | *Idem.* |
| *Clinopodium* . | *vulgare.* . . . . | *Idem.* |
| *Melissa* . . . . | *officinalis.* . . | *Idem.* |
| | *grandiflora* . . | Aux environs de Savorgio. |
| *Melittis* . . . . | *mellissophyllum.* . . . . . | Au Var inférieur. |
| *Orobanche.* . . | *major* . . . . . . | Campagne de Nice. |
| | *purpurea* . . . | *Idem.* |
| *Acanthus* . . . | *mollis.* . . . . . | *Idem.* |
| *Bartsia.* . . . . | *viscosa.* . . . . | *Idem.* |
| | *alpina.* . . . . . | A la montagne de Lautiglion. |
| *Euphrasia.* . . | *officinalis* . . . | A la campagne de Nice et à Mont-Calvo. |
| | *viscosa* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Rhinanthus.* . | *trixago.* . . . . | Au Var inférieur. |
| | *crista galli* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Melampyrum.* | *nemorosum* . . | *Idem.* |
| | *sylvaticum* . . | *Idem.* |
| *Scrophularia* . | *lucida.* . . . . . | Campagne de Nice. |
| | *scorodonia.* . . | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Digitalis*.... | *lucida*...... | Aux montagnes de Molinet. |
| | *parviflora*... | *Idem.* |
| *Antirrhinum*. | *alpinum*.... | *Idem.* |
| | *monspessulanum*..... | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Pedicularis*.. | *palustris*.... | Aux montagnes de Tende. |
| | *sylvatica*.... | *Idem.* |
| *Vitex*...... | *agnus castus*. | Campagne de Nice, vallon de Magnan, et autres. |
| *Cesamum*... | *orientale*.... | *Idem*, au jardin de botanique. |

*Tétradynamie* : vingt-quatre Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Dentaria*.... | *pentaphyllos*. | Au bois de Cairos. |
| *Draba*...... | *verna*...... | Campagne de Nice. |
| | *pyrenaica*... | Montagnes de Tende. |
| *Lunaria*.... | *rediviva*..... | *Idem.* |
| *Myagrum*... | *perfoliatum*.. | Campagne de Nice. |
| *Vella*...... | *annua*...... | *Idem.* |
| *Iberis*...... | *umbellata*.. | *Idem.* |
| | *sempervivens* | *Idem.* |
| *Alyssum*.... | *incanum*.... | *Idem.* |
| | *clypeatum*... | *Idem.* |
| *Clypeola*.... | *maritima*.... | *Idem.* |
| | *jonthlaspi*... | *Idem.* |
| *Cochlearia*.. | *officinalis*... | Montagnes de Tende. |
| | *drabe*...... | Campagne de Nice. |
| | *coronopus*... | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Lapidium*... | *procumbens*.. | *Idem.* |
| | *petræum*.... | *Idem.* |
| *Thlaspi*.... | *hirtum*..... | *Idem.* |
| | *saxatile*.... | *Idem.* |
| *Biscutella*... | *auriculata*.. | *Idem.* |
| | *didyma*..... | *Idem.* |
| *Erysimum*... | *barbarea*.... | Campagne de Nice. |
| | *cheirantoides*. | *Idem.* |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Cheiranthus* . | *maritimus*. . . | Péninsule de Saint-Hospice. |
| | *alpinus*. . . . . | Montagne de Boréon. |
| | *littoreus*. . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Hesperis*. . . . | *verna* . . . . . . | *Idem*. |
| *Arabis* . . . . . | *thaliana*. . . . | *Idem*. |
| *Brassica*. . . | *orientalis* . . . | *Idem*. |
| | *alpina*. . . . . . | Col de Fenestres. |
| *Turritis* . . . . | *glabra*. . . . . . | Campagne de Nice. |
| | *hirsuta* . . . . | *Idem*. |
| *Crambe*. . . . . | *maritima*. . . . | *Idem*. |
| *Isatis*. . . . . . | *tinctoria*. . . . | *Idem*. |
| | *alpina*. . . . . . | Col de Fenestres. |
| *Bunias*. . . . . | *erucago*. . . . . | Campagne de Nice. |
| *Cardamine* . . | *pratensis*. . . . | *Idem*. |
| | *parviflora* . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Sinapis*. . . . . | *maritima*. . . . | *Idem*. |
| | *erucoïdes*. . . . | *Idem*. |
| *Sisymbrium*. . | *irio*. . . . . . . . | *Idem*. |
| | *Barrelieri*. . . | *Idem*. |
| | *sophia*. . . . . . | Au bois de la Mairis. |
| | etc. | |

*Monadelphie* : sept Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Geranium*. . . | *moschatum*. . | Campagne de Nice. |
| | *lucidum* . . . . | *Idem*. |
| | *malacoides*. . | *Idem*. |
| | *zonale*. . . . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Sida*. . . . . . . | *abutilon* . . . . | *Idem*. |
| *Gossipium*. . . | *herbaceum*. . . | *Idem*, dans les jardins. |
| *Lavatera*. . . . | *maritima*. . . . | *Idem*. |
| | *arborea*. . . . . | *Idem*. |
| *Alcea*. . . . . . | *rosea* . . . . . . | *Idem*. |
| *Hibiscus*. . . . | *trionum*. . . . . | *Idem*, cultivé au jardin de botanique et autres. |
| | *manihot* . . . . | *Idem*. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Althæa* . . . . | *officinalis* . . . | Campagne et jardins de Nice. |
| | *cannabina*. . . | *Idem.* |
| | *hirsuta*. . . . . | *Idem.* |

*Diadelphie* : trente-un Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Fumaria*. . . . | *capnoides* . . . | *Idem.* |
| | *spicata* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Polygala* . . . | *vulgaris* . . . . | *Idem.* |
| | *monspeliaca* . | *Idem.* |
| *Spartium*. . . . | *spinosum*. . . . | *Idem*, à Mont-Gros. |
| *Genista* . . . . | *hispanica* . . . | *Idem.* |
| | *tinctoria* . . . | *Idem.* |
| *Anthyllis* . . . | *vulneraria*. . . | Terroir de Levens, et montagne de Ferrion. |
| | *barba Jovis*. . | Péninsule de Saint-Hospice. |
| | etc. | |
| *Ulex* . . . . . . | *europæus* . . . | Sur toutes les Alpes secondaires. |
| *Ononis* . . . . . | *antiquorum* . | *Idem*, et dans la plaine de Nice. |
| | *viscosa* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Colutea*. . . . . | *arborescens* . . | Jardins de Nice. |
| *Pisum*. . . . . . | *maritimum* . . | Campagne de Nice. |
| | *ochrus*. . . . . . | *Idem.* |
| *Lathyrus* . . . | *aphaca* . . . . . | *Idem*, et à Mentou. |
| | *latifolia* . . . . | *Idem.* |
| | *heterophyllus* | *Idem.* |
| *Vicia*. . . . . . | *peregrina*. . . | *Idem.* |
| | *lathyroides* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Astragalus*. . | *hamosus* . . . . | Sur toutes les Alpes secondaires. |
| | *monspessulanus*. . . . . | *Idem.* |
| *Glycyrrhiza* . | *glabra*. . . . . . | Dans les jardins de Nice. |
| *Biserrula*. . . | *pelecinus*. . . . | Campagne de Nice. |
| *Phaca* . . . . . | *montana* . . . . | *Idem.* |
| *Psoralea*. . . . | *bituminosa* . . | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Trifolium*. . . | *angustifolium* | Campagne de Nice. |
| | *fragiferum* . . | *Idem.* |
| | *subterraneum*. | *Idem.* |
| | *tomentosum* . | *Idem.* |
| *Hedysarum*. . | *coronarium*. . | Collines de Berra. |
| | *spinosissimum* | *Idem.* |
| *Coronilla* . . | *securidaca*. . | Campagne de Nice. |
| | *emerus*. . . . | *Idem.* |
| *Ornithopus*. . | *compressus*. . | *Idem.* |
| | *scorpioides*. . | *Idem.* |
| *Scorpiurus*. . | *vermiculata* . | *Idem.* |
| | *subvillosa* . . | *Idem* |
| *Hyppocrepis* . | *unisiliquosa* . | *Idem*, et Alpes secondaires. |
| | *multisiliquosa* | *Idem.* |
| *Medicago* . . | *maritima*. . . | *Idem.* |
| | *radiata* . . . | *Idem.* |
| | *glomerata* . . | *Idem.* |
| | *circinnata* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Robinia* . . . | *pseudo-acacia* | *Idem.* |
| *Indigofera*. . | *tinctoria*. . . | *Idem*, au jardin de botanique. |
| *Cicer*. . . . | *arietinum* . . | *Idem.* |
| *Ervum* . . . | *monanthos*. . | *Idem.* |
| | *ervilia* . . . . | *Idem.* |
| *Citisus*. . . | *gracus*. . . . | *Idem.* |
| | *argenteus* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| | *laburnum* . . | Au commencement de la chaîne du col de Pal. |
| *Lotus* . . . | *maritima*. . . | Campagne de Nice. |
| | *dorycnium* . . | *Idem.* |
| | *hirsuta*. . . . | *Idem.* |
| | *recta*. . . . | *Idem.* |
| | *corniculata* . | *Idem.* |
| *Galega* . . . | *officinalis* . . | *Idem*, au jardin de botanique. |
| *Trigonella*. . | *monspeliaca* . | *Idem.* |
| | *fœnum græc.* | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| | *Polyadelphie* : deux Genres. | |
| *Citrus* . . . . | *aurantium* . . | Campagne de Nice, de Mentou. On en |
| | etc. | verra les variétés à la sect. *Agricult.* |
| *Hypericum* . . | *tomentosum* . | *Idem.* |
| | *coris*. . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| | *Syngénésie* : soixante Genres. | |
| *Catananche* . | *cærulea* . . . | *Idem.* |
| *Seriola*. . . . | *urens* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Hypocheris*. . | *radicata* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Andriala*. . . | *sinuata* . . . | *Idem.* |
| | *lanata* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Tragopogon* . | *picroides* . . . | *Idem.* |
| | *crocifolium*. . | Au-dessus de Tende. |
| | etc. | |
| *Picris* . . . . | *hieracioides* . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Leontodon* . . | *tuberosus*. . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Sonchus* . . . | *maritimus* . . | Au Var inférieur. |
| | *alpinus*. . . . | A la montagne de Gialonga. |
| *Scorsonera* . . | *hispanica* . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Crepis* . . . . | *pulchra* . . . | Aux environs de Beuil. |
| | etc. | |
| *Chondrilla* . . | *juncea* . . . . | Campagne de Nice. |
| *Prænanthes* . | *ramosissima* . | Au Var inférieur. |
| | *muralis* . . . | Campagne de Nice, au vallon obscur. |
| | etc. | |
| *Lactuca* . . . | *scariola* . . . | *Idem.* |
| | *perennis* . . . | A Mont-Calvo. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX où les plantes se trouvent. |
|---|---|---|
| *Hieracium* . . | *alpinum* . . . | Col de Sestrières, de Fenestres, etc. |
| | etc. | |
| *Lapsana*. . . | *stellata* . . . | Campagne de Nice. |
| | *zaciutha*. . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Hyoseris*. . . | *fœtida* . . . . | *Idem.* |
| *Atractilis* . . | *cancellata* . . | *Idem.* |
| *Carlina* . . . | *lanata* . . . . | *Idem.* |
| | *acaulis* . . . | A la montagne de Ferrion, et à Saint-Dalmas-le-Sauvage. |
| | etc. | |
| *Cnicus*. . . . | *ferox* . . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Arctium* . . . | *lappa* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Carthamus*. . | *tinctorius* . . | *Idem*, au jardin de botanique. |
| | *carduncellus* . | Aux environs de Luceram. |
| | etc. | |
| *Onoperdon* . . | *acanthium* . . | Campagne de Nice. |
| *Cynara* . . . | *scolymus*. . . | *Idem.* |
| *Serratula* . . | *alpina* . . . . | Alpes du col de Raous. |
| | etc. | |
| *Cacalia* . . . | *alpina* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Eupatorium* . | *cannabinum* . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Santolina* . . | *chamæcyparissus* . . . | *Idem.* |
| *Athanasia*. . | *maritima*. . . | Aux environs de Mentou. |
| *Stæhelina* . . | *dubia* . . . . | Péninsule de Saint-Hospice. |
| *Artemisia* . . | *camphorata* . | Montagnes de Saint-Étienne et Saint-Dalmas. |
| | *rupestris* . . . | *Idem.* |
| | *vulgaris* . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Tanacetum* . | *vulgare* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Cotula*. . . . | *grandis* . . . | Campagne de Nice, au vallon du Piol. |
| *Carduus* . . . | *tuberosus* . . | Au Var inferieur. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Coniza.* . . . | *sordida* . . . | A Mont-Gros. |
| | etc. | |
| *Gnaphalium* . | *supinum* . . . | Toutes les Alpes secondaires. |
| | *dioicum* . . . | *Idem.* |
| *Anacyclus* . . | *valentinus* . . | Campagne de Nice. |
| *Bellis* . . . . | *perennis* . . . | *Idem.* |
| *Matricaria* . | *maritima.* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Doronicum.* . | *pardalianches* | Montagnes de Sarsa-Morena, de la Magdeleine, de Col-de-fer. |
| | etc. | |
| *Chrisanthem.* | *monspeliense.* | Campagne de Nice. |
| | *coronarium.* . | *Idem.* |
| *Arnica.* . . . | *montana* . . . | Aux environs de S. Martin de Lantosca. |
| | *scorpioides.* . | Aux environs de Molinet. |
| *Inula* . . . . | *odora* . . . . | Campagne de Nice, et jardins. |
| | *helenium.* . . | *Idem.* |
| | *crithmifolia* . | Au Var inférieur. |
| *Erigeron* . . . | *canadense* . . | Dans le lit du Pallion. |
| | etc. | |
| *Solidago* . . . | *minuta.* . . . | Aux bois de la Mairis et de Clans. |
| | etc. | |
| *Cineraria* . . | *maritima.* . . | Sur les rochers qui entourent le port de Nice. |
| | etc. | |
| *Senecio* . . . | *viscosus* . . . | Aux environs d'Utelle. |
| | etc. | |
| *Tussilago* . | *petasites.* . . | Campagne de Nice. |
| | *alpina* . . . . | Aux cols de Raous et de Fenestres. |
| | etc. | |
| *Aster* . . . . | *alpinus.* . . . | *Idem.* |
| *Tagetes* . . . | *patula* . . . . | Campagne de Nice. |
| *Anthemis* . . | *maritima.* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Achillæia* . . | *ligustica.* . . | *Idem.* |
| | *nobilis* . . . | *Idem.* |
| | *abrotanifolia.* | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Buphthalmum* | *maritimum.* . | *Idem.* |
| | *grandiflorum* . | Sur les hauteurs de Berra. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Linnæa*. . . . | *pauciflora* . . | Campagne de Nice. |
| *Centaurea* . . | *nicæensis*. . . | *Idem*. |
| | *scabiosa* . . . | *Idem*. |
| | *conifera* . . . | *Idem*. |
| | *pectinata* . . | Au col de Fenestres. |
| *Helianthus* . | *annuus*. . . . | Campagne de Nice. |
| *Filago*. . . . | *pygmæum*. . . | Dans le lit du Pallion. |
| | etc. | |
| *Calendula* . . | *arvensis* . . . | Campagne de Nice. |
| *Echinops*. . . | *ritro* . . . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Viola* . . . . | *odorata* . . . | *Idem*. |
| | *tricolor* . . . | *Idem*. |
| | *cenisia*. . . . | Au val de Blora. |
| | etc. | |
| *Impatiens* . . | *noli tangere*. . | Au jardin de botanique, et autres, de Nice. |
| | etc. | |

*Gynandrie :* huit Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Orchis*. . . . | *pyramidalis* . | Campagne de Nice. |
| | *ustulata* . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Ophrys*. . . . | *monorchis* . . | *Idem*. |
| | *anthropophora* | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Serapias* . . . | *lingua* . . . . | *Idem*. |
| | *lancifolia* . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Satyrium*. . . | *albidum* . . . | Aux Alpes de Tende. |
| | *nigra*. . . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Aristolochia*. | *clematitis* . . | Campagne de Nice. |
| | *rotunda* . . . | *Idem*. |
| | etc. | |
| *Cytinus* . . . | *hypocistis* . . | Alpes de Tende. |
| *Arum* . . . . | *arisarum*. . . | Campagne de Nice. |
| | *dracunculus* . | *Idem*. |
| *Zostera* . . . | *marina*. . . . | *Idem*. |
| | *oceanica* . . . | *Idem*. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| | | *Monoécie :* quarante-six Genres. |
| *Chara* . . . . | *vulgaris* . . | Campagne de Nice. |
| *Lanichellia* . | *palustris* . . . | Le long de la Nervia. |
| *Lemna*. . . . | *polyrhiza* . . | Campagne de Nice. |
| *Leea*. . . . . | *mais*. . . . . | *Idem.* |
| *Carex* . . . . | *montana* . . . | Le long des différentes chaines. |
| | *patula* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Sparganium* . | *erectum* . . . | Campagne de Nice. |
| *Typha* . . . . | *latifolia* . . . | *Idem.* |
| *Urtica*. . . . | *urens* . . . . | *Idem.* |
| | *dioica* . . . . | *Idem.* |
| | *pilulifera* . . | *Idem*, au vallon Saint-André. |
| *Morus*. . . . | *alba* . . . . . | *Idem*, et dans presque tout le comté. |
| *Buxus*. . . | *sempervivens* . | *Idem*, partout. |
| *Betula*. . . . | *alba* . . . . . | Au Var inférieur. |
| | *alnus* . . . | *Idem* |
| | etc. | |
| *Lanthium* . . | *spinosum*. . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Ambrosia* . . | *maritima*. . . | Aux environs de Villefranche. |
| *Amaranthus* . | *viridis* . . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Sagittaria* . . | *sagittifolia* . | A Saint-Martin du Var. |
| *Theligonum* . | *cynocrambe*. . | Sur les vieux murs de Nice. |
| *Poterium*. . | *sanguisorba* . | Campagne de Nice. |
| *Fagus* . . . . | *castanea*. . . | A Contes, Luceram, et vallée de la Visubie. |
| | *sylvatica*. . | Aux bois de la Mairis et de la Tanarde. |
| *Quercus* . . . | *suber*. . . . . | Campagne de Nice. |
| *Juglans* . . . | *regia*. . . . . | *Idem*, et vallée de Sospello, etc. |
| *Coryllus* . . . | *avellana* . . . | *Idem.* |
| *Carpinus*. . . | *betulus*. . . . | Campagne de Nice. |
| | *ostrya* . . . . | Vallée de la Nervia. |
| *Platanus* . . | *orientalis* . . | Campagne de Nice. |
| *Pinus* . . . . | *pinea* . . . . | Toutes les montagnes et collines maritimes. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Cupressus* . . | *sempervivens* . | Campagne de Nice. |
| *Thuja* . . . . | *orientalis* . . | *Idem.* |
| *Croton* . . . . | *tinctorium* . . | *Idem*, à Sainte-Hélène et au Lazareth. |
| *Ricinus* . . . | *communis* . . | *Idem*, partout. |
| *Momordica*. . | *elaterium* . . | *Idem.* |
| *Cucumis* . . . | *melo* . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Cucurbita* . . | *lagenaria* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Brionia* . . . | *alba* . . . . . | A Saint-Martin de Lantosca. |

*Dioécie* : quatorze Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Salix* . . . . | *reticulata* . . | Montagnes de Saint-Étienne et Saint-Dalmas. |
| *Osyris* . . . . | *alba* . . . . . | Campagne de Nice. |
| *Viscum* . . . | *album* . . . . | Vallées de la Nervia et de Savorgio. |
| *Cannabis*. . . | *sativa* . . . . | Campagne de Nice, etc. |
| *Humulus*. . . | *lupulus*. . . . | *Idem.* |
| *Pistacia* . . . | *therebinthus* . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Spinacia* . . . | *oleracea* . . . | *Idem.* |
| *Smilax*. . . . | *aspera* . . . . | *Idem*, à Saint-Pons. |
| *Populus* . . . | *alba* . . . . . | *Idem*, partout. |
| | etc. | |
| *Mercurialis* . | *annua* . . . . | *Idem.* |
| *Coriaria* . . . | *myrtifolia* . . | *Idem.* |
| *Schinus* . . . | *molle* . . . . | Aux environs d'Èze. |
| *Juniperus*. . . | *phœnicea*. . . | Sur toutes les Alpes secondaires. |
| | *sabina* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Ruscus*. . . . | *aculeatus* . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |

*Polygamie* : treize Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Holcus* . . . | *halepensis* . . | Campagne de Nice. |
| | *mollis* . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Cenchrus.* . . | *capitatus* . . | Dans le lit du Pallion et à la montagne de Braou. |
| *Ægilops* . . . | *triuncialis* . . | Campagne de Nice. |
| *Andropogon* . | *ischæmum* . . | Campagne de Nice, au Lazareth. |
| | *contortum* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Valantia* . . | *muralis* . . . | *Idem.* |
| | *cruciata* . . . | Var inférieur. |
| *Celtis* . . . . | *australis.* . . | Campagne de Nice. |
| *Veratrum* . . | *album* . . . . | Au bois de la Mairis. |
| *Acer.* . . . . | *monspessulanum.* . . . | Au bois de Cairos. |
| | *campestre* . . | Campagne de Nice. |
| *Parietaria* . . | *officinalis* . . | *Idem.* |
| *Atriplex* . . . | *rosea* . . . . | *Idem.* |
| | *halimus* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Fraxinus* . . | *excelsior.* . . | *Idem*, mais particulièrement dans la vallée de la Visubie. |
| *Ceratonia* . . | *siliqua.* . . . | A Villefranche, Èze, et sur les rochers du bord de la mer. |
| *Ficus* . . . . | *carica* . . . . | *Idem*, et presque partout. J'en exposerai les variétés. |

*Cryptogamie :* vingt-deux Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Equisetum* . . | *palustre* . . . | Campagne de Nice. |
| *Osmunda* . . | *regalis.* . . . | Aux montagnes de Gialorga, Boreon, etc. |
| *Polypodium* . | *cristatum* . . | Chaînes du col de Pal et de Fenestres. |
| | *alpinum* . . . | *Idem.* |
| *Asplenium* . . | *ceterach* . . . | Au Var inferieur. |
| | *scolopendrium* | *Idem.* |
| *Pteris* . . . . | *aquilina* . . . | Campagne de Nice, au vallon obscur. |
| | *cretica* . . . . | *Idem.* |
| *Adianthum* . | *capillus Veneris* . . . . | *Idem.* |
| | *nigrum* . . . . | *Idem.* |
| *Lycopodium* . | *alpinum* . . . | A Saint-Martin de Lantosca. |
| *Polytrium* . . | *commune* . . . | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX OÙ LES PLANTES SE TROUVENT. |
|---|---|---|
| *Bryum* . . . | *murale* . . . . | Campagne de Nice. |
| | *argenteum* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Hypnum* . . . | *cupressiforme* | *Idem*, au vallon obscur. |
| | etc. | |
| *Fontinalis* . . | *minor* . . . . | A Tende. |
| *Marchantia* . | *polyphorme* . . | Campagne de Nice. |
| *Jungermannia* | *asplenoides* . . | *Idem.* |
| *Lichen* . . . | *pulmonarius* . | Cols Sestrières, Fenestres, de Tende, etc. |
| | *islandicus* . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Byssus* . . . | *flos aquæ* . . . | Campagne de Nice. |
| | etc. | |
| *Ulva* . . . . | *pavonia* . . . | *Idem.* |
| | *lactuca* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Fucus* . . . . | *fœniculaceus* . | Côtes de la mer de Nice et de Villefranche. |
| | *helminthocorton* . . . . | *Idem.* |
| | *purpureus* . . | *Idem* |
| | *natans* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Conferva* . . . | *littoralis* . . . | Dans le lit du Pallion. |
| | *tomentosa* . . | *Idem.* |
| *Agaricus* . . . | *candidus* . . . | Aux environs de Roccabiliera. |
| | *bulbosus* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Boletus* . . . | *fulvus* . . . . | *Idem*, et Alpes secondaires. |
| *Helvella* . . . | *mitra* . . . . | Campagne de Nice. |
| *Lycoperdon* . | *bovista* . . . . | Au vallon de Bartemont, à Roccabiliera. |

*Addition* aux Palmiers.

| | | |
|---|---|---|
| *Phœnix* . . . | *dactylifera* . | Dans la campagne de Nice. |

Mon ancien et savant collègue, M. le professeur Balbis, maintenant professeur

de botanique à Lyon, a joint à la Flore du Piémont du célèbre Allioni plusieurs plantes qu'il a récoltées lui-même, ou qui lui ont été apportées et communiquées, quelques-unes par M. Rizzo, et plusieurs par le digne Molineri, jardinier en chef au jardin botanique de Turin, que nous avons eu le malheur de perdre l'année dernière. Parmi les espèces il y en a de nouvelles : telles sont les trois *dianthus*, *alpestris*, *furcatus* et *tener*, publiées et insérées dans les Actes de l'Académie royale de Turin ; le *scorzonera muricata*, *crepis nicæensis*, *centaurea procumbens*, etc., ainsi qu'on peut le voir dans les différens ouvrages publiés par ce botaniste, dont une grande partie se trouve insérée dans les Actes de l'Académie de Turin.

M. De Candolle a également annoncé, dans le 6.e volume de sa Flore française, plusieurs plantes qui n'avaient point encore été trouvées avant lui dans les environs de Nice, et qui enrichissent la Flore de ce beau et intéressant pays.

J'ajouterai qu'ayant comparé, dans mon Voyage des Vosges, la richesse de l'intérieur de ces vallées en fait de cryptogames

(sur lesquels mon collègue M. Nestler a publié de très-belles centuries) avec celle des Alpes maritimes, j'ai trouvé celles-ci beaucoup moins fécondes, excepté en byssus, fucus et conferves; ce qui découle naturellement de la dénudation des rocs, de la chaleur et de la sécheresse de l'air, qui ne fournissent aux lichens et aux mousses aucun moyen de nourriture.

### ARTICLE II.

### *Des insectes et des vers les plus communs aux Alpes maritimes.*

5.$^{e}$ *Classe du Règne animal* de Linné.

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| ORDRE I.$^{er}$ *Coléoptères* : trente Genres. | | |
| *Scarabeus*. . . | *typhæus*. . . . | Les scarabés. |
| | *nasicornis* . . | *Idem.* |
| | *fullo*. . . . . | *Idem.* |
| | *bison* . . . . . | *Idem.* |
| | *sacer*. . . . . | *Idem.* |
| | *vacca*. . . . . | *Idem.* |
| | *bicolor*. . . . | *Idem.* |
| | *melolontha*. . | *Idem.* |
| | *Schreberi*. . . | *Idem.* |
| | *solstitialis*. . | *Idem.* |
| | *taurus* . . . . | *Idem.* |
| | *auratus* . . . | *Idem.* |
| | *nobilis* . . . . | *Idem.* |
| | *laticolis* . . . | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Scarabeus*. . | *hemypterus*. . | Les scarabés. |
| | *punctatus*. . . | *Idem*. |
| | *agricola* . . . | *Idem*. |
| | *vitis* . . . . . | *Idem*. |
| | *furcatus* . . . | *Idem*. |
| | *hirtellus* . . . | *Idem*. |
| | *morio*. . . . . | *Idem*. |
| | *sticticus* . . . | *Idem*. |
| | *heremita*. . . | *Idem*. |
| | *horticola*. . . | *Idem*. |
| | *Schæfferi*. . . | *Idem*. |
| | *4maculatus*. . | *Idem*. |
| *Lucanus* . . . | *cervus* . . . . | Le cerf-volant. |
| | *parallelipipedus* . . . . | *Idem*. |
| *Dermestes* . . | *capucinus* . . | Le dermeste. |
| | *lardurus* . . . | *Idem*. |
| | *polygraphus*. . | *Idem*. |
| | *pcellio* . . . . | *Idem*. |
| *Ptinus*. . . . | *fur*. . . . . . | La vritelle. |
| | *pectinicornis* . | *Idem*. |
| *Hister*. . . . | *unicolor* . . . | L'escarbot. |
| | *globosus* . . . | *Idem*. |
| | *4maculatus*. . | *Idem*. |
| | *æneus* . . . . | *Idem*. |
| *Gyrinus*. . . | *natator*. . . . | Le gyrin. |
| *Byrrhus* . . . | *scrophulariæ*. | L'anthrène. |
| | *verbasci* . . . | *Idem*. |
| *Silpha* . . . . | *atrata* . . . . | Le bouclier. |
| | *rugosa*. . . . | *Idem*. |
| | *littoralis*. . . | *Idem*. |
| *Cassida*. . . | *viridis* . . . . | La casside. |
| | *affinis* . . . . | *Idem*. |
| | *vittata*. . . . | *Idem*. |
| *Coccinella* . . | *inpunctata* . . | La coccinelle. |
| | *2punctata* . . | *Idem*. |
| | *22punctata*. . | *Idem*. |
| | *12guttata* . . | *Idem*. |
| | *2pustulata* . . | *Idem*. |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
| --- | --- | --- |
| *Hispa* . . . . | *testacea* . . . | La criocère. |
| *Chrysomela*. . | *tanaceti* . . . | La chrisomèle. |
| | *graminis* . . . | *Idem.* |
| | *populi* . . . . | *Idem.* |
| | *laponica* . . . | *Idem.* |
| | *alni* . . . . . | *Idem.* |
| | *longimana* . . | *Idem.* |
| | *sanguinolenta* | *Idem.* |
| | *serisea*. . . . | *Idem.* |
| | *coryli*. . . . . | *Idem.* |
| | *punctata*. . . | *Idem.* |
| | *caraboides* . . | *Idem.* |
| | *ænea*. . . . . | *Idem.* |
| *Bruchus* . . . | *pisi*. . . . . . | La bruche. |
| | *cisti* . . . . . | *Idem.* |
| | *seminarius* . . | *Idem.* |
| *Curculio*. . . | *populi* . . . . | Le charançon. |
| | *violaceus*. . . | *Idem.* |
| | *sulcirostris* . . | *Idem.* |
| | *vitis* . . . . . | *Idem.* |
| | *paraplecticus*. | *Idem.* |
| *Attelabus* . . | *coryli* . . . . | Le clairon. |
| *Cerambix*. . . | *faber*. . . . . | Le capricorne. |
| | *tristis*. . . . . | *Idem.* |
| | *textor* . . . . | *Idem.* |
| | *pedestris* . . . | *Idem.* |
| | *inquisitor*. . . | *Idem.* |
| | *cerdo*. . . . . | *Idem.* |
| | *suturalis*. . . | *Idem.* |
| *Leptura* . . . | *collaris*. . . . | La lepture. |
| | *rubra*. . . . . | *Idem.* |
| | *verbasci* . . . | *Idem.* |
| *Lampyris*. . . | *nicæensis*. . . *italica*. | Le ver luisant, nommé la *nicæensis lampyris*, me paraît la même que la *mauritanica* de Linné (*spec.* 10, *gen.* 207). |
| *Cantharis* . . | *viridissima* . . | La cantharide. |
| | *ruficollis*. . . | *Idem.* |
| | *fusca*. . . . . | *Idem.* |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Elater* . . . | *ferrugineus* . | Le taupin. |
| | *sanguineus* . | *Idem.* |
| | *carbonarius* . | *Idem.* |
| *Cicindella* . . | *campestris* . | La cicindelle. |
| | *germanica* . . | *Idem.* |
| | *punctata* . . . | *Idem.* |
| *Buprestis* . . | *ænea* . . . . | Le richard. |
| | *nitidula* . . . | *Idem.* |
| | *rustica* . . . | *Idem.* |
| *Dytiscus* . . | *piceus* . . . . | Le distique. |
| | *cinereus* . . . | *Idem.* |
| *Carabus* . . | *auratus* . . . | Le carabé. |
| | *fumosus* . . . | *Idem.* |
| *Tenebrio* . . | *caraboides* . | Le ténébrion. |
| | *culinaris* . . | *Idem.* |
| | *gigas* . . . . | *Idem.* |
| *Meloe* . . . | *atra gouani* . | Le proscarabé. |
| | *chicorei* . . . | *Idem.* |
| | *quadripunctata* . . . . | *Idem.* |
| *Mordella* . . | *paradoxa* . . | La mordelle. |
| *Staphylinus* . | *rufus* . . . . | Le staphylin. |
| | *marinus* . . . | *Idem.* |
| | *tartaricus* . . | *Idem.* |
| *Forficula* . . | *auricularis* . | Le perce-oreille. |

ORDRE II. *Hémiptères* : onze Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Blatta* . . . | *laponica* . . . | La blatte. |
| | *orientalis* . . | *Idem.* |
| | *germanica* . . | *Idem.* |
| *Mantis* . . . | *religiosa* . . . | La mante. Ces *mantis*, indiquées par Linné comme habitant les Indes et l'Afrique (voyez son 220.e genre, *insectes*), sont assez communes sur les collines de Nice; ainsi, M. Rizzo a trouvé, en ma présence, la *pectinicornis* à Cimier. |
| | *oratoria*. | |
| | *pauperata*. | |
| | *pectinicornis*. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Gryllus* . . . | *turritus*. . . . | Le grillon. |
| | *viridissimus*. . | *Idem.* |
| | *giganteus* . . | *Idem.* |
| | *campestris* . . | *Idem.* |
| | *grillo-talpa*. . | *Idem.* |
| | *migratorius*. . | *Idem.* |
| | *cærulescens*. . | *Idem.* |
| | *locusta viridis* | *Idem.* |
| *Fulgora* . . . | *europæa* . . . | La porte-lanterne d'Europe. |
| *Cicada*. . . . | *cornuta*. . . . | La cigale. |
| | *aurita* . . . . | *Idem.* |
| | *populi* . . . . | *Idem.* |
| | *sanguinolenta* | *Idem.* |
| | *spumaria*. . . | *Idem.* |
| *Nepa*. . . . . | *linearis*. . . . | Le scorpion aquatique. |
| | *cimicoides* . . | *Idem.* |
| *Notonecta* . . | *glauca*. . . . | La punaise à avirons. |
| *Cimex* . . . . | *lineatus* . . . | La punaise. |
| | *cardus* . . . . | *Idem.* |
| | *cæruleus*. . . | *Idem.* |
| | *crucifer* . . . | *Idem.* |
| | *viridescens*. . | *Idem.* |
| | *campestris* . . | *Idem.* |
| | *acuminatus*. . | *Idem.* |
| | *striatus*. . . | *Idem.* |
| | *fæstivus* . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Aphis* . . . . | *sambuci* . . . | Le puceron. |
| | *pastinacæ* . . | *Idem.* |
| | *rosæ* . . . . . | *Idem.* |
| | *fabæ*. . . . . | *Idem.* |
| *Chermes* . . . | *ficus* . . . . . | Le kermès. |
| | *urticæ* . . . . | *Idem.* |
| *Coccus*. . . . | *vitis* . . . . . | La cochenille. Aucun de ces kermès et de ces cochenilles ne peut servir à la teinture, et je n'ai pas trouvé dans ces Alpes le kermès du chêne, si utile et si commun dans les *garrigues* de la basse Provence. |
| | *coryli*. | |
| | *oxyacanthæ*. | |
| | *hemispherides* | |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| | | ORDRE III. *Lépidoptères :* trois Genres. |
| *Papilio.* . . . | *jasius* . . . . | Le jason. Ce beau papillon de Barbarie a été trouvé sur l'arbousier, au Piol, par feu M. Giorna, et j'en ai vu élever les chenilles avec grand succès sur des branches de cet arbrisseau. C'est depuis le mois de Mai jusqu'en Novembre qu'on trouve ces chenilles sur l'arbousier. |
| | *machaon*. . . | La queue-de-fenouil. |
| | *podalirius* . . | Le flambé. |
| | *polydamas.* | |
| | *Apollo* . . . . | L'Apollon. |
| | *cratægi*. . . . | Le gazé. |
| | *napi* . . . . . | Le veiné de vert. |
| | *sinapis*. . . . | De la moutarde. |
| | *daplidice.* | |
| | *cardamine* . . | L'aurore. |
| | *cupheno*. . . . | L'euphène. |
| | *belia*. . . . . | L'aurore de Provence. |
| | *palæno*. . . . | Le souci. |
| | *hyale*. . . . | Variété du souci. |
| | *Cleopatra*. . . | La Cléopatre. |
| | *Io* . . . . . . | Le paon du jour. |
| | *Galathæa*. . . | La Galatée. |
| | *fidia*. . . . . | Le fidia. |
| | *mera*. . . . . | Le satyre. |
| | *urticæ* . . . . | La petite tortue. |
| | *ægeria*. . . . | Le tircis. |
| | *Brisæis.* | |
| | *Hermione* . . | L'Hermione. |
| | *Dejanira*. . . | La Déjanire. |
| | *athalanta* . . | Le Vulcain. |
| | *cardui* . . . . | La belle-dame. |
| | *dorus.* | |
| | *arge* . . . . . | L'arge. |
| | *pruni*. . . . . | L'arge du prunier. |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Papillo.* . . . | *populi* . . . . | Le porte-queue brun. |
| | *sibylla*. . . . | Le deuil. |
| | *hypsipile*. | |
| | *camilla*. . . . | Le demi-deuil. |
| | *ramina*. | |
| | *calbum*. . . . | Robert le diable. |
| | *L album* . . . | L blanc. |
| | *paphia* . . . . | Voyez le tabac d'Espagne. |
| | *anthiopa* . . . | L'anthiope. |
| | *lathonia* . . . | Le petit nacré. |
| | *lucilla* . . . . | Lucille. |
| | *cinxia* . . . . | Le damier. |
| | *pamphilus* . . | Le procris. |
| | *phycomone*. | |
| | *melæager*. . . | Le méléagre. |
| | *phlæas*. . . . | Le phlæas. |
| | *comma* . . . . | Le comma. |
| | *malvæ* . . . . | Le plein chant. |
| | *tages*. . . . . | Le papillon grisette. |
| | *virga aurea*. . | Le bronzé. |
| | etc. | |
| *Sphinx*. . . . | *nerii* . . . . . | Le sphinx du laurier-rose. |
| | *anotheræ*. . . | — — de l'onagre. |
| | *tilliæ*. . . . . | — — du tilleul. |
| | *euphorbiæ*. . . | — — du thitimale. |
| | *filipendulæ*. . | — — de la filipendule. |
| | *convolvuli*. . . | — — du liseron. |
| | *ligustri*. . . . | — — du troêne. |
| | *elpenor*. | |
| | *atropos*. . . . | La tête de mort. |
| | *fausta*. . . . | L'arlequin. |
| | *fenestrina*. | |
| *Phalænæ*. . . | . . . . . . . . | Les phalènes. |
| | *pavonia major*. | Le grand paon de nuit. |
| | *minor*. | |
| | *caja* . . . . . | L'hérisson. |
| | *Niobe*. . . . . | La Niobé. |
| | *monacha*. . . | La religieuse. |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Phalæna*. . . | *dispar* . . . . | Le zigzac. |
| | *pudica* . . . . | La pudique. |
| | *virens*. . . . . | La verdoyante. |
| | *pulchella*. . . | La mignonne. |
| | *verbasci*. . . | La striée brune. |
| | *plantaginis*. . | L'écaille brune. |
| | *olivacea* . . . | L'olivâtre. |
| | *quercifolia*. . | La feuille-morte. |
| | *mundana*. . . | La transparente. |
| | *sponsa* . . . . | La fiancée. |
| | *gamma*. . . . | Le lambde. |
| | *Hebe*. . . . . | L'écaille couleur de rose. |
| | *indigenata* . . | L'indigène. |
| | *solani* . . . . | La solanacée. |
| | *grisea* . . . . | La grisâtre. |
| | *mendica*. . . . | La pauvre. |
| | *V nigrum*. . . | Le V noir. |
| | *ferruginalis*. . | La ferrugineuse. |
| | *jacobea*. . . . | Le carmin du seneçon. |
| | *vinula* . . . . | L'écaille marbrée. |
| | *nupta*. . . . . | La liknée rouge. |
| | *pinetella* . . . | Ph. du pin. |
| | etc. | |

ORDRE IV. *Nevroptères :* sept Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Libellula*. . . | *4maculata* . . | Les demoiselles. La *libellula nicæensis* est une espèce non décrite, très-commune à Nice. |
| | *grandis*. | |
| | *virgo*. | |
| | *flaveola*. | |
| | *sanguinea*. | |
| | *nicæensis*. | |
| *Ephemera*. . . | *vulgata*. . . . | L'éphémère. |
| | *parvula*. | |
| *Phrygenea* . . | *viridis* . . . . | La phrygène. |
| | *nebulosa*. | |
| *Hemerobius*. . | *perla*. . . . . | L'hémérobe. |
| | *chrysops*. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Myrmileon.* . | *libulluloides* . | Le fourmillon. |
| | *longicornis.* | |
| *Panorpa* . . . | *communis.* . . | La mouche-scorpion. |
| | *tipularia.* | |
| *Raphidia.* . . | *ophiopsis.* . . | La raphidie. |
| | Ordre V. *Hyménoptères :* neuf Genres. | |
| *Cinips* . . . . | *oleæ* . . . . . | Le cinips. |
| | *rosæ.* | |
| *Tentredo.* . . | *cærulescens.* . | La mouche à scie. |
| | *flavicornis.* | |
| *Siren.* . . . . | *gigas.* | |
| *Ichneumon.* . | *terrefactor.* . | L'ichneumon. |
| | *torquatus.* | |
| *Sphex* . . . . | *flavifrons* . . | Le sphex. |
| | *vespiformis.* | |
| *Vespa* . . . . | *tricuspidata.* . | La guêpe. |
| | *histrio.* | |
| | etc. | |
| *Apis* . . . . . | *cærulea.* . . . | L'abeille. |
| | *hirsuta.* | |
| | *longicornis.* | |
| | etc. | |
| *Formica* . . . | *rufa* . . . . . | La fourmi. |
| | *fusca.* | |
| *Mutilla.* . . . | *europæa.* | |
| | Ordre VI. *Diptères :* onze Genres. | |
| *Oestrus* . . . | *bovis* . . . . . | L'oestre. |
| *Tipula.* . . . | *crocata.* . . . | La tipule. |
| | 6*punctata.* | |
| | etc. | |
| *Panorpa* . . . | *tipularia.* | |
| *Musca.* . . . | *zonaria.* . . . | La mouche. |
| | *murina.* | |
| | *cruentata.* | |
| | etc. | |
| *Tabanus.* . . | *haustellatus* . | Le taon. |
| | etc. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Culex* . . . . | *pipiens* . . . .<br>etc. | Le cousin. Extrêmement incommode à Nice. |
| *Empis* . . . . | *lineata*.<br>etc. | |
| *Conops* . . . . | *lutea*.<br>etc. | |
| *Asilus* . . . . | *crabroniformi*<br>etc. | L'asile. |
| *Bombilius* . . | *fuscus*. . . .<br>*fulvipes*. | Le bombile. |
| *Hippobosca*. . | *equina* . . . . | L'hippobosque, ou la mouche-araignée. |

Ordre VII. *Aptères* : douze Genres.

| | | |
|---|---|---|
| ***Podura***. . . . | ***arborea***. . . .<br>***aquatica***. | La podure. |
| ***Termes***. . . . | ***pulsatorium***. | |
| ***Pediculus***. . . | ***hominis*** . . .<br>***pubis***.<br>***pathologicus***.<br>***ardeæ***.<br>***gallinæ***. | Le poux. Je fais l'espèce ***pathologicus***, parce que j'ai vu et traité à Nice la maladie pédiculaire. |
| ***Pulex*** . . . . | ***irritans***. . . . | La puce. |
| ***Acarus***. . . . | ***exulcerans*** . . | La tique. |
| ***Scorpio***. . . . | ***europæus***. . . | Le scorpion. Il n'est pas dangereux à Nice; mais sa piqûre est très-douloureuse dans le haut de la vallée de la Tinée. |
| ***Aranea***. . . . | ***formosa*** . . .<br>***moxiligera***.<br>***rupestris***.<br>etc. | L'araignée. On ne connaît pas la tarentule dans ces Alpes. |
| ***Cancer***. . . . | ***gamarus***.<br>***astacus***.<br>etc. | Le cancer. Comme les plus grands des insectes de ce genre sont habitans des eaux, j'en ai renvoyé l'énumération à l'article des Poissons. |

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Monoculus.* . | *elongatus.* . . | Le monocle. |
| *Oniscus* . . . | *asilus* . . . . | La cloporte. |
| | *variegatus.* | |
| *Scolopendra* . | *ferruginea* . . | La scolopendre. |
| *Julus.* . . . | *complanatus* . | Le jule. |

En terminant cette énumération des insectes des Alpes maritimes, je ne puis m'empêcher de remarquer que, quoique très-vraisemblablement le nombre des genres soit beaucoup plus grand que celui que je viens de donner, cependant il s'en faut bien qu'il soit aussi étendu que dans les pays froids et humides. J'ai sous les yeux l'Annuaire statistique du département du Nord (Lille, 1813), et j'y trouve tous les genres décrits dans Linné (*Syst. naturæ, tom. I, part. IV et V*) avec un très-grand nombre d'espèces; j'y trouve aussi les mêmes insectes que dans le pays chaud que je décris: ce qui me fait voir que le froid est plus facilement supporté par cette classe d'animaux que par les autres, et même que par les végétaux.

## *Des vers.*

### VI.[e] Classe *de Linné.*

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| | **ORDRE I.[er] *Nuda* : trois Genres.** | |
| *Intestina*. . . | *tænia*. . . . . . . . . . . | Peu commun. Je n'en ai vu que deux cas, un à Nice et l'autre dans la montagne. |
| | *ascaris*. . . . . . . . . . | Plus commun. |
| | *lumbricus* . . . . . . . . | Très-commun dans toutes les vallées. |
| *Terrestria* . . | *lumbricus*. | |
| | *seta aquatica*. | |
| | *gordius*. | |
| | *teredo*. | |
| *Hirudo*. . . | *medicinalis*. . . . . . . . | La sangsue officinale est rare dans la campagne de Nice et plus commune dans les vallées. La *variegata* se trouve dans les marais du Var; mais elle ne s'attache pas. |
| | *alpina*. | |
| | *variegata*. | |
| | **ORDRES II ET III.[1] *Zoophita* et *Testacea* : deux Genres.** | |
| *Limax*. . . | *cochlea terrestris*, *vulgaris*. . . | La limace. Par toutes les Alpes, indistinctement. |
| | *sublutea*. | |
| | *rufa*. | |
| | *candida*. | |
| | *citrina*. | |
| | *variegata* | |

1 Je réunis ici ces deux ordres, parce qu'ils appartiennent en plus grande partie aux vers marins, dont il sera fait mention à l'article des Poissons. Je ne nommerai donc que les zoophites et testacés de terre.

| GENRES. | ESPÈCES. | NOMS FRANÇAIS ET OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Limax* . . . | *Cochlea major terrestris, depressa, lucida, castanei coloris.* . . . . . | Ne se trouve que sur les collines. |
| | *Cochlea terrestris, umbilicata, tota alba, esculenta* . . . . . . . . . | Se trouve partout. |
| | *lineis rufis.* | |
| | *castanei coloris.* | |
| *Turbo* . . . | *terrestris, lineis variegatis, colore albo.* . . . | Ne se trouve que dans les ruisseaux et canaux d'arrosement. |

## ARTICLE III.

### *Des oiseaux des Alpes maritimes.*

Le nombre des oiseaux est peu considérable dans ces Alpes : j'ai employé, pour en connaître les genres et les espèces, et pour la rédaction de cet article, le secours des chasseurs, des marchés au gibier, et surtout celui de deux naturalistes de Turin, M. *Giorna* et M. *Vay*, son beau-fils, décédés depuis, et qui, l'un et l'autre, s'occupaient beaucoup d'ornithologie.

2.e *Classe* de Linné.

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| | **ORDRE I.er** *Accipitres* : trois Genres. | |
| *Vultur*. . . | *cinereus*, le vautour. . . . . | Tous ces oiseaux de proie ne sont que de passage dans la campagne de Nice; mais ils sont à demeure sur les hauteurs de la plupart des vallées. Je les ai vus, dans celle de la Visubie et de la Tinée, faisant leurs nids dans les creux des rochers les plus élevés. |
| *Falco* . . . | *barbatus*, le faucon. | |
| | *albicaudus*, *seu aquila albicilla*, petit pigargue. | |
| | *milvus*, le milan. | |
| *Strix*. . . | *bubo italicus*, le grand-duc. | |
| | *otus*, le hibou cornu. | |
| | *noctua*, la chouette. | |
| | *ulula*, l'ulotte. | |
| | *buteo*, la buse. | |
| | *tinnunculus*, la crecelle. | |
| | *nisus*, l'épervier. | |
| | **ORDRE II.** *Picæ* : six Genres. | |
| *Corvus* . . . | *frugilegus*, le corbeau noir. | |
| | *cornix frugilega*, la corneille grise. | |
| | *glandaria*, le geai. | |
| | *cariocatactes*, le casse-noix. | |
| | *pica*, la pie. | |
| *Cuculus* . . | *canorus*, le coucou . . . . . | Rare dans ces Alpes. |

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Picus* . . . | *niger*, le pic noir. | |
| | *viridis*, le pivert. | |
| *Certhia* . . | *familiaris*, le grimpereau. . . | Rare. |
| *Upupa*. . . | la hupe. | |
| *Ispida* . . . | le guêpier. | |

ORDRE III. *Anseres* : deux Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Anas* . . . | *anser*, l'oie. . . | Le premier, de passage aux marais du Var ; et le second, sur les lacs des montagnes. |
| | *Penelope*, le canard à tête rouge | |
| | *boschas*, le canard sauvage. | |
| *Mergus* . . | le plongeon. | |

ORDRE IV. *Grallæ* : trois Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Charadrius*. | *pluvialis*, le pluvier. | |
| *Tringa*. . . | *gallinula*, la bécassine . . . . | Indigène. |
| | *gallinago*, la bécasse . . . . . | De passage. |
| | *arquata*, le courlieu . . . . . . | Indigène. |
| *Ardea* . . . | *cinerea*, le héron. | Ces trois espèces sont de passage. |
| | *stellaris*, le butor. | |
| | *grus*, la grue. | |

ORDRE V. *Gallinæ* : cinq Genres.

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Otis* . . . | *tarda*, l'outarde. | De passage. Cet oiseau, qui n'avait pas paru à Nice depuis vingt-cinq ans, y est venu en troupeaux dans le mois de Mai 1802 : on en a pris beaucoup de femelles et fort peu de mâles. Les plus gros avaient un mètre |

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
| --- | --- | --- |
| | | et demi d'envergure, et pesaient deux kilogrammes. Leur chair a une odeur très-désagréable. |
| *Phasianus*. | *gallus domesticus*. | |
| | *pentadactilus*. | Le pays n'est pas fécond en poules; m'étant amusé à les compter, dans chaque village, par approximation, je n'ai pu aller, en tout, au-delà de huit mille : c'est que le blé est rare. |
| *Numida* . . | *meleagris*, coq d'Inde. | |
| *Tetrao*. . . | *urogallus*, coq de bruyère. | |
| | *tetrao*, la gélinotte. | |
| | *coturnix*, la caille. | Ces oiseaux, assez communs au nord-ouest de ces Alpes, à Beuil, Saint-Étienne, Guillaumes, etc., ne se trouvent plus dans les parties meridionales. Les cailles viennent de passage à Nice. |
| | *perdix*, la perdrix rouge. | |
| | *legopus*, la perdrix blanche. | |
| | *næeia*, la poule | |
| *Fulica*. . . | d'eau . . . . . | On la trouve au Var. |

ORDRE VI. *Passeres* : huit Genres.

| | | |
| --- | --- | --- |
| *Columba*. . | le pigeon. | |
| | *turtur*, la tourterelle. | |
| | *palumbus*, le pigeon ramier. | |
| | *œnas*, le pigeon sauvage . . . . | Ces espèces sont très-communes dans ces Alpes, et les paysans ne manquent pas de leur préparer des nids dans toutes les cavernes des rochers. |
| *Fringilla* . | le pinçon. | |
| | *chloris*, le verdier. | |
| | *carduelis*, le chardonneret. | |
| | *ligurinus*, le tarin. | |
| | *linaria vulgaris*, la linotte. | |

| GENRES. | ESPÈCES. |
|---|---|
| *Fringilla*. . | *linaria rubra*, la linotte des vignes.[a] |
| *Loxia* . . . | le bec-croisé. |
| | *coccothraustes*, le gros-bec. |
| | *pyrrhula*, le bouvreuil, ou pivoine. |
| *Turdus* . . | *merula nigra*, le merle. |
| | *turdus simplex*, la grive.[b] |
| *Sturnus*. . | l'étourneau. |
| *Motacilla* . | *massiliensis rufa*, la lavandière fist. |
| | fauvette tachetée. |
| | fauvette des Alpes. |
| | cul-blanc. |
| | gorge-rouge. |
| | bec-figue, de trois variétés. |
| | *regulus*, le roitelet. |
| | *luscinia major*, grand rossignol. |
| | *alba*, rossignol blanc.[c] |
| | *ruticilla*, rossignol baillet.[d] |
| *Parus* . . . | *major*, la grosse mésange. |
| | *cristatus*, la mésange hupée. |
| | *caudatus*, la longue-queue. |

OBSERVATIONS.

[a] Il y a, dans la campagne de Nice, trois variétés de pinçons, dont l'une, appelée *pinçon corse*, est ornée de couleurs extrêmement vives ; mais elle n'y est que de passage. Il y a aussi deux variétés de moineaux.

[b] Il y a deux variétés de grives, qui ne sont l'une et l'autre que de passage à Nice, mais qui sont à demeure dans les vallées où il y a beaucoup de genévriers.

[c] Brisson, Aldrovande, Linné et Buffon ont fait une variété du rossignol blanc (voyez *Systema nat.*, *genus* 114). Un individu de cette espèce, qui fut offert à Agrippine, coûta, au rapport de Pline, 6000 sesterces; ce qui en fait voir la rareté. Pour moi, je regarde cette couleur comme une maladie pareille à celle de l'albinos dans l'espèce humaine, dont je donnerai également un exemple dans ces Alpes. Je n'ai placé ici cet oiseau que parce qu'il s'en est présenté un exemple : en effet, M. Blanqui, sous-préfet au Pujet, m'écrivit, en Juillet 1801, qu'on venait de lui offrir un nid de quatre petits rossignols, dont un entièrement blanc, au milieu de trois autres de couleur ordinaire.

[d] Les genres *sturnus*, *motacilla*, *parus*, *loxia et fringilla*, ne se trouvent que dans la campagne de Nice, et dans les vallées fraîches et boisées. On n'en découvre plus là où les rochers sont à nu.

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| *Parus* . . . | *fulvus nicœensis.*[a] | [a] Non décrite par Linné ni par Buffon. Mésange couleur fauve, ailes noires, corps alongé, grosseur du moineau, le mâle ayant une tache noire à la gorge. |
| *Hirundo* . . | *rustica*, la petite hirondelle.[b] | |
| | *domestica*, l'hirondelle. | |
| | *hirundo riparia*, le martinet à cul blanc. | [b] De passage. |

On trouve en outre, de temps à autre, sur la mer de Nice, diverses espèces d'autres oiseaux, que je n'ai pas nommés parce qu'ils ne sont que de passage dans les mois de Mai et de Septembre; tels sont l'échasse, la pie de mer, le martin-pêcheur, et plusieurs variétés de pingouins.

## ARTICLE IV.

## *Quadrupèdes, quadrupèdes ovipares, et reptiles.*

QUADRUPEDIA. 1.re *Classe* de Linné.

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| | ORDRE II. *Feræ* : sept Genres. | |
| *Felis* . . | le chat. | |
| *Mustela* . . | *martes*, la martre. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| | *putarius*, le putoire.<br>*candida*, l'hermine, ou belette blanche.[a] | [a] Ces animaux sont très-communs dans la vallée de la Visubie, où l'on faisait autrefois un petit commerce de leurs peaux. |
| *Lutra* . . . | la loutre.[b] | [b] Le long du Var et de la Visubie. |
| *Canis* . . . | le chien.<br>le loup.[c]<br>le renard. | [c] Les loups sont plus communs encore le long des chaînes de la Taggia et de la Tanarda, sans doute parce qu'il y fait plus chaud que dans les autres chaînes; mais aussi ils y manquent de nourriture, ce qui les amène jusqu'aux lieux habités des rivages de la mer, et qui leur donne quelquefois la rage. Une louve enragée se montra depuis Saint-Remo jusqu'au voisinage de Nice, sur les collines, et mordit dix-huit personnes dans différens villages, en 1802. Averti sur-le-champ, je fus assez heureux pour empêcher les accidens, au moyen de la ligature et du beurre d'antimoine. Il n'y eut qu'une petite fille qui succomba, et qui avait été mordue au visage. |
| *Meles* . . . | le blaireau.[d] | [d] Le blaireau ou teisson est commun dans les montagnes de la deuxième et troisième chaîne. |
| *Talpa* . . . | la taupe.[e] | [e] Je n'ai trouvé la taupe qu'au sommet des vallées, au pied des montagnes alpines. |
| *Vespertilio.* | *glis volans*, la chauve-souris.<br>*caudatus.*<br>*cauda nulla.*[f] | [f] Ces trois variétés de chauves-souris sont communes dans la ville et dans la campagne de Nice. |

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|
| | **Ordre III:** *Glires :* quatre Genres. | |
| *Lepus* . . . | *cauda nulla*, le cochon d'Inde. | |
| | *pupillis atris album et griseum*, lièvre blanc et gris. . . . . . | Les lièvres blancs ne sont pas rares dans les vallées de la Visubie et de la Tinée. |
| | *papillis lubris*, le lapin. | |
| *Sciurus*. . . | *vulgaris*, l'écureuil. | |
| | *volans* . . . . . | Ces deux variétés d'écureuils abondent dans la campagne de Nice, et font beaucoup de mal aux oliviers. |
| *Castor*. . . | *rattus aquaticus*, le rat d'eau. | |
| *Mus* . . . . | *domesticus major*, le rat. | |
| | *minor*, la souris. | |
| | *alpinus Plinii*, la marmotte . . | La marmotte est très-commune au nord-ouest de ces Alpes, dans les montagnes de Saint-Martin de Lantosca, de Saint-Étienne, etc. |
| | *domesticus medius*, le mulot. | |
| | *avellanarum major*, le loir. | |
| | **Ordre IV.** *Jumenta :* deux Genres. | |
| *Equus* . . . | le cheval. | |
| | l'âne. | |
| | le mulet. | |
| | la mule. | |
| *Sus* . . . . | le sanglier . . . | Le sanglier se montre fréquemment dans les forêts de la troisième et de la quatrième chaîne, au sud-est de ces Alpes. |
| | le cochon. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
| --- | --- | --- |
| | **Ordre V.** *Pecora* : trois Genres. | |
| *Capra* . . . | le bouc. | |
| | *rupicapra*, le chamois . . . . | J'ai vu des chamois par troupes, au commencement de la deuxième et troisième chaine, au nord-ouest. |
| *Ovis* . . . . | *domestica*, le belier. | |
| *Bos* . . . . | *domesticus*, le bœuf. | |
| | **Amphibies.** 3.e *Classe* de Linné. | |
| | **Ordre I.er** *Quadrupèdes ovipares* : deux Genres. | |
| *Rana* . . . | *esculenta*, la grenouille commune. . . . . . . | Se trouve partout. |
| | *temporaria*, la rousse. | |
| | *nigra*, la noire. | |
| | *arborea*, la raine verte. | |
| | *buffo*, le crapaud commun. | |
| | *buffo viridis*, le crapaud vert. | |
| *Lacerta* . . | *agilis*, le lézard gris. | |
| | *viridis* : lézard vert, très-gros, avec des couleurs très-vives. | |
| | *salamandra*, la salamandre terrestre. | |
| | *palustris*, la salamandre à queue plate. . . . . | Dans les marais du Var. |

| GENRES. | ESPÈCES. | OBSERVATIONS. |
| --- | --- | --- |
| | ORDRE II. *Serpentes* : un Genre. | |
| *Coluber* . . | *berus*, la vipère commune . . . *aspis*, la vipère aspic de *Charas* *natrix vulgaris*, la couleuvre commune. *cærulea*, couleuvre à collier. | La vipère est commune dans les rochers tournés au midi et à l'est, ainsi que dans les montagnes de Beuil et de Saint-Étienne. On a trouvé, dans les rochers d'Utelle, un serpent cornu, très-dangereux, que je n'ai pas vu, mais que j'ai cru, d'après la description qu'on m'en a faite, pouvoir rapporter à la vipère-aspic. Quant aux couleuvres, ces reptiles innocens sont très-communs dans les vallées de la Visubie, de la Tinée, de la Bevera et de la Nervia. |

### ARTICLE V.

## *Des poissons, des insectes et des vers de la mer des Alpes maritimes.*

Cette mer est comme les Alpes qui la dominent, c'est-à-dire très-peu peuplée; ce qui est assez généralement vrai de tout le littoral jusqu'à Gênes, dont un ancien proverbe italien dit *mare sensa pesce*. Lorsque je recherche la cause du peu de population de cette mer, relativement à celles de Provence, je ne puis l'attribuer qu'à la différence de la quantité de sel marin tenu en dissolution dans ses eaux, et dont une cer-

taine proportion paraît être une condition très-recherchée par les poissons de mer. J'en ai une preuve dans la mer de Martigues, qui est très-propre à la formation du sel, qui en contient environ deux drachmes par livre d'eau, et qui est en même temps très-poissonneuse. L'étang de Berre, qui en est formé, et qui reçoit beaucoup d'eau douce, est déjà moins poissonneux; et celui d'Istre, qui reçoit un canal de l'eau salée de l'étang de Berre, laquelle se mêle avec un grand amas d'eau douce, l'est encore moins: il ne nourrit presque que des carpes et des anguilles, et les huîtres, dans les bancs desquelles l'étang est pour ainsi dire creusé, n'y réussissent plus. Les poissons fuient de même la trop grande salure, et ils ne vivent pas dans l'étang de la Val-Duc, qui est très-salé. Je dois dire aussi que, dans ces six lieues de côtes de la mer de Nice, les mêmes poissons ne se trouvent pas partout; mais que chaque espèce affecte un emplacement particulier, ce qui a nécessité la colonne indicative *des lieux où ils se trouvent*.

J'ai composé cet article avec le secours des pêcheurs et du marché aux poissons, et surtout avec celui de feu M. *Giorna*, qui a bien voulu aussi se prêter à mes recherches.

Poissons : 4.e Classe de Linné.

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX. |
|---|---|---|
| | **Ordre I.er** *Apodes* : trois Genres. | |
| *Muræna* . . . | *helena*, la murêne. | |
| | *conger*, le congre. | |
| | *mirus*, le serpent de mer. | |
| *Ophiduum* . . | *barbatum*. | |
| | imberbe. | |
| *Xiphias* . . . | *gladius*, l'espadon . . . . | Indifféremment dans la mer de Nice ou de Villefranche. |
| | **Ordre II.** *Jugulares* : trois Genres. | |
| *Uranoscopus* . | *scaber*, le tapeçon. | |
| *Trachinus* . . | *draco*, l'araignée ou la vive. | |
| *Gadus* . . . . | *merlangus*, le merlan. | |
| | *avellus mollis*, le capelan. | |
| | **Ordre III.** *Thoracici* : onze Genres. | |
| *Coriphæna* . . | *hippurus*, le lampugo. . . | Mer de Nice. |
| *Scorpæna*. . . | *porcus*, la rascasse . . . . | Mer de Villefranche. |
| | *scorpius*, la scorpène. . . | *Idem.* |
| | *schropha*, le chapon . . . | *Idem.* |
| *Gobius*. . . . | *paganellus*, le goujon de mer . . . . . . . . . . | *Idem.* |
| *Zeus* . . . . | *faber*, la dorée. . . . . . | Mer de Nice. |
| *Pleuronectes* . | *solea*, la sole . . . . . . | *Idem.* |
| | *linguatula*, la pole. . . . | *Idem.* |
| | *rhombus*, le turbot. . . . | *Idem.* |
| *Sparus* . . . . | *sparus aurata*, la dorade. | *Idem.* |
| | *sargus*, le sarguit . . . . | *Idem.* |
| | *mæna*, la mendole. | |
| | *erythrinus*, le pagel. | |
| | *boops*, le bogue . . . . . | *Idem.* |
| | *salpa*, la sappe. | |
| *Labrus*. . . . | *julis*, la girelle. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX. |
|---|---|---|
| *Labrus*. . . | *anthias*. | |
| | *turdus*, la vielle. | |
| | *viridis* . . . . . . . . . . | Mer de Villefranche. |
| | *olivaceus*. | |
| | *guttatus*. | |
| | *mixtus*. | |
| | *varius*, le scare. | |
| *Sciæna*. . . | *unimaculata*, le poisson Saint-Pierre . . . . . . | *Idem*. |
| *Scomber* . . . | *læte viridis et azureus*, le maquereau. . . . . . | Mer de Nice. |
| | *thynnus*, le thon . . . . | Habitué dans la mer de Villefranche. |
| *Mullus* . . . | *barbatus*, le rouget. | |
| *Trigla*. . . . | *cataphracta*. | |
| | *cuculus*, la marrude . . . | Mer de Nice. |
| | *hirundo*, l'hirondelle. | |
| | *volitans*, la galline. | |

ORDRE IV. *Abdominales* : six Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Silurus*. . . . | *cornutus*, le silure . . . . | Mer de Nice. |
| *Salmo* . . . . | *trutta*, la truite . . . . . | Lacs et rivières, mer de Villefranche. |
| | *sylvaticus*, truite saumonée | |
| *Esox*. . . . . | *lucius*, loup, ou brochet de mer. | |
| | *belone*, l'aiguille. . . . . | Mer de Nice. |
| *Clupea*. . . . | *sprattus*, la sardine . . . | *Idem*. |
| | *alosa*, l'alose. | |
| | *encrasicolus*, l'anchoix. . | De passage, au Var. |
| *Cyprinus*. . . | *barbus*, le barbeteau . . . | Dans le Pallion. |
| | *carpio*, la carpe . . . . . | Dans le Bevera et quelques étangs. |
| *Mugil* . . . . | *cephalus*, la muse, le mulet ou cabot . . . . . . | Abondant dans la mer de Nice. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX. |
|---|---|---|
| | **ORDRE V.** *Branchiostegi* : cinq Genres. | |
| *Tetrodon*. . . | *mola truncatus*, la mole, ou lune . . . . . . . . . | Dans la mer de Nice. |
| *Syngnathus* . | *ophidion*, le typhle. | |
| | *hyppocampus*, cheval marin . . . . . . . . . . . | *Idem*. |
| *Centriscus* . . | *scolopax*, la bécasse de mer. | Mer de Villefranche. |
| *Balistes* . . . | *capriscus*, le baliste . . . | *Idem*. |
| *Lophius* . . . | *piscatorius*, le bodrois. . | *Idem*. |
| | **ORDRE VI.** *Chondropterygii* : cinq Genres. | |
| *Acipenser* . . | *sturio*, l'esturgeon. . . . . | Mer de Villefranche, et le long de la côte de Gênes, remontant quelquefois les rivières. |
| | *huso*, le colpèce. | |
| *Chimæra*. . . | *monstrosa*, chimère arctique de *La Cépède*. . . | On en a pris un, de mon temps, dans la mer de Villefranche, avec une espèce de verge. |
| *Squalus* . . . | *cattulus*, squale roussette de *La Cépède*. | |
| | *hygæna*, le marteau. | |
| | *cinerus*, le perlon de *Broussonnet*. . . . . . . . . | Dans la haute mer. |
| | *acanthias*, aiguillat du même. | |
| | *carcharias*, le requin. | |
| | *galeus*, petit requin, mélandre de *La Cépède*. | |
| | *centrina*, le humantin de *Broussonnet*. . . . . . | *Idem*. |
| | *squatina*, l'ange du même. | |
| *Raja*. . . . . | *torpedo*, la raie torpille. | |
| | *rubus*, la raie . . . . . . | *Idem*. |
| | *pastinaca marina*, pastenaque. | |
| | *rhinobatos*, cornue ou mobular de *La Cépède*. | |
| | *clavata*, la clavelée. | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX. |
|---|---|---|
| *Petromizon.* . | *marinus*, lamproie de mer. | Littoral de Villefranche. |
| | *fluviatilis*, lamproie d'eau douce . . . . . . . . . | Dans la Bevera. |
| | *branchialis*, le lamprillon. | Dans la Roja. |

De la *Classe des Mammalia*, etc. Genre 40.ᵉ de Linné.

| | | |
|---|---|---|
| *Delphinus* . . | *phocæna*, le marsouin . . | Dans la haute mer. |
| | *delphis*, le dauphin. . . . | *Idem.* |

---

*Insectes marins : suite de la 5.ᵉ Classe*, Genre 270.ᵉ, de Linné.

Quatre Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Cancer, cauda brevi.* . . . | *cursor.* | Ces *cancri* se trouvent presque tous sur les rochers de la mer de Villefranche. |
| | *personnatus.* | |
| | *rhomboides.* | |
| | *sanguineus.* | |
| | *nucleus.* | *Nota.* Quelques-uns, qui ne se trouvent pas dans Linné, sont nommés d'après Fabricius. |
| | *depurator.* | |
| | *granulatus.* | |
| | *pagurus.* | |
| | *lanatus.* | |
| | *norvegicus.* | |
| | *mascaronicus.* | |
| | *muscatus.* | |
| | *tribulus.* | |
| | *dodecos.* | |
| | *astatus.* | |
| | *longimanus.* | |
| | *cruentatus.* | |
| *Cancer pagurus, cauda aphylla longa* . . . . | *Bernhardus* . . . . . . . | *Idem.* |
| | *Diogenes.* | |
| | *eremita.* | |
| | *tubularis.* | |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX. |
|---|---|---|
| | *caudatus.* | |
| | *caput mortuum.* | |
| | *carabus.* | |
| | *araneiformis.* | |
| *Cancer astacus, cauda longa* . . . | *gammarum*, le homard . . | Haute mer. |
| | *astacus fluviatilis*, les écrevisses . . . . . . . | Dans les eaux vives des lieux élevés de la mer. |
| | *cærulescens.* | |
| | *narval.* | |
| | *pennaceus.* | |
| | *varius.* | |
| *Cancer gammarus, antennis pedunculatis simplicissimis* . | *pulex.* | |
| | *locusta*, la langoute . . . | Mer de Villefranche. |
| | *arctus* . . . . . . . . . . | Rochers de la même mer. |
| | *australis* . . . . . . . . | *Idem.* |

*Vers marins : continuation de la* 6.^e^ *Classe* de Linné.

ORDRE II. *Molusca :* Genre 296.^e^

Quatre Genres.

| | | |
|---|---|---|
| ***Sepia*** . . . . | ***octopus***, le poulpe . . . . | Mer de Villefranche. |
| | ***officinalis***, la seiche . . . | ***Idem.*** |
| | ***loligo***, le calemar . . . . | ***Idem.*** |
| | ***sepiola***, la petite seiche, ou supion. . . . . . . . . | ***Idem.*** |
| ***Medusa*** . . . | ***infundibulum*** . . . . . | Par toutes les mers. |
| | ***capillata*** . . . . . . . . | ***Idem.*** |
| | ***velella, seu galera*** . . . | ***Idem.*** |
| | ***utriculosa*** . . . . . . . . | ***Idem.*** |
| ***Asterias*** . . . | ***rubens*** . . . . . . . . . . | Mer de Nice. |
| | ***aranciaca*** . . . . . . . . | ***Idem.*** |
| | ***lævigata*** . . . . . . . . . | ***Idem.*** |
| | ***membranacea*** . . . . . . | ***Idem.*** |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX. |
|---|---|---|
| *Echinus* . . . | *esculentus* . . . . . . . . | Mer de Villefranche. |
| | *saxatilis*, l'oursin. | |
| | *circinnatus*, l'oursin phosphoreux. | |

Ordre III. *Testacea* : vingt-sept Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Bivalvia.* | | |
| *Lepas* . . . . | *diadema.* | |
| | *anatifera*, la bernacle . . | A l'embouchure du Var. |
| | *testudinaria* . . . . . . . | Au Lazareth de Nice. |
| *Pholas.* . . . | *dactylus* . . . . . . . . . | Au port de Villefranche. |
| *Solen* . . . . | *siliqua* . . . . . . . . . | Rivage de Saint-Hospice. |
| *Tellina* . . . | *adriatica* . . . . . . . . | Littoral d'Eze. |
| *Cardium* . . . | *aculeatum* . . . . . . . . | Littoral de Villefranche. |
| | etc. | |
| *Mactra* . . . | *corallina* . . . . . . . . | *Idem.* |
| *Venus* . . . . | *decussata* . . . . . . . . | Littoral de Saint-Hospice. |
| | *virginea* . . . . . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Spondylus* . . . | *gædaropus* . . . . . . . . | Littoral de Villefranche. |
| *Chama* . . . . | *cor* . . . . . . . . . . . | Littoral de Saint-Hospice. |
| | etc. | |
| *Ostrea* . . . . | *maxima* . . . . . . . . . . | Littoral de Villefranche. |
| | etc. | |
| *Mytilus* . . . | *lithophagus* . . . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| *Pinna* . . . . | *muricata* . . . . . . . . | *Idem.* |
| | etc. | |
| Testa univalvis. | | |
| *Argonauta* . . | *argo* . . . . . . . . . . . | Rade de Villefranche. |
| *Nautilus* . . . | *rhaphanus* . . . . . . . . | Port de Villefranche. |
| | etc. | |
| *Cypræa* . . . | *pediculus* . . . . . . . . | Littoral de Saint-Hospice. |
| *Bulla* . . . . | *fontinalis* . . . . . . . . | Lazareth de Nice. |
| *Buccinum* . . | *echinophorum* . . . . . . | Littoral de Villefranche. |
| *Strombus* . . | *pes pellecani* . . . . . . | Au Lazareth de Nice. |

| GENRES. | ESPÈCES. | LIEUX. |
|---|---|---|
| *Murex* . . . | *brandaris* . . . . . . . . | Littoral de Villefranche. |
| *Trochus* . . . | *conulus* . . . . . . . . . | *Idem*. |
| *Turbo* . . . . | *elegans* . . . . . . . . . | Rivage du Var. |
| | *politus*. . . . . . . . . . | Rivages de la mer. |
| *Helix* . . . . | *pomatica* . . . . . . . . | Aux environs de Nice. |
| | *planorbis* . . . . . . . . | Rivage du Var. |
| *Nerita* . . . . | *littoralis*. | |
| | *fluviatilis* . . . . . . . . | Au bas du rocher de Cairos. |
| *Haliotis* . . . | *tuberculata* . . . . . . . | Littoral de Villefranche. |
| *Patella* . . . | *vulgata*. | |
| | *cærulea* . . . . . . . . . | Rochers de la mer de Villefranche. |
| *Dentalium* . . | *elephantinum* . . . . . . | Littoral de Saint-Hospice. |
| *Serpula* . . . | *spirillum* . . . . . . . . | *Idem*, de Villefranche. |

Ordre IV. *Zoophyta* : neuf Genres.

| | | |
|---|---|---|
| *Madrepora* . . | *cespitosa*. | |
| | *stellata* . . . . . . . . . . | Au Lazareth de Nice. |
| *Millepora* . . | *truncata*. . . . . . . . . . | Littoral de Villefranche. |
| *Gorgonia* . . | *placomus*. | |
| | *nobilis*. . . . . . . . . . . | *Idem* de Saint-Hospice. |
| *Alcyonium* . . | *enox*. . . . . . . . . . . | Rochers de la mer de Villefranche. |
| *Spongia* . . . | *rubra* . . . . . . . . . . . | On en a trouvé près du Lazareth de Nice. |
| *Tubularia* . . | *Spalanzani* . . . . . . . | Au pied des rochers de la mer de Monaco. |
| *Corallina* . . | *officinalis* . . . . . . . . | Au Lazareth de Nice. |
| *Sertularia* . . | *myriophillum*. | |
| | *secundaria*. . . . . . . . | Littoral de Saint-Hospice. |
| *Pennatula* . . | *filosa*. | |
| | *antennina* . . . . . . . . | Au Lazareth de Nice. |

# CHAPITRE IV.

## *Du climat des Alpes maritimes.*

### ARTICLE PREMIER.

### *Température des diverses régions.*

Le climat se compose, à mon avis, du degré de la température, de la sécheresse ou de l'humidité de l'air, des vents dominans, et des autres météores.

La simple inspection de la Flore de ces Alpes suffit déjà pour entrevoir une échelle graduée de chaleur depuis la mer jusqu'au sommet des grandes Alpes; échelle qu'a si bien déterminée M. de Humboldt, dans les régions équinoxiales, pour les plantes des Cordillères. Ainsi, par exemple, pour le cas actuel, depuis la *salicornia herbacea* jusqu'au *blittum virgatum*, on ne peut se dissimuler qu'il n'y ait plusieurs nuances de température. Les animaux, doués de mouvement et capables par leurs propriétés vitales de développer beaucoup de calorique libre, supportent plus facilement toutes les températures; mais les plantes, et surtout les plantes ligneuses, fixées pendant toute leur vie au même lieu, n'en

dégagent que la quantité nécessaire à leurs fonctions très-limitées; ce qui les rend, en général, d'assez bons thermomètres pour celui qui connaît leurs habitudes. Il est même à présumer que plusieurs d'entre elles, qui habitent les lieux exposés aux frimas, ont une plus grande quantité de chaleur latente élémentaire, qui les rend plus actives, plus échauffantes, plus incitantes, que leurs congénères qui croissent dans nos jardins; et certes, ce que l'on dit de la carline et du génepi, quant au point de poitrine, n'est pas un conte. Outre que j'ai été témoin plusieurs fois de l'effet médical de ces plantes sur des paysans vigoureux, je l'ai voulu essayer une fois sur moi-même, dans un cas de suppression de transpiration avec fièvre. Une écuelle d'infusion de génepi produisit sur moi une chaleur, une agitation, un délire, une diaphorèse telle, que certainement aucun autre médicament n'en eût été capable, et je me serais bien gardé de recommencer l'expérience; mais j'ai été guéri en six heures de temps.

Toutefois, en s'abaissant, la chaîne des grandes Alpes cesse d'offrir ici cette dénu-

dation de plantes ligneuses qu'offrent les Alpes de la Savoie et de la Suisse. J'ai vu, dans ces dernières, qu'on est forcé, faute de combustible, d'employer pour les laiteries le feu préparé avec la bouse de vache desséchée, comme cela se fait dans le désert avec celle du chameau; usage absolument inconnu dans les Alpes maritimes.

On peut distinguer, dans le pays que je décris, trois climats, relativement à la température : celui de la côte maritime, celui de l'intérieur des vallées, et celui de ces mêmes vallées, lorsqu'elles se rapprochent des grandes Alpes. On pourrait même en compter un plus grand nombre; car, selon qu'une montagne, par sa position, donne accès aux rayons du soleil et aux vents marins dans un vallon, ou qu'elle l'en prive en entier, il en résulte, dans l'espace d'une lieue ou deux, un climat tout opposé. C'est ainsi qu'en descendant, en hiver, la montagne de Castellar, qui ne produit que des pins et où j'avais été obligé de m'envelopper pour me garantir du froid, je tombai tout-à-coup, au bout d'une demi-heure de marche, dans un petit vallon planté d'orangers et de citronniers chargés de fleurs et de

fruits, véritable féerie dont j'aurais voulu ne jamais m'écarter.

Les botanistes qui ont écrit sur les habitudes des plantes de la Suède et de la Suisse, ont très-souvent trouvé des plantes méridionales dans des vallons abrités des vents du nord; ce qui justifie assez l'opinion de quelques physiciens, que l'effet de la lumière est de rendre libre et rayonnant le calorique élémentaire.

La température de la campagne de Nice, de Villefranche et de Mentou, a toujours été considérée comme extrêmement douce: les grands de Rome y venaient passer leurs hivers, comme les seigneurs anglais et plusieurs autres étrangers y viennent encore de nos jours. La beauté et la sérénité de l'atmosphère, la nature toujours renaissante, ajoutent de nouveaux charmes à ceux de la température. Nulle part, dans les beaux jours d'automne et d'hiver, on ne voit le ciel coloré d'un azur plus pur, sans taches et sans nuages. Cet azur clair, ce ciel sans tache, est le ciel de la basse Provence, qu'on commence à admirer lorsqu'on descend le Rhône et qu'on a passé Valence; c'est aussi le ciel de la Grèce, et

la Provence est la Grèce des Gaules. Les deux saisons que je viens de nommer, sont ici les saisons de la campagne; car le printemps se confond dans l'été, et l'été serait plutôt la saison rigoureuse. Il faut aller alors errer mollement sur les belles collines de Cimier, ou dans le vallon qu'arrosent les eaux du Temple : la verdure qui croît sous nos pas, l'arome de mille fleurs suaves, la beauté du ciel, le calme ondulé de la mer, le frais agréable et léger des zéphirs; tout porte sur le principe de la vie cette impression délicieuse qui n'a ni l'âpreté de la douleur, ni la vivacité du plaisir, mais qui est la volupté pure, cette volupté où l'on est satisfait, où l'on n'a plus rien à désirer.

Ayant fait constamment, pendant plusieurs années de mon séjour à Nice, des observations météorologiques, dont un tableau très-détaillé était joint à ces Mémoires envoyés au ministère, j'ai trouvé que les deux extrêmes du froid et du chaud, pour la campagne de Nice, est de o pour le premier pendant cinq à six jours du mois de Janvier, et de 25 degrés et demi au-dessus du terme de congélation pendant

dix à douze jours du mois d'Août. Une année cependant, en 1802, le thermomètre est descendu le matin, pendant six jours, à un degré et demi au-dessous de 0, et il y a eu de la glace de l'épaisseur de quelques lignes, ce qui a été regardé comme extraordinaire ; et, toutefois, les autres jours, il est remonté, dans le même mois, à 9, 10, 12, 13 et 14 degrés au-dessus du point de congélation.

Ces variations du thermomètre expliquent assez pourquoi on est aussi sensible au froid à Nice, et peut-être plus, que partout ailleurs. D'abord, le climat y dispose à une susceptibilité extraordinaire. Ensuite il est vrai de dire que là, comme dans toutes les régions de notre Europe, les vents sont sujets, dans la même semaine et fort souvent dans le même jour, à des variations brusques qui changent tout-à-coup la température, et qui la rendent d'autant plus piquante, lorsqu'elle baisse, qu'elle nous surprend dans des vêtemens légers, convenables à la température habituelle; variations qui ont lieu surtout durant les trois saisons d'automne, d'hiver et de printemps, durant lesquelles il n'est pas prudent d'a-

bandonner les habits de laine, et durant lesquelles aussi ceux qui ont la poitrine faible courent les plus grands dangers. Une troisième circonstance qui rend le froid de l'hiver de Nice plus sensible même que celui de Paris, c'est que, dans les trois saisons ci-dessus, les nuits, les matinées et les soirées sont fraîches et humides, tandis que le milieu du jour est chaud ; puis, il est des quartiers qui sont humides de leur nature, soit à cause des canaux d'arrosement, auxquels on n'a pas soin de donner assez de pente, soit parce que l'eau y est sous terre à une très-petite profondeur, ainsi qu'on en juge par les puits et par les fondemens des maisons, qu'on est obligé de bâtir sur pilotis : tels sont les quartiers de *Riquier* et du chemin de Villefranche, celui de la bourgade de Pallion et de la *Croix de marbre.*

Pour ce qui concerne la chaleur, l'on remarquera, 1.° que ce n'est que sur les deux à trois heures après midi qu'elle se fait le plus sentir à Nice, ce qui est d'ailleurs commun à Marseille et à toute la côte de la basse Provence ; 2.° que le thermomètre, placé au sud et à l'ombre, dans un lieu ex-

posé au vent, est moins élevé que si on le place au nord mais à l'abri du vent. C'est ce que j'ai constamment reconnu avec quatre thermomètres de comparaison, dont l'un était au soleil, le second dans un enfoncement garanti par des murs, le troisième dans un lieu élevé mais au nord, et le quatrième aussi élevé et exposé aux vents du sud : or, ces quatre instrumens ont marqué, pendant tout le mois d'Août, le premier, 35 degrés; le second, 27; le troisième, 25, et le quatrième, 24. De là un usage suivi de temps immémorial par les habitans des Alpes maritimes, qui n'ont pas eu besoin de thermomètre pour s'y déterminer, celui de tourner toujours les fenêtres de leurs maisons vers le midi, comme étant la situation la plus fraîche en été et la plus chaude en hiver. En effet, les vents marins qui soufflent sur la côte portent une douce moiteur dans cette dernière saison, et une fraîcheur bien agréable en été; ce sont eux qui font monter le thermomètre dans la saison froide, et qui rendent à Nice l'été beaucoup plus supportable que dans plusieurs autres villes, même qu'à Paris et à Strasbourg, où la chaleur m'est infiniment

plus à charge. Il n'en est pas de même des vents d'est, du nord et de l'ouest, qui arrivent sur cette côte sans avoir passé sur la mer: les premiers portent une chaleur sèche extrêmement incommode, et les autres, qui ont passé sur des monts couverts de neige, amènent communément le froid.

En marchant le long de la côte, de l'ouest à l'est, on trouve une température plus chaude, plus sèche et en même temps plus égale: je dis plus sèche, parce que la campagne de Nice est fournie, comme on l'a vu précédemment, de plusieurs sources, qui deviennent plus rares à mesure qu'on s'en éloigne. La température de l'atmosphère de Villefranche, éloignée seulement de 30 minutes de Nice, a déjà les trois qualités dont je viens de parler, parce que cette petite ville est garantie des vents du nord et du couchant par le *Montgros* et *Mont-Alban* : aussi son territoire a-t-il des citronniers à plein vent, qui sont en petit nombre à Nice, à cause que cet arbre a besoin de plus de chaleur que l'oranger. Le citronnier continue de prospérer jusqu'à Mentou, où il est rare qu'en hiver le thermomètre descende plus bas que huit degrés

au-dessus du terme de la congélation. L'atmosphère de Mentou est plus chaude, plus douce et plus moelleuse que celle de Roquebrune, Monaco et Villefranche, et ce serait là où j'enverrais de préférence les malades attaqués de consomption, à qui une chaleur soutenue est particulièrement nécessaire. La même température se soutient dans toute la vallée de la Nervia, jusqu'à Pigna, parce que les vents du sud y soufflent directement; il y a même dans cette vallée un village nommé *Rochetta dolce aqua*, placé entre trois montagnes, dont le climat est également très-propice aux citronniers, lesquels, depuis Mentou, prospèrent moins bien, lorsqu'ils ne sont pas abrités.

Mais, sitôt qu'on a outrepassé les montagnes qui font face à la mer, la nature du climat change; et quoiqu'on se trouve encore dans le pays des oliviers, il y fait déjà très-froid en hiver, et on y éprouve en été un chaud plus insupportable qu'à Nice. J'ai fait des observations thermométriques à Entrevaux dans le haut de la vallée du Var, et j'ai trouvé que le thermomètre y descend, en hiver, à quatre degrés au-dessous de 0, et qu'il y monte, en été, de 25 à 26 degrés.

M. Lions, médecin et juge de paix à Guillaumes, homme sage et éclairé, que j'avais prié de faire des observations, a trouvé que le maximum annuel du froid du haut de la vallée de Guillaumes est de 9 degrés sous glace, et le maximum de chaleur, de 26 degrés; ce qui établit une différence de température de 18 degrés entre Mentou et Guillaumes dans le temps du plus grand froid. Ce n'est point, au reste, le plus ou le moins d'éloignement de la mer et de rapprochement des grandes Alpes, qui influe le plus sur l'abaissement de la température; c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'interposition d'une montagne élevée qui intercepte le soleil méridional. Quoique plus éloignées des grandes Alpes, et plus rapprochées de la mer, dont elles ne sont guère distantes de plus de sept à huit lieues en ligne directe, les communes situées sur le milieu et même sur la fin de la chaîne du col de Pal souffrent cependant beaucoup des rigueurs de l'hiver : à Beuil, par exemple, cette saison est fort longue, et le froid extrême. D'abord, le sommet de la montagne de Monnier commence à se couvrir de neige dans le mois d'Août, et il est rare

que tout le territoire de cette commune n'en soit pas déjà encombré dans le mois de Novembre. Le climat de ce village et de quelques autres, cependant à peine éloignés d'une journée du pays des orangers, m'a paru absolument analogue à celui des communes qui sont au pied du Mont-Cenis. Le territoire n'y produit que de l'orge, du seigle, et très-peu de froment; aucun arbre fruitier ne peut y réussir; on n'y voit que des choux pour tout jardinage: enfin, la chaleur s'y fait à peine sentir pendant deux mois de l'année. Tel est donc l'effet de l'interposition des montagnes et de la nature des vents, qu'on peut rencontrer un canton très-froid dans un pays qui devrait être chaud par sa latitude.

Cette énorme différence de température entre les diverses régions du comté de Nice en met aussi une très-grande dans tout ce qui concerne la population, comme nous aurons occasion de le faire remarquer; et quant aux productions du sol, non-seulement elles sont très-différentes, mais encore les mêmes plantes mettent trois fois plus de temps à germer à vingt lieues de Nice, à Saint-Dalmas, dans la vallée d'Entrau-

nes, etc., que dans le voisinage de cette ville; ce qui change totalement les calculs qu'on fait souvent dans le cabinet sur les ressources de l'agriculture.

Ruinés par l'intempérie des saisons et souvent achevés par la guerre, les malheureux habitans de ces montagnes paraissent trouver quelque consolation à imaginer que le climat a changé, et que leurs ancêtres étaient plus heureux : c'est ce qu'on me répétait dans tous les villages, et que je ne croyais pas très-prudent de contredire. Des vieillards, à Entraunes, me conduisirent à une ravine qu'ils prétendaient avoir été un vignoble cinquante ans auparavant. On m'assurait, en pleins conseils municipaux, à Tende et à Briga, que le vent du nord soufflait bien plus souvent à présent qu'autrefois, ce qui diminuait la quantité de neiges nécessaire à leurs récoltes. Suivant les principaux habitans de Mentou, les citronniers étaient aussi bien moins productifs, et ils perdaient bien plus souvent leurs fruits depuis un certain nombre d'années. Enfin, et ceci est un fait, on me faisait remarquer, à Nice même, qu'on n'était pas autrefois en usage de construire

des cheminées dans les maisons, parce qu'alors on n'éprouvait pas le besoin de se chauffer en hiver, au lieu qu'on s'y chauffe aujourd'hui autant que partout ailleurs, etc. Quoique je fusse loin d'ajouter foi à de si grands changemens, surtout parce que je les voyais attribuer à des causes qui n'ont aucun rapport avec la marche des choses physiques, cependant, comme le cri était général, j'ai voulu faire quelques recherches pour découvrir si cette opinion populaire avait quelque fondement; et j'ai vu, 1.° que ce n'était point le froid qui avait dû faire périr les prétendus vignobles d'Entraunes, puisque les vignes qui avoisinent le Rhin supportent presque chaque année un froid de 15 degrés, terme auquel je ne sache pas que la température des Alpes maritimes soit jamais descendue : il est, au contraire, plus que probable qu'il n'y a jamais eu de vignes dans l'endroit indiqué, le rocher, qui est un schiste calcaire, ne le permettant pas, et, d'ailleurs, la quantité de neiges et la courte durée de la chaleur de l'été n'étant pas propices à cette culture. 2.° Que le froid n'avait même jamais été assez consi-

dérable, dans ce pays, pour produire une sorte de révolution dans les espèces de végétaux cultivés. En effet, depuis les Grecs qui ont porté l'olivier dans les Alpes maritimes, ou plutôt depuis que cet arbre a commencé à être greffé et cultivé (n'y ayant aucune raison pour que cet arbre soit plutôt originaire de la Grèce que de la basse Provence, puisque le sol et le climat sont absolument les mêmes), jamais il n'a cessé d'y végéter, et jamais aucune gelée n'a été assez forte pour le faire périr tout-à-fait. J'ai recueilli toutes les époques désastreuses pour l'agriculture de ce pays, depuis le septième siècle jusqu'à nos jours, consignées dans les anciens mémoires des monastères et dans ceux des communes, et je n'ai pas trouvé qu'il ait jamais éprouvé ce froid de 9 à 10 degrés nécessaire pour faire périr l'olivier, et tel que l'essuyèrent à diverses époques les terroirs d'Aix, Marseille, Salon, etc. : ces froids ont été, en 603, 1060, 1234, 1238, 1280, 1429, 1471, 1522, année où l'on remarque que le vin gela dans les caves (notez que la plupart des caves ne sont pas voûtées), celui de 1709, où quelques oliviers perdirent leurs

branches; enfin, de nos jours, le froid de 1789, où le thermomètre descendit, à Nice, à trois degrés et demi sous la glace, et celui de 1792. Or, la très-grande partie des oliviers de ces Alpes a certainement plus d'un siècle, et j'en connais qui ont au moins trois cents ans d'existence; car c'est un des arbres dont la durée de la vie est la plus longue. Donc, au moins, le froid n'y a jamais été assez vif pour produire une destruction entière de ces arbres; bien plus, le citronnier, qui ne souffre pas le degré de la congélation et qui vit pareillement plusieurs siècles, n'a pas cessé non plus d'orner les campagnes de Villefranche et de Mentou, et j'en ai vu dont la grosseur et l'épaisseur de l'écorce attestaient certainement la vétusté. Même l'année de 1802, où le thermomètre est descendu en hiver au-dessous de 0, comme si la nature eût voulu donner une leçon maternelle aux plaintes injustes de ses enfans, la récolte des huiles, et celle des oranges et des citrons, fut, de l'aveu des anciens, aussi belle que jamais. Je puis donc assurer avec certitude que depuis douze siècles le climat des Alpes maritimes n'a pas subi des différences tran-

chantes, d'après des causes générales pour tout le globe; je ne craindrais même pas d'étendre cette conclusion à toutes les parties de la terre, et de dire que le prétendu refroidissement du globe, dont on amuse les pauvres oisifs, n'est qu'une pure chimère de l'imagination.

Mais en même temps il me paraît qu'il a pu y avoir, dans chaque pays, des variations locales, occasionées par la coupe des bois et par les dégradations du territoire, à la suite desquelles il est possible que le vent du nord soit devenu plus dominant et plus sec; que les jeunes plantes annuelles et les bourgeons des arbres fruitiers aient plus souvent gelé; qu'il ne tombe plus, dans certains quartiers, la même quantité de neige, laquelle est favorisée par les vents de sud-est et sud-ouest, et jamais par les vents très-froids; qu'enfin les récoltes en soient devenues plus mauvaises dans les montagnes. Si cela est vrai, au lieu d'entretenir le peuple des campagnes dans ses superstitions qui ne corrigent rien, il faut lui répéter que tel est le résultat de son incurie, d'un sol rendu plus stérile, moins engraissé et plus mal travaillé; aux

habitans des villes et des bourgs, chez lesquels le luxe et l'oisiveté se sont établis à demeure dans toutes les classes, que c'est en vain qu'ils accusent les lois qui régissent l'univers, d'un bouleversement qui n'existe que dans les conditions et dans les tempéramens, et dont l'unique remède est entièrement en leurs mains!

### *Sur les variations de température.*

Depuis mon voyage, j'ai entendu bien des contes sur la température du globe terrestre, faits en sens divers, autant par le commun des hommes que par les savans de profession; contes nés de ce que nous sommes toujours portés à juger des lois générales qui régissent l'univers, par quelques courts phénomènes qui se passent pendant la durée de notre existence éphémère. Ainsi l'apparition fréquente de comètes, dans ce premier cinquième du dix-neuvième siècle, et surtout celle de 1811, où l'été fut très-chaud, firent croire qu'à ces astres appartenait de réchauffer la terre, et, qui pis est, d'y mettre le feu s'ils s'en approchaient trop. Réchauffé sans doute encore par cette comète, l'auteur de l'article *Froid* du Dictionnaire des sciences médicales (tom. XVII, p. 44) écrivait que notre terre s'est graduellement échauffée, et que plusieurs climats, tels que celui de l'Hercynie ou de la Forêt-Noire, non loin de laquelle j'habite, sont devenus plus chauds, assertion qui amuserait beaucoup tout bon cultivateur de cette contrée s'il en avait connaissance. Les mauvaises récoltes de 1815, 1816 et 1817 étant arrivées, chacun se récria sur le refroidissement de la température et en parla suivant ses connaissances, le vulgaire, comme les paysans des Alpes maritimes, d'après la comparaison des produits du sol, et les savans d'après de vaines conjectures. Nous croyons

donc utile d'ajouter encore quelques réflexions à celles que nous avons consignées plus haut.

Quoique naturellement on aime encore beaucoup aujourd'hui à cultiver la vigne dans des terrains qui ne lui conviennent pas, on le pratiquait encore plus autrefois, et l'on en plantait dans des lieux où son fruit devait rarement mûrir. Suivant un ouvrage de *Fréderic de Lucques*, intitulé, *Curiosités ou Chronique complète de la Silésie*, 2.e *partie*, imprimé en 1689, on voyait, en 1141, des vignobles sur le penchant du Mœnchsberg et de la montagne où est placée la citadelle de Salzbourg; et Salzbourg alors, dit l'auteur, récoltait de bons vins et en faisait commerce. Les écrivains anglais pensent aussi que dans le quinzième siècle leur pays avait des étés plus chauds que de notre temps, et l'histoire de ce pays nous apprend qu'effectivement l'on y cultiva la vigne, qui, au rapport de Tacite, y fut apportée par les Romains. Je pourrais encore citer bien d'autres pays; mais je préfère parler du département des Vosges, dans lequel, en parcourant ses montagnes, j'ai vu plusieurs coteaux qui, suivant les chroniques, étaient autrefois couverts de vignobles, et où certainement aujourd'hui on ne s'aviserait pas de planter la vigne. Cela prouve-t-il un refroidissement? Pas du tout : cela prouve seulement les progrès qu'a faits l'agriculture, et qu'on a mis à profit l'expérience, qui a appris qu'il ne faut confier à chaque terrain que ce qu'il peut porter avec avantage. On peut certainement, dans les années chaudes et régulières, avoir des raisins dans beaucoup d'endroits qui n'en portent pas ordinairement : mais le tout est d'avoir annuellement une récolte assurée; et c'est ce qui détermine le choix des cultures, et ce qui a fait arracher des vignes et des oliviers qui ne produisaient que par hasard tous les dix ou quinze ans.

Après trois années froides, l'été de 1819 a été très-chaud dans le pays où j'écris : je vis à *Gérarmer* (montagnes des Vosges) des cerises *Montmorency*, qui ne mûrissent ordinairement dans ce point élevé qu'au mois de Novembre, avoir atteint leur maturité à la fin d'Août; les paysans en étaient étonnés, mais sans croire que leur climat eût changé. Le

cerisier paraît former la limite alpine des arbres fruitiers: on voit au Saint-Gothard le *cerisier noir* près des glaciers, et ses fruits y paraissent d'autant plus délicieux qu'on ne peut s'en procurer d'autres. En descendant la montagne de *Gerbessel*, un curé se présenta à moi tout joyeux, tenant deux grosses pommes vertes dans ses mains, comme un triomphe sur le climat de ce pays, et comme un exemple qu'il donnait à ses paroissiens pour les engager à cultiver les arbres fruitiers, culture à laquelle leur expérience ne leur permet pas de se hasarder. Je louai beaucoup le zèle de ce bon curé, mais je pensai que le troupeau avait plus de bon sens que le pasteur. Les Anglais se plaignaient, en 1817, qu'il y avait seize ans que leurs pommiers n'avaient pas donné une récolte pleine. Est-ce une accusation légitime contre les lois naturelles, si le climat de l'Angleterre se rapproche beaucoup de celui de *Gerbessel*?

Faisons actuellement la part des savans. Lorsque nous manquions de pain, à cause de la froidure, les uns nous disaient que c'était l'effet des taches qui se sont montrées sur le soleil dans les années 1815 et 1816. Mais on remarqua alors, 1.° que, tandis qu'on gémissait dans la partie méridionale et occidentale de l'Europe sur l'influence des pluies fréquentes et froides, on se plaignait en Russie de la chaleur et de la sécheresse extraordinaire de la saison; 2.° que les taches du soleil ne sont point un phénomène nouveau ni rare: leur découverte date de celle des lunettes, et il y en a même eu de si grosses qu'on les découvrait à la vue simple en s'aidant d'un verre noirci. L'apparition de ces taches, en nombre plus ou moins grand, ne paraît pas avoir eu d'influence sensible sur la température des saisons correspondantes: on a même eu des étés très-chauds pendant lesquels le soleil avait beaucoup de taches, et des hivers très-froids dans lesquels on n'en apercevait aucune. Ainsi, en 1779 et en 1795, on a vu des taches qui, mesurées astronomiquement, avaient de six à douze mille lieues de diamètre (et celui de la terre n'en a que 2860); on en a vu une, en 1791, dont la surface était vingt-et-une fois plus grande que celle de la terre; on en a vu jusqu'à cinquante

à la fois, grandes ou petites; et on n'a point remarqué que les étés correspondans fussent plus froids que d'autres, ni que les années aient été moins fertiles : telles furent celles de 1718, 1719, 1761 et 1783. D'autres savans, ayant eu connaissance de la rencontre faite par des navires venant des Antilles, dans les étés de 1815, 1816 et 1817, d'îles de glace de grandeur extraordinaire, dont quelques-unes s'étaient fixées sous le quarantième degré et qui se seraient détachées de cette immense étendue de mers qui sépare le Groenland du Spitzberg, conjecturèrent que la fraîcheur des étés de 1816 et 1817 pouvait être due au rapprochement des glaces polaires, et cette conjecture était encore aidée par l'observation du souffle presque continuel des vents d'ouest, qui refroidissait l'atmosphère. Nombre de dissertations furent écrites à ce sujet : elles tombèrent à plat, en 1818, au retour de l'expédition des capitaines *Ross* et *Philippe*, chargés d'examiner si la débâcle des glaces ne donnerait point le moyen de tourner le Groenland par le nord, de passer par-dessus le pôle pour se rendre dans la mer Pacifique, ou enfin d'arriver à cette mer en côtoyant le nord de l'Amérique, et qui furent arrêtés, comme leurs prédécesseurs, par les glaces éternelles de ces régions arctiques. Enfin, ces raisonnemens furent encore confondus par la chaleur régulière, qui revint, comme elle est toujours revenue, après quelques années froides.

Il s'est présenté dernièrement une circonstance favorable pour juger la question, si la chaleur du globe est dépendante du soleil; c'est celle de l'éclipse annulaire de cet astre, du 7 Septembre 1820, qui a été très-sensible en Alsace, depuis une heure dix minutes après midi jusqu'à trois heures cinquante-quatre minutes. Suivant Herschel, le soleil serait un corps opaque, qui aurait une atmosphère lumineuse composée de trois couches (qui pourrait avoir des habitans), et qui, par conséquent ne serait pas assez chaud pour échauffer lui seul tous les corps qui appartiennent à son système, moins encore pour les brûler s'ils s'en approchaient trop. Or, durant l'éclipse que j'ai observée à Colmar, au Champ-de-Mars, moment où régnait un vent de nord-est, j'ai senti que l'air s'était sensiblement refroidi; et effectivement le

thermomètre ordinaire, qui marquait 14 degrés et demi, descendit à 13, pour remonter à 15 aussitôt après l'éclipse, et le baromètre monta visiblement. Que cela dépende de la lune, qui, selon M. Biot, serait un corps absolument froid et sans atmosphère, ou de la simple interception d'une grande portion de l'atmosphère du soleil, il n'en est pas moins vrai que cette observation nous a convaincus que la présence de la lumière est nécessaire à la chaleur, et que les corps célestes exercent une influence réelle sur la température et sur l'état de notre atmosphère; mais que cette influence n'est pas de force à changer notablement la nature des climats, d'autant plus que la régularité de la marche des corps célestes est telle qu'elle ne peut produire que des variations passagères.

D'autres crurent avoir mieux rencontré, et pouvoir donner une explication plus satisfaisante, en établissant que la quantité de chaleur que reçoit un même point du globe, est beaucoup plus égale pendant une longue suite d'années, qu'on ne serait tenté de le croire d'après le témoignage de nos sensations et de la variabilité des récoltes; et que c'est moins souvent une diminution dans la température moyenne de l'année entière, qu'un changement extraordinaire dans la répartition de la chaleur entre les différens mois, occasioné par la nature des vents, la quantité de neige, etc., qui donne les mauvaises récoltes : opinion la plus plausible. Enfin, les mathématiciens purs, qui enlèvent effectivement par des chiffres toutes les difficultés (pourvu qu'on ne leur demande point de réalités), partant du principe que l'accroissement de la densité des couches du globe terrestre est dû à l'accroissement de la pression qu'elles éprouvent, à mesure qu'elles sont plus voisines du centre, et que la pression produit la chaleur, estiment qu'il n'est pas impossible que ces deux forces aient existé primitivement à un haut degré sur la terre, et que les phénomènes qu'elles ont fait éclore, modifiés par leur diminution successive, forment l'état actuel de la surface de notre globe; qu'il n'est pas impossible non plus que la chaleur soit plus grande vers le centre de notre sphéroïde, dans le cas où, doué primitivement d'une grande

chaleur, il se refroidirait continuellement. Toutefois l'illustre auteur du Mémoire sur la figure de la terre (M. *De la Place*), inséré dans la Connaissance des temps pour 1822, au bout d'une longue carrière de suppositions, nous rassure en disant qu'il peut établir d'une manière certaine *que cette diminution est insensible depuis deux mille ans.*

Nous pouvons donc affirmer avec fondement que, s'il nous est refusé de connaître la véritable cause de la chaleur de notre globe, sa distribution dans les diverses régions est à peu près toujours égale; que, pour nos climats, les régions où croissent la vigne, les oliviers et les citronniers, et où toutes les productions végétales se succèdent avec rapidité, et qu'on peut établir, comme l'a fait M. *De Humboldt* (voyez Mémoire de physique et de chimie de la Société d'Arcueil, tom. III, année 1817), par des lignes *isothermes* qui éprouvent des inflexions locales sur les côtes de la Méditerranée, entre Marseille, Nice, Gênes, Lucques et Rome, et sur les côtes occidentales et dans l'intérieur de la France; que ces régions, dis-je, ont été et sont toujours les mêmes; comme aussi sont les mêmes les régions du nord de la Suède, de la Norwége, du Nordland, etc., où croissent toujours les mêmes bouleaux, les mêmes plantes. M. *Buch,* auteur d'un Voyage fait dans ces pays en 1807 (voyez la Bibliothèque universelle, Juin et Juillet 1816), en nous transmettant l'opinion, qui y est généralement répandue et sur les bords de la mer et dans les vallées de l'intérieur, que le climat change sensiblement, que les étés sont moins chauds, les hivers moins froids, mais plus longs, ajoute : « L'histoire, « ainsi que l'existence des mêmes végétaux à des stations « différentes, prouve qu'il a dû y avoir, comme ailleurs, « des variations accidentelles, mais qu'il ne s'est produit « aucun changement général. » La même réponse a été faite au sujet d'une question proposée par la société des sciences naturelles de Berne, dans la séance du mois d'Octobre 1817, « de déterminer si effectivement les sommets « des grandes Alpes sont devenus plus froids, s'ils ne sont « plus couverts d'herbages, s'ils ne peuvent plus donner « naissance aux arbres et arbustes; si les glaciers se sont

« avancés, et si, dans le cas où ce dénuement de végétation « ait lieu, ce n'est pas l'effet des avalanches et du détritus des « roches de ces sommités, plutôt que celui d'un abaisse- « ment réel de température sur ces points du globe ? » Il a été répondu affirmativement, dans ce dernier sens, par l'auteur couronné, ainsi que par M. Kasthofer, auteur du Mémoire, également couronné dans la session de 1820, sur la même question, proposée par la Société helvétique dans sa session de 1818 : « Est-il vrai que les hautes montagnes de « la Suisse sont devenues plus âpres et plus froides qu'elles « ne l'étaient jadis ? »

L'auteur, après avoir traité des phénomènes atmosphériques sur les hautes montagnes et de l'influence de ces phénomènes sur la végétation, et après avoir recueilli un nombre considérable de faits qui jettent le plus grand jour sur la question, tire de ces faits, dans la troisième partie de son Mémoire, des conséquences très-légitimes, qui sont les suivantes :

1.° Qu'il y a peu de rapports dans la marche progressive et rétrograde des parties inférieures des glaciers qui descendent dans les vallées, et les températures annuelles.

2.° Qu'il y a d'autres causes de l'accroissement des glaciers que les suites d'années froides.

3.° Il n'est point prouvé que la quantité absolue de la glace ait augmenté sur les hautes montagnes depuis des siècles ; mais c'est un fait, que ces glaces sont descendues plus bas : ce fait ne prouve rien d'ailleurs pour le refroidissement de la terre.

4.° On ne peut pas prouver que la limite inférieure des neiges soit plus basse dans les Alpes qu'elle ne l'était il y a plusieurs siècles; elle oscille entre certaines limites, et varie selon des influences locales.

5.° Comme les avalanches ne se forment guère là où il y a des forêts, elles sont devenues plus fréquentes et plus dangereuses là où les forêts ont été détruites : cette plus grande fréquence ne prouve rien sur la température.

6.° C'est un fait, que le gazon diminue sur les hautes Alpes, et, par suite, la bonne terre, même là où il n'y a ni avalanches ni chutes de rochers : cette destruction se fait

surtout remarquer sur les Alpes qui sont au-dessus de la région des bois.

7.° Le gazon disparaît surtout là où, après des neiges d'hiver abondantes, les chaleurs de l'été n'ont pas suffi pour les faire fondre; là aussi où des vents froids soufflent avec plus de violence.

8.° Les forêts remontaient jadis plus haut qu'actuellement; ce n'est pas la faute du climat si on les a détruites. On n'a pas de preuves qu'elles s'élevassent plus haut dans les endroits qui n'ont pas été dépouillés par la main des hommes.

9.° Les courans d'air sont plus violens là où les forêts ont été détruites; et ces vents emportent surtout la bonne terre qui a été dépouillée de gazon.

10.° Là où l'on voit que la force végétative a diminué, il n'est pas possible de prouver que cet effet soit dû au refroidissement du climat; l'action renforcée des vents et la diminution du terreau, qui en a été la conséquence, sont les causes immédiates de ce décroissement.

Le Mémoire est terminé par la recherche des moyens de porter remède à ces influences qui, n'étant pas celles du climat, paraissent susceptibles de correctifs, et l'auteur met à la tête de ces moyens de restauration le rétablissement des bois et du gazon; mais il ne se dissimule pas les difficultés d'exécution, dépendant de l'inertie et de la mauvaise volonté, dont il rapporte des exemples récens. En attendant qu'on soit à même de lire en entier cet intéressant Mémoire, qui ne manquera pas d'être publié, voyez-en l'extrait dans la Bibliothèque universelle, tome 14, cahier d'Août 1820, pag. 285 et suiv.

## ARTICLE II.

### *Des divers météores.*

Je comprends sous cet article les vents, la pluie, la neige, la grêle, la rosée, les brouillards, les orages et les tremblemens de terre.

Dans la campagne de Nice, les vents d'est et du sud sont les vents dominans dans le trimestre du printemps; les vents du sud et sud-est, dans le trimestre d'été; les vents d'est, d'ouest, nord-est, dans le trimestre d'automne, et les vents du nord, d'ouest, d'est et du sud, dans le trimestre d'hiver. J'ai compté, qu'année commune le sud souffle cent vingt-cinq jours; l'est, quatre-vingts; le nord, cinquante-deux; l'ouest, cinquante; le sud-est, trente; le sud-ouest et le nord-est, vingt; et huit à dix jours de vents variables. Cette campagne est garantie par le *Mont-Calvo* des vents du nord-ouest, qui soufflent assez fréquemment sur les hauteurs.

Les mêmes vents règnent le long de la mer; mais avec cette différence que Villefranche, Monaco et Mentou sont beaucoup plus exposés aux vents d'est et de sud-est: vents desséchans, extrêmement nuisibles aux animaux et aux plantes, agissant sur ces dernières comme un cautère, réduisant presque en poudre les feuilles des oliviers et les détachant de l'arbre, ainsi que j'en ai fait tant de fois la remarque, autant sur ces arbres que sur les châtaigniers de

la vallée de la Visubie, où ces vents pénètrent pareillement.

Au pied du col de Tende, le sud souffle régulièrement tous les jours, depuis le 1.er Mai jusqu'au 1.er Octobre, et depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; du mois d'Octobre au mois de Mai c'est, au contraire, le vent du nord qui souffle journellement dès la tombée de la nuit jusqu'au matin. Les différentes vallées reçoivent les vents qui sont dans leur direction, et les villages placés sur le sommet des différentes chaînes sont particulièrement sujets aux vents qui soufflent du nord et de l'ouest.

La pluie n'est pas un phénomène fréquent dans le pays dont je parle; mais, quand il en tombe, ce sont des averses dont on ne se fait pas d'idée dans les pays froids, où il pleut très-souvent. Ici, l'eau de la pluie n'existe pas dans l'air. Où sont, en effet, les grandes masses d'eau et les terres compactes qui prêtent à l'évaporation diurne? Elle est amenée dans cette atmosphère diaphane par les vents d'ouest, qui s'acculent contre les pics dont l'horizon est hérissé, et qui laissent précipiter en masses

énormes les molécules aqueuses dont ils sont chargés : c'est dire que l'automne et le commencement de l'hiver sont la saison des pluies. Il y a, année commune, de cinquante-six à soixante jours de pluie, le long du rivage de la mer, dont trente dans le trimestre d'automne, quinze dans celui d'hiver, sept dans celui de printemps, et quatre dans celui d'été : ce nombre est parfois surpassé, et je l'ai vu de quatre-vingt-treize jours en 1803; mais cette année a passé pour extraordinaire. Qu'on compare actuellement ce climat, où il pleut si rarement, et où la terre poreuse laisse immédiatement filtrer l'eau de manière à pouvoir se promener à pied sec et avec un nouveau plaisir une demi-heure après la pluie; qu'on compare, dis-je, ce climat avec ceux où il pleut fréquemment, avec Lille en Flandre, par exemple, où le nombre moyen des jours de pluie d'une année sur dix est de 263 (Annuaire statistique du département du Nord, 1813, pag. 11); et l'on jugera des différences qui doivent exister, non-seulement dans la nature des productions, mais encore dans le tempérament et le caractère des hommes et des animaux.

Toutefois il pleut plus souvent dans le reste du comté, surtout en automne et en printemps, et il y pleut à grands flots, mais jamais assez pour satisfaire les cultivateurs, qui, en me parlant du froid, se plaignaient aussi que la sécheresse était devenue dominante; mais il se trouva que cette *vox populi* n'avait pas plus de vérité que dans le premier cas : en effet, ayant computé, par le même nombre de siècles que dessus, les événemens désastreux arrivés par trop de sécheresse ou trop de pluie, notés en marge des registres d'état d'ames tenus par les anciens curés, j'ai vu que ce pays avait souffert plus souvent par excès d'eau que par défaut. Depuis le onzième siècle, neuf grandes sécheresses réduisirent la contrée à une grande misère, et seize grandes époques d'averses terribles entrainèrent terres, rochers, arbres, maisons, et firent un désert de plusieurs endroits auparavant habités : tel fut le sort, entre autres, de douze à quinze communes relatées dans l'édit d'impositions d'Emmanuel-Philibert (j'ai lu cet édit dans les archives de Tende), et dont il ne reste plus que la roche sur laquelle elles

étaient bâties. Le fait est, que cette immense quantité de pics dont cette région est hérissée, ne permet pas une régularité constante dans l'ordre des météores : la pluie, la neige, la grêle et les autres phénomènes, sont subordonnés à la nature des vents, qui poussent, accumulent et froissent les nuages sur ces points élevés; ce qui a dû, dans tous les temps, produire une grande instabilité dans l'état de l'air et dans les récoltes.

La neige qui tombe à gros flocons sur les hauteurs, qui comble des précipices, et qui se ramasse souvent en avalanches épouvantables, est un phénomène rare dans la campagne de Nice; je l'ai cependant vue tomber pendant trois jours, mais en très-petite quantité, dans l'hiver de 1802, et un jour dans celui de 1803. Heureusement qu'elle est rare; car elle est un fléau pour les oliviers, dont elle casse les jeunes branches par son poids, et qu'elle endommage encore plus lorsqu'elle se gèle. Elle est ordinairement amenée par les vents du sud-est; et tandis que les habitans des montagnes la désirent pour mettre leurs champs à l'abri des aquilons, ceux des vallées où

croît l'olivier, la redoutent et la mettent au nombre de leurs calamités. Qui pourra satisfaire des intérêts si opposés?

Il est rare aussi que la plaine qui avoisine la mer soit frappée de grêle, à moins qu'elle n'y soit poussée par les vents d'ouest; ce que j'ai vu arriver deux à trois fois en automne. Mais rien n'est plus commun que ce phénomène dans les montagnes. Combien de fois n'ai-je pas vu, tandis que le ciel du rivage maritime était tranquille et serein, les nuées poussées rapidement par les vents de mer passer au-dessus de ma tête, et aller s'accumuler contre des rochers voisins? Alors, tout-à-coup, le tonnerre gronde, la foudre éclate, la grêle tombe, l'atmosphère se refroidit; les branches des arbres tombent à vos pieds, coupées net par des grelons de la grosseur d'une noix. On doit s'attendre à ce spectacle en voyageant dans ces montagnes, surtout pendant la saison des chaleurs; et c'est une vérité, qu'aucun de leurs villages n'est exempt de ce fléau, qui, chaque année, se promène partout, et ne laisse jamais au laboureur l'assurance de jouir du fruit de ses travaux.

Si les campagnes maritimes ont à peine deux mois de pluie durant l'année, la nature bienfaisante y supplée par une rosée abondante qui s'élève pendant le jour en vapeur insensible, et qui retombe depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever; fraîcheur trompeuse pour ceux qui cherchent à se dédommager de la chaleur du jour. Cette suspension d'eau dans l'atmosphère est très-visible tous les soirs, tout à l'entour du riche bassin de Nice, et elle devient sensible à une hauteur assez considérable, autant sur la colline de Cimier, par exemple, ou sur le col de Villefranche, qu'au niveau de la mer. Ce phénomène est de toute l'année, excepté pendant le petit nombre de jours où le thermomètre est à o, et celui où le mercure est dans sa plus grande dilatation, deux époques où j'ai trouvé la nuit aussi sèche que le jour. J'ai surtout trouvé les nuits extrêmement sèches, et ne donnant pas le moindre signe d'humidité, par l'exposition de plusieurs substances hygrométriques, dans les douze derniers jours du mois d'Août 1803, mon thermomètre se soutenant à vingt-cinq degrés, mon baromètre étant à vingt-huit pouces cinq li-

gnes, et le ciel se maintenant sans tache et du plus bel azur. Or, comme il était impossible que l'évaporation des eaux de la mer et autres n'eût pas lieu avec la même force durant le jour, ces observations m'ont paru confirmer la doctrine de M. de Luc et autres physiciens; savoir, que, dans des circonstances données, l'eau absorbée ou évaporée change de combinaison, devient air, et augmente la masse de l'atmosphère.

Un autre phénomène, appartenant aussi à l'évaporation, mais d'un tout autre genre, se montre sur tout le littoral de la Méditerranée, et spécialement sur celui de la mer de Nice : ce sont les brouillards humides. Ces brouillards s'élèvent dans toutes les saisons de l'année, particulièrement en printemps et en automne, vers les onze heures du matin : d'abord très-bas, ils grandissent à vue d'œil, jusqu'à la hauteur d'environ cent cinquante toises, s'attachent alors aux rochers, traversent les montagnes pour se répandre au-delà du rivage, et retombent ensuite avec la même gradation, à mesure que les rayons solaires, devenus plus obliques, cessent, pour ainsi dire, de leur donner des ailes. C'est ainsi que ces

vapeurs marines, commençant du côté du couchant, à l'embouchure du Var, suivent cette rivière et la vallée qui porte son nom, traversent sur la droite les montagnes qui la bordent, et vont se répandre sur les terroirs de *Roquette, Torrette, Saint-Blaise, Aspremont, Utelle,* etc.; qu'elles montent, à l'est, le *col de Castillon,* pour aller se jeter dans la vallée de la Bevera, et qu'elles enfilent celle de la Nervia, enveloppant de leur tissu grisâtre tous les villages, tant de la plaine que des coteaux les plus élevés. Ce fléau est commun à toutes les régions de ces Alpes, qui produisent encore des oliviers, et ses limites se trouvent vers la tête des chaînes, au voisinage des grandes Alpes, lieux où une température plus basse ne suffit plus pour le maintenir; cependant la chaleur n'en est pas la seule cause, et il est évident qu'il y a deux autres conditions qui favorisent sa progression : la première est celle du vent du sud, et la seconde, la rencontre des rochers le long desquels le brouillard puisse grimper. L'on voit, en effet, qu'il marche constamment du sud au nord, et qu'il dépasse, sans les enfiler, les vallons est et ouest, qui croisent cette direction : ainsi,

par exemple, la gorge de *Peglia* est exempte de ces vapeurs, et le vallon de la *Rochetta dolce aqua*, sis à l'ouest, dans la vallée de la Nervia, conserve toute sa diaphanité au voisinage d'une nuit obscure. Quant à la seconde condition, je l'ai admise, parce que la plaine de Nice, la plus étendue des Alpes maritimes, la plus éloignée des rochers, est celle qui souffre le moins de ces brouillards et sur laquelle ils font le séjour le moins long : ils n'y paraissent guère, année commune, que quatre fois en automme, trois fois en hiver, cinq en printemps, et dix en été; total, vingt-deux jours de brouillard dans le courant de l'année.

Je les ai vus, ces géans éphémères, image de la fausse gloire des dévastateurs du monde. Je gravissais, dans les premiers jours du mois de Juin, par une des plus belles journées, le col de Castiglione, du côté de Sospello; quand je fus à son sommet, je vis ces spectres s'avancer vers moi lentement, et me cacher la mer et divers villages qui étaient à mes pieds. Bientôt je me crus en pleine mer : les montagnes et les autres objets avaient disparu; je n'en-

tendais plus que confusément la voix de mon escorte, composée de cinq hommes, et le bruit des sonnettes du mulet qui portait mes pierres et autres collections. Mes habits étaient imprégnés d'un humide salé, et mes yeux, ainsi que mes narines, étaient affectés d'un picotement très-incommode. J'obtins donc la certitude que ces vapeurs épaisses étaient de l'eau salée, chose qui m'avait déjà été confirmée par un grand nombre d'analyses de plantes : voilà pourquoi ils cautérisent les bourgeons des arbres, les olives, les figues, les raisins et les jeunes plantes; ils nuisent, en outre, à la végétation par le froid humide qu'ils *déposent*, et par l'ombre qu'ils produisent. Nous les verrons, ailleurs, également fâcheux pour les hommes et pour les animaux.

Tant de pics, détachés et établis dans les nuages comme autant de conducteurs, doivent souvent provoquer les orages, et tous les terribles phénomènes des météores électriques : c'est ce qui arrive effectivement, et nous en avons déjà parlé à l'occasion de la grêle. Celui qui voyage sur ces montagnes n'est jamais assuré de ne pas entendre le tonnerre; la foudre le suit

immédiatement : j'en voyais à chaque pas les traces sur les arbres des hautes forêts, et sur les clochers des villages élevés, tels que ceux de Tournefort, d'Ilonse, de Périnaldo, de la Turbie, etc., qui en sont frappés tous les ans. Le peuple me disait aussi que la foudre tombait plus souvent depuis les derniers événemens politiques ; mais l'histoire fait justice de cette opinion, comme des précédentes. Je fis voir, en effet, à plusieurs bonnes gens, que les mémoires de leurs propres archives contenaient six époques, en 1503, 1516, 1635, 1665, 1677 et 1702, où, dans les mois de Septembre et Octobre, la grêle et la foudre, unies ensemble, avaient plus fait de mal, à chaque événement, qu'elles n'avaient pu en occasioner depuis 1789 jusqu'au moment où ils me parlaient. La position de Nice, au bord de la mer et dans une plaine assez vaste, la garantit assez de la chute de la foudre, qui tombe ou dans l'eau, ou sur les collines voisines ; mais le tonnerre s'y fait entendre assez fréquemment : j'en ai compté vingt-huit jours dans l'année 1802, desquels, vingt-cinq en automne, deux en printemps, et un en été. La fureur

celui d'empêcher les dévastations occasionées par les torrens qui se forment momentanément, et celui de faire servir cette pluie à l'arrosage des terres dans les occasions si fréquentes de sécheresse. Il consiste à pratiquer de ces réservoirs artificiels dont M. Hyacinthe *Caréna* a fourni des exemples très-avantageux, au nombre de six, dans les départemens du Pô et de la Stura en Piémont, lesquels, placés au bas de collines, fertilisent les lieux situés au-dessous, qui seraient stériles sans cette précaution. (Mémoire inséré dans la Bibliothèque universelle, Journal du mois d'Août 1817.) Les Romains connaissaient déjà ce moyen d'irrigation : on en voit encore un bel exemple au *Tholonet*, à une lieue d'Aix en Provence, où une chaussée indestructible réunit par leur base deux petites collines, et le réservoir qui en résultait servait autant à la pêche qu'à l'arrosage. Ces réservoirs d'eau de pluie sont pareillement usités en Hongrie, mais uniquement pour le service des mines, des usines et des forges. On ne doit les pratiquer que sur des terrains argileux, ou du moins le sol doit en être fait avec de l'argile transportée et battue. Lorsque l'eau est basse, on ne doit pas l'y laisser séjourner, sans quoi on s'exposerait à des fièvres d'accès.

Je dois encore remarquer en terminant, que si, en faisant des recherches sur les variations des degrés de température, je n'ai pas trouvé, ainsi que je l'ai fait observer dans la notice additionnelle à l'article précédent, que les climats aient notablement changé, il n'en est pas de même pour la quantité d'eau de pluie qui tombe chaque année, et qui paraîtrait en général dans la plus grande partie de l'Europe plus considérable dans les temps présens, si l'on en juge d'après le tableau suivant, dressé également dans un pays de montagnes, mais moins méridional. Ce tableau n'est pas tout-à-fait applicable aux Alpes maritimes, qui ne paraissent pas avoir éprouvé, à cet égard, les mêmes changemens; mais il justifie, en général, l'opinion de plusieurs observateurs qui affirment que les maladies catarrhales sont plus fréquentes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a cinquante ans.

**Tableau** *de la quantité d'eau de pluie et du nombre de jours pluvieux, observés par M. H. Flaugergues, à Viviers, pendant quarante années.* (Extrait de la Bibliothèque universelle, tome VIII, page 139, cahier de Juin 1818.)

| Années. | Quantité de pluie. Pouces. | Lig. | Nombre des jours pluvieux | Années. | Quantité de pluie. Pouces. | Lig. | Nombre des jours pluvieux |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1778 | 29 | 11 2/3 | 86 | 1798 | 34 | 3 = | 104 |
| 1779 | 20 | 7 2/3 | 69 | 1799 | 28 | 5 2/3 | 109 |
| 1780 | 33 | 5 = | 74 | 1800 | 46 | 2 2/3 | 110 |
| 1781 | 23 | 6 2/3 | 71 | 1801 | 48 | 1 = | 141 |
| 1782 | 28 | 5 2/3 | 78 | 1802 | 30 | 4 1/3 | 94 |
| 1783 | 34 | 2 1/3 | 96 | 1803 | 25 | 5 2/3 | 101 |
| 1784 | 39 | 2 1/3 | 83 | 1804 | 34 | 8 = | 109 |
| 1785 | 33 | 11 1/3 | 74 | 1805 | 22 | 3 1/3 | 104 |
| 1786 | 33 | 8 2/3 | 114 | 1806 | 40 | 7 2/3 | 118 |
| 1787 | 34 | 0 2/3 | 85 | 1807 | 31 | 6 1/3 | 72 |
| 1788 | 35 | 7 2/3 | 90 | 1808 | 43 | 3 2/3 | 110 |
| 1789 | 39 | 0 = | 98 | 1809 | 38 | 5 = | 112 |
| 1790 | 37 | 0 = | 96 | 1810 | 44 | 5 2/3 | 109 |
| 1791 | 36 | 6 2/3 | 95 | 1811 | 37 | 5 2/3 | 106 |
| 1792 | 42 | 6 1/3 | 95 | 1812 | 31 | 10 = | 106 |
| 1793 | 33 | 11 2/3 | 76 | 1813 | 38 | 7 1/3 | 104 |
| 1794 | 30 | 3 2/3 | 88 | 1814 | 38 | 1 2/3 | 100 |
| 1795 | 21 | 0 2/3 | 81 | 1815 | 30 | 15 2/3 | 122 |
| 1796 | 30 | 6 2/3 | 112 | 1816 | 37 | 10 1/3 | 103 |
| 1797 | 25 | 8 1/3 | 116 | 1817 | 28 | 7 = | |

# SECTION II.

Des pâturages, de la profession de berger, du menu bétail et des laines.

## CHAPITRE I.er

## *Des pâturages et de la profession de berger.*

### ARTICLE PREMIER.

### *Des pâturages.*

Après le tableau des Alpes maritimes, telles que la nature nous les offre, nous devons considérer leurs habitans et les ressources qu'ils emploient pour pourvoir à leur subsistance. Nos premiers pères furent chasseurs ou bergers; le travail des champs n'est venu que long-temps après. Le premier de ces états ne convient qu'à des peuples sauvages, habitant de vastes territoires; il s'est même perdu dans le nord de l'Europe, depuis ces époques fameuses où des invasions successives firent connaître aux peuples de la Scandinavie des climats plus doux. L'état de berger, au contraire, a subsisté, et subsistera toujours dans les pays civilisés, soit à cause des circonstances propres aux lieux

habités, dont la culture serait loin de suffire à la nourriture de l'homme, ou serait même impossible, comme dans les déserts de l'Arabie, de la Syrie, de la Nubie, etc., et dans la longue chaîne des Alpes qui divise l'Europe ; soit à cause du besoin que nous avons de la dépouille d'un grand nombre d'animaux pour nous nourrir et nous vêtir. Cependant cet état est devenu presque ignoré de nos jours, ou nous n'en avons que les notions fabuleuses que nous ont transmises les poëtes. Moi-même je partageais cette ignorance, lorsque je tombai dans une population de bergers qui m'apprirent à apprécier leur profession. Je crois donc faire quelque chose d'agréable et d'utile à mes lecteurs, en leur communiquant les idées que j'ai reçues, en élaguant toutefois un très-grand nombre de détails qui les ennuieraient, et qui ne pouvaient convenir qu'à l'objet pour lequel cet ouvrage fut entrepris. Je parlerai d'abord des pâturages, puisque sans eux il n'y aurait point de bergers.

L'on ne doit pas s'attendre à voir grand nombre de prairies naturelles ou artificielles dans un pays tout montueux, et divisé

en vallées étroites, flanquées de montagnes la plupart perpendiculaires et arides. Si l'on excepte les plaines de Nice, de Mentou, Sospello, Puget-Théniers, Thouet, Villars, Massouin, Saint-Étienne, vallée d'Entraunes, et quelques autres, toutes, au surplus, d'une très-petite étendue, le fourrage transporté dans les granges pour la saison de l'hiver se réduit presque à celui qu'on a coupé dans les bois et dans tous les recoins où il y a de l'ombre et de la fraîcheur. Les rivières et les torrens qui dévorent chaque année le peu de plaine qui reste à chaque vallée, ont sans doute beaucoup contribué à détourner les habitans d'une plus grande culture des prairies; d'un autre côté, la nature y a pourvu abondamment par des pâturages pour toutes les saisons, qui dispensent l'homme de ces montagnes de charier péniblement, à travers les neiges et les précipices, le foin nécessaire à la nourriture de ses bestiaux pendant l'hiver, comme cela se pratique dans les Alpes de la Savoie et de la Suisse.

Tandis que la basse Provence n'a presque que des pâturages d'hiver; que le Dauphiné, la Savoie et la Suisse n'ont que des

pâturages d'été, nous trouvons réunis ici, par un privilége spécial dépendant du climat et de la situation des Alpes maritimes, des pâturages d'hiver et des pâturages d'été; circonstance qui n'est pas indigne de fixer l'attention du contemplateur de la nature.

Les pâturages d'été se trouvent depuis le sommet des grandes Alpes jusque vers le milieu des chaînes que j'ai décrites, et dans les sites garantis du souffle des vents de l'est et du midi. Il en est où le bétail ne peut séjourner que depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Septembre, et d'autres où il peut rester depuis le 1.er Mai jusqu'au mois de Novembre : j'appellerai les premiers pâturages tardifs, et les seconds, pâturages printanniers. Les uns et les autres ne servent qu'au menu bétail, ce pays étant peu propre à élever des vaches, qui n'étaient, en totalité, lorsque je l'ai parcouru, qu'au nombre de treize mille cinquante-cinq, y compris les taureaux, les bœufs, les génisses et les veaux; encore m'a-t-on assuré que ce n'était que depuis peu d'années que le gros bétail s'élevait à ce nombre.

Les pâturages tardifs prennent depuis

les Apennins jusqu'au terroir de Barcelonnette, en suivant la concavité d'une espèce de demi-cercle qui formerait la lisière de la Ligurie et du Piémont : ils comprennent les montagnes appelées *Morte*, *Cimetta*, *Carbone*, etc., terroir de Briga; de *col Bertrand*, *col Létas*, *col de Tende*, *col de Sablon*, etc., terroir de Tende; et de ce point, jusqu'à Saint-Dalmas le Sauvage, extrême frontière de la France et du Piémont, les cols *Salaise*, *Frema-Morta*, *Fenestre*, *Molières*, *Sainte-Anne*, *Douan*, *la Postigliole*, *Sauteron*, *Malmorta*, *col de Fer*, de la *Magdeleine*, de *Sarsa-Morena*, etc. Ces montagnes, et la plupart de celles dont je vais parler, sont habitées, en été, non-seulement par les bergers du pays, mais encore par les bergers de la basse Provence, au nombre d'environ trois cents, qui y amènent environ cent brebis par berger, l'un dans l'autre. Des voies pastorales, construites de temps immémorial, et bien plus chères à mes yeux que les voies militaires, conduisent des plaines arides de la Provence aux Alpes dont je parle; elles avaient autrefois leur code de police, que le relâchement des mœurs, et

notre mépris pour l'antique simplicité ont fait tomber en désuétude. Ces voies réunissent toujours la mer aux grandes Alpes, et les bergers, précédés de leurs chiens, de leurs troupeaux et de l'âne docile qui porte leur bagage, s'en écartent rarement.

Vous avez, pour les Alpes printannières, les montagnes de *la Tanarda*, *Marta*, *Jions*, *Gordolasca*, *col de Pal*, etc., et surtout les belles et riches montagnes de Guillaumes, Péaune, Beuil, Ilonse, Thierry, Villars, Massouin. Le voyageur qui parcourt ces vallées étroites, et qui ne voit à sa droite et à sa gauche que des rochers décharnés dont les sommets, dégradés par le temps, présentent des formes bizarres et trompeuses de châteaux, de tours, etc., ne s'attendrait certainement pas à trouver une nature belle et animée au-dessus de ces squelettes. J'ai éprouvé cette surprise en quittant la vallée du Var et celle du torrent de *Tuébi*, et en remontant le vallon d'*Aigueblanche*, pour me rendre à la montagne de Monnier et à celles de Péaune, Beuil, Robion, Ilonse, Thierry, etc. Jusque-là, mon ame et mes sens, fatigués de la longue stérilité que m'offrait le pays que je venois de

parcourir, se trouvèrent bientôt récréées par des plaines riantes, jonchées de verdure, arrosées de temps en temps par de petits ruisseaux, et ombragées d'espace en espace par des bouquets de sapins ou de mélèzes. C'était dans les premiers jours de Novembre, et les bergers, avec leurs troupeaux de moutons, habitaient encore ces montagnes. Il ne manquait, pour compléter le charme, que la réalité des agréables fictions du chantre des bergers; mais ce n'est pas sous ce ciel que le sensible Gesner eût pu imaginer ses idylles! Tous ces pâturages font face au nord et nord-est, ou bien ils sont protégés contre les vents du midi par une montagne plus élevée; mais, à mesure qu'en les traversant vous venez à découvrir les plaines maritimes, vous rencontrez de nouveau la sécheresse, l'herbe courte, maigre et rare, le rocher décharné. Vous êtes, sans vous en douter, si ce voyage est fait en été, aux pâturages d'hiver; la végétation attend, pour s'y montrer, la fraîcheur et l'humidité de cette saison, et la nature y est belle à son tour, tandis qu'elle est ensevelie sous les neiges à une très-petite distance au revers nord de la

montagne. En été, vous n'y avez remarqué que la lavande, le serpolet, le thym, le romarin, le buis, le genêt, le ciste, dédaignés par la brebis, et quelques scabieuses très-maigres ; en hiver, ces côteaux sont fournis de toutes les plantes chicoracées, recherchées par le bétail : telle la Crau d'Arles (ou *ces champs herculéens* semés de cailloux), qu'on regardait comme absolument stérile, en la traversant en été, et entièrement déserte, sans les *mas* qu'on y découvre d'espace en espace, semblables aux *oasis* des déserts de la Libye, et qu'on voit peuplée, en hiver, de ces trois cents et plus de bergers qui étaient sur les Alpes, dont les troupeaux y trouvent en abondance la nourriture la plus saine et la plus succulente.

Ces pâturages d'hiver sont d'une assez grande étendue, puisqu'ils occupent toutes les Alpes voisines de la mer, et tous les revers méridionaux de celles qui en sont plus éloignées : on peut les évaluer au tiers des pâturages proprement alpins ou d'été, et elles peuvent suffire à un hivernage de six mois pour cent mille têtes de moutons, d'agneaux, de chèvres et de chevrots. On les distingue,

par rapport à leurs herbes, à leur ligne plus ou moins oblique, et à la nature des bestiaux qui les fréquentent, en pâturages de brebis et en pâturages de chèvres : la chèvre, plus agile, moins délicate, va brouter là où la brebis ne saurait parvenir. Ainsi, au milieu de ces rochers inaccessibles et pelés durant l'été, rien n'est perdu durant la saison de l'hiver.

Tous ces différens pacages sont d'un très-grand produit pour ceux qui les possèdent, soit qu'ils appartiennent aux communes, (et on les connaît alors sous le nom de *bandite*), ou qu'ils soient des propriétés particulières. On les afferme chaque année par tête de bétail, et l'on conçoit que ce genre de propriété est d'autant plus précieux que la nature seule en fait tous les frais de culture ; qu'il n'y a rien à craindre de l'intempérie des saisons ; qu'il est fort peu imposé, et qu'il ne saurait diminuer de valeur que par les causes qui diminuent la quantité de bétail, telles que la guerre et les épizooties : aussi, puis-je assurer avoir trouvé infiniment plus d'aisance et moins de véritables pauvres dans les communes qui sont les plus riches en ce genre de propriétés,

que dans celles qui mettent toute leur espérance dans les oliviers; observation que j'aurai encore occasion de faire dans un autre article. Le produit des locations des pâturages, année commune, est d'environ 746,097 francs, somme qui, ajoutée à celle qui résulte du produit des bestiaux, et à la vie sobre et économe des peuples de ces montagnes, explique déjà comment ils sont moins malheureux que leurs compatriotes, en apparence plus favorisés par le climat et la richesse du sol.

Toutefois, même les pâturages d'été, diffèrent, dans cette contrée, de ceux qu'on visite avec tant de plaisir sur les Alpes de la Suisse et de la Savoie. De même que les montagnes s'abaissent à mesure qu'elles se rapprochent du midi, de même aussi l'herbe est-elle plus courte, et les animaux sont-ils de plus petite race. Quelle qu'en soit la raison, les végétaux y sont peu propres à rendre le lait butireux, et l'on n'a jamais fait, dans ces Alpes, que du fromage, qui, à la vérité, est d'un assez bon goût. La disette du beurre y est telle, qu'à la vallée d'Entraunes on le remplace par le suif de mouton et de chèvre, assaisonnement que

j'ai trouvé détestable. Il ne faut non plus s'y attendre, ni à cette bonhomie des bergers de la Savoie, ni à leur propreté; moins encore à une sorte d'élégance qu'on trouve quelquefois dans les chalets des Alpes de mon pays. Ici, les bergers et les troupeaux restent nuit et jour en plein air : ils profitent seulement des antres des rochers voisins, pour y déposer le lait; ou, s'il n'y en a pas, on établit, à des espaces très-éloignés, un misérable toit d'écorces d'arbres, soutenu par quelques pierres, à la hauteur de trois pieds de terre, qu'on détruit lorsque la campagne est finie. Tel est l'unique abri que ces hommes durs se préparent contre le mauvais temps, et telles sont leurs laiteries : aussi ont-ils tous un aspect sauvage, et vivent-ils dans une parfaite solitude, entièrement isolés les uns des autres. Ces habitudes sont particulièrement celles de la lisière du Piémont et de la Ligurie; du côté de France, elles sont déjà plus douces. Les bergers de Provence étant plus recherchés dans les aisances de la vie, on leur a construit, sur les montagnes d'Entraunes, de Saint-Dalmas le Sauvage, de Saint-Étienne, quelques chalets en mâçon-

nerie, que j'ai trouvés assez propres et assez commodes; et leur fréquentation ayant un peu adouci les mœurs des bergers indigènes, ceux-ci vivent davantage en société, et en ont acquis une physionomie plus prévenante et plus agréable.

## ARTICLE II.

### *De la profession de berger.*

Partout où il y a des pâturages, le peuple est à la fois laboureur et berger; mais je suis fondé à croire que la vie pastorale a été, plus long-temps que partout ailleurs, l'unique profession des peuplades établies sur les flancs des grandes Alpes, d'autant plus qu'elles devaient y être portées par la nature du sol, et par les forêts nombreuses dont la tradition et quelques anciens titres annoncent que les vallées étaient couvertes. Les Templiers et les Bénédictins, dont on découvre partout tant de vestiges, ayant opéré de grands défrichemens, engagèrent vraisemblablement les habitans des montagnes à la vie agricole; il se forma successivement des hameaux et des chemins de communication avec les peuples voisins,

qui firent participer les indigènes de ces Alpes aux avantages de la grande société, et les détournèrent insensiblement de l'état de berger, qui ne devint plus qu'accessoire aux occupations de l'agriculture. Tous les écrivains, en dépréciant ce premier état, ont beaucoup vanté les effets de la culture des terres pour adoucir les mœurs et humaniser les peuples sauvages : j'ai partagé naturellement cette opinion jusqu'au moment où j'ai parcouru le pays que je décris; mais je dois dire, maintenant, qu'au moins pour ce pays, cet effet n'a pas eu lieu. Dans ces dernières guerres, où la démoralisation était à son comble, les laboureurs mettaient à mort impitoyablement tout Français qui voyageait seul, et je ne connais pas d'exemple d'une semblable cruauté parmi les bergers de profession, malgré leur air sombre et farouche. Un paysan allait labourer son champ, armé d'un fusil, qu'il déposait dans un sillon; voyait-il passer un étranger, il quittait la charrue pour prendre l'arme meurtrière, et la diriger de loin, à travers les haies, contre le passant : si celui-ci tombait, il accourait pour le dépouiller; sinon, il re-

mettait l'arme dans le sillon, et continuait son travail, sans que le voyageur eût pu se douter de quelle main le coup était parti. Ces horribles faits m'ont été rapportés par leurs propres auteurs : forcé d'allier la sûreté de ma personne avec mon zèle, je prenais, pour m'escorter, des brigands mêmes, trop connus sous le nom de *barbets*, qui me montraient froidement, à chaque défilé, le lieu où ils avaient enterré quelques-unes de leurs victimes.[1]

Quatre communes assez considérables, *Briga*, *Molinet*, *Péaune* et *Beuil*, ont cependant continué à donner une attention

---

[1] A Dieu ne plaise que je ne mette l'agriculture à la tête de toutes les professions, que je ne la considère comme l'origine de la civilisation, comme un grand moyen de ramener les hommes vers des habitudes d'ordre et de morale, vers la reconnaissance envers le Créateur, la justice et la bienveillance envers nos voisins; comme l'état qui nous attache le plus au sol que nos pères ont fécondé et qui nous donne véritablement une patrie : mais tout cela doit être appris, doit être senti, et c'est ce dont n'ont aucune idée les habitans des campagnes, qui ne bêchent la terre que par routine. Les Codes d'*Arthur Young*, de *John Sinclair*, *Thaer*, *Crud*, et autres célèbres agronomes qui ont réuni la raison morale à la raison pratique de l'agriculture, ne serviront qu'aux sociétés académiques et à quelques riches propriétaires, tant que les habitans des campagnes resteront sans éducation et sans instruction; et jusqu'alors ils ne seront pas meilleurs, ils pourront même être pires que les autres hommes.

particulière à la profession de berger, aux soins nécessaires pour entendre l'éducation des troupeaux, pour les conserver et en retirer tout le bénéfice possible : environ mille huit cents individus sont employés à cet état dans ces quatre communes, dont près des deux tiers appartiennent à *la Briga*. Ce village, sis au pied de la première chaîne des Alpes secondaires, dans une vallée arrosée par la *Levenza*, à deux lieues de Tende, hors de toute communication avec les étrangers, a réellement conservé les mœurs antiques, et un goût décidé pour la vie pastorale. De cinq cents familles dont cette peuplade est composée (formant une population de 2767 ames), trois cents en font leur unique occupation de temps immémorial et de père en fils. Ce genre de vie favorise évidemment la population et l'aisance de la commune, puisque, d'après les registres publics, le nombre de ses habitans s'est accru de cinq cents depuis cinquante ans, et qu'en général on n'y voit pas de pauvres, surtout dans les familles de bergers. Dès le mois d'Octobre, cette population de bergers, hommes, femmes et enfans, quitte ses chaumières pour con-

duire ses troupeaux arrivés des grandes Alpes, et s'établir dans les parties maritimes jusqu'à la belle saison : là, ils fournissent aux habitans de toute la côte, depuis Antibes jusqu'à *Saint-Remo*, les agneaux, les chevreaux, le lait et la laine de leurs troupeaux, en échange du pain et des prix de pâturage, rapportant ensuite chez eux des profits assez grands pour acheter successivement les biens des simples laboureurs, dont la jalousie finirait par chasser les bergers, si ceux-ci n'étaient pas les plus forts.

Le grand prix que ces hommes mettent nécessairement à la conservation des troupeaux, et la vie errante qu'ils mènent avec eux depuis la fondation du village, ont dû convertir en art la profession de berger, et lui donner des principes fixes : aussi sont-ils de véritables pasteurs, au lieu que, dans plusieurs autres pays, il n'y a que de simples gardiens de troupeaux. Ce fut avec le plus vif intérêt, qu'entouré, dans ce village, des principaux chefs bergers, à la tête desquels était le maire, j'appris d'eux toutes les difficultés, que je ne soupçonnais pas, de ce premier état de nos pères :

que de soins n'exige pas l'éducation des agneaux, tant pour les conserver que pour les obtenir d'une belle espèce ! Le bétail adulte est, il est vrai, plus fort; mais aussi il est sujet à des maladies qu'il faut savoir prévenir ou guérir par des moyens simples : les brebis pleines et prêtes de mettre bas veulent aussi des attentions particulières. Si l'astronomie et la médecine sont les plus anciennes des sciences, c'est que le berger est obligé de prévoir les changemens de temps, et de connaître non-seulement la quantité de pâturages nécessaires à la nourriture de tant de têtes de bétail, mais encore les plantes les plus alimentaires, et celles qui peuvent servir de médicamens. Enfin ce n'est que par une longue suite de conseils et d'observations que le berger peut parvenir à la perfection de son état : les pères y conduisent successivement leurs enfans par le précepte et par l'exemple ; et le vieux maire de Briga me disait « qu'il n'oserait encore confier l'édu-
« cation des agneaux à son fils âgé de
« vingt-cinq ans, quoiqu'il eût constam-
« ment gardé des troupeaux depuis l'âge
« de huit ans. »

La vie de ces bergers est d'ailleurs très-dure, et il faut y être accoutumé dès l'enfance pour pouvoir la supporter. Dès l'âge de huit à dix ans jusqu'à celui de soixante ans et plus, il est rare qu'ils couchent ailleurs que sur la terre nue, et le plus souvent en plein air ; aux époques où les brebis mettent bas, et jusqu'à ce que les agneaux soient assez forts, ils sont nuit et jour sur pied pour les visiter : ils ne boivent jamais de vin, ne mangent point de viande, et leur nourriture consiste dans quatre livres par jour de pain grossier, du petit-lait et de la recuite, le tout froid ; car rarement ils avalent quelque chose de chaud. Les femmes, qui sont chargées de la laiterie, partagent la même vie et la même nourriture.

L'habillement est, en hiver, un gilet fort long, de drap de trois lignes d'épaisseur ; des culottes de même ; des bas de laine roulés sur les genoux, et un bonnet de la même étoffe : en été la forme est la même ; mais le drap est de demi laine, tissu de fils de chanvre en long, avec de la laine en travers, de l'épaisseur de deux lignes. On met, au besoin, par-dessus ce vête-

ment un long manteau surmonté d'un capuchon, fait comme un manteau de capucin, mais tout d'une pièce, et d'un tissu encore plus épais et plus serré que celui du gilet: il pèse de vingt-cinq à trente livres, et il doit résister pendant vingt-quatre heures à la pluie; mais alors il pèse cent cinquante livres. Le tout, étant sec, est déjà fort lourd : ayant eu la fantaisie d'essayer ce vêtement complet, je ne m'y suis pas trouvé à l'aise. Le drap est fabriqué dans la maison du chef berger, qui le vend à ses domestiques : la culotte et le gilet coûtent cinq francs pièce, et doivent durer cinq ans; le manteau coûte de 15 à 18 francs, et dure à proportion. La laine de Briga peut, plus que toute autre, donner au drap une propriété imperméable; car elle est rude, lisse, et plutôt semblable au poil de chèvre qu'à de la laine : aussi les bergers des autres communes s'en servent-ils pour leurs manteaux. Le village récoltant beaucoup de laine, je me suis long-temps entretenu avec ces maîtres bergers, qui ne manquaient pas d'intelligence, sur les moyens d'en perfectionner une partie, celle qui n'était pas nécessaire à leurs manteaux;

mais ils m'ont tous assuré que les moyens dont je leur parlais avaient été tentés inutilement.

Avec ce mépris des commodités de la vie, et cette habitude de coucher pendant une longue suite d'années tant à l'humidité qu'au sec, le berger de Briga vit très-longtemps, sans connaître d'autres maladies que celles qui sont ordinaires dans une vieillesse avancée. Je me suis enquis avec soin, en ma qualité de médecin, des maladies qui régnaient dans ce village, et je n'y ai trouvé ni la goutte, ni le rhumatisme, ni la gravelle, ni les obstructions, ni la phthisie pulmonaire, ni les écrouelles : le berger est seulement affligé quelquefois de fièvres d'accès automnales, lorsqu'il conduit ses troupeaux au voisinage du Var; mais l'air vif et sec de son pays suffit bientôt pour les dissiper, dès qu'il y est de retour.

Quoique très-soignés, les troupeaux n'en sont pas moins élevés aussi durement que leurs maîtres ; en quoi l'on trouve encore ici une ressemblance avec les habitans du désert. Comme on ne pourvoit jamais à leur subsistance par des amas de fourrage,

et qu'ils paissent à leur aise sur les montagnes, été et hiver, tant que la saison le permet, ils sont quelquefois forcés à une abstinence de deux à trois jours, lorsque le temps est mauvais: ils ne doivent pas moins être accoutumés à souffrir la soif; car il n'y a pas toujours de l'eau dans le voisinage du pâturage qui est en exercice. Lorsqu'il pleut un peu fréquemment, on ne mène boire le bétail que tous les quatre à cinq jours, l'herbe humide, ou du moins rafraîchie par les vents frais qui suivent les pluies, étant suffisante pour le désaltérer; mais plus souvent l'herbe est desséchée par l'ardeur du soleil et par des *vents chauds*, et alors elle ne se digère pas. Dans ces circonstances, le berger et son troupeau sont obligés d'aller chercher péniblement une source lointaine, au moins tous les deux jours, ce qui suffit à leurs besoins. Et toutefois, avec ces privations, les troupeaux de la Briga prospèrent très-bien, sont à l'abri des maladies, et se conservent même mieux que ceux des autres villages; ce qui fournit la preuve la plus démonstrative de l'intelligence de ceux qui les conduisent, et de la perfection de leurs méthodes.

A Tende, commune voisine de celle de Briga, la tradition porte que la population n'était également composée, autrefois, que de bergers et de laboureurs. L'ouverture du col de Tende pour le passage en Italie créa dans cette commune et sur toute la route une profession nouvelle, celle de muletier, qui, offrant moins de peine et des profits plus tôt gagnés, l'emporta successivement sur celle de berger: une cinquantaine de familles restèrent cependant fidèles à leurs anciennes mœurs, et l'expérience a prouvé qu'elles avaient raison, puisque l'établissement des voitures à roues et de chemins propres à leur usage fit tomber l'état de muletier, tandis que l'éducation des troupeaux est une source intarissable de prospérité publique et particulière.

Les bergers de Tende, ainsi que ceux de Savorgio et de Molinet, occupent, comme les bergers de Briga, les pâturages maritimes pendant l'hiver; quant à ceux de Beuil et de Péaune, ils émigrent tous les ans avec leurs troupeaux pour aller occuper les plaines de la Provence, et ils sont très-éloignés de cette économie pasto-

rale que les bergers de Briga ont, par une longue pratique, réduite en art, et que je n'ai pu apercevoir nulle autre part.

## CHAPITRE II.

### *Des troupeaux, des accidens auxquels ils sont sujets, de leur produit, et de la qualité des laines.*

#### ARTICLE PREMIER.

#### *Des troupeaux, des accidens auxquels ils sont sujets, et de leur produit.*

L'effet de la chaleur est le même, avons-nous déjà dit, sur les végétaux, sur le bétail et sur l'homme : dans toutes les parties maritimes, les moutons ét les chèvres sont d'une petite taille, et lorsqu'on a voulu y introduire de plus grosses espèces, la race n'a pas tardé à se rapprocher des indigènes. A mesure que l'on quitte le midi et l'est, et qu'on se rapproche du nord et nord-ouest, les races deviennent plus belles; elles sont très-belles à Saint-Étienne et à Saint-Dalmas le Sauvage, qui sont les régions les plus froides de la contrée. Déjà à la vallée d'Entraunes,

qui n'est séparée de Saint-Étienne que par le col de Pal, les espèces sont inférieures.

D'une autre part, il est deux remarques importantes à faire, remarques qui intéressent le physiologiste : c'est que les brebis et les chèvres de la région chaude ont proportionnément plus de lait que dans les régions froides, et les chèvres, en particulier, dont les longues mamelles, gorgées d'un lait délicieux, contrastent singulièrement avec la petitesse et l'agilité de leur corps, lorsqu'on les voit revenir le soir du pâturage. La même remarque s'étend aussi aux femmes, qui sont bien meilleures nourrices sur les bords de la Méditerranée que dans les pays froids et humides de la France : ici, le corps de la mamelle n'est presque qu'un corps graisseux ; là, il est entièrement organe sécrétoire : aussi les allaitemens sont-ils longs dans le midi, et y a-t-on rarement besoin d'avoir recours à ces méthodes artificielles que je vois fort en usage à Strasbourg. Une seconde remarque, c'est que ce bétail, petit et comme rabougri, qui vit habituellement sur les collines maritimes, est bien moins sujet aux ma-

ladies que les grosses espèces des régions plus froides.

Puisque j'ai nommé les chèvres, je ne puis me refuser au plaisir d'en dire encore un mot. Cet animal a de terribles ennemis, à cause du dommage qu'il porte aux arbustes, aux arbrisseaux, et à tous les arbres qui sont à sa portée; aussi, depuis long-temps, est-il proscrit par différens édits, et l'on a mis tant d'entraves pour le petit nombre qu'il a été permis de conserver, qu'en observant qu'on ne s'en est pas dégoûté, on doit nécessairement en conclure qu'il est devenu une nécessité dont il est difficile de se passer : il y en avait de mon temps dans les Alpes maritimes, malgré toutes les prohibitions, trente-six mille six cent dix. C'est que la chèvre rend au petit propriétaire des services essentiels, qui lui ont mérité de tous les temps la reconnaissance de cette classe de pauvres laboureurs qui a été et qui sera toujours la plus nombreuse : elle fournit deux fois plus de lait que la brebis; et ce lait, quoique moins caséeux, est cependant très-nourrissant, et supplée au vin, à l'huile, au bouillon et à d'autres substances ali-

mentaires que cette classe d'hommes ne peut se procurer. Elle n'exige presque aucun soin : en été, elle se nourrit partout; en hiver, elle broute les feuillages et le fourrage grossier dédaigné par la brebis. Puis, dans les pays d'oliviers, le petit propriétaire d'un champ conduit son troupeau de chèvres sous ses arbres, les oblige à y séjourner et à y passer la nuit, de sorte qu'il fume, par ce moyen, son terrain à peu de frais : c'est là un usage que j'ai vu établi partout où il n'y a que des oliviers de la haute espèce, comme dans le comté de Nice. On n'aperçoit plus que de ces animaux sur la plage maritime depuis la Turbie jusqu'à la Nervia : il n'y a que des chèvres dans la vallée de ce nom jusqu'à Pigna, et dans toute la lisière correspondante de la Ligurie. Trois lignes de montagnes décharnées, entrecoupées de ravins, qui réunissent la Méditerranée avec les Alpes et les Apennins, semblent n'être faites que pour les chèvres, et l'on en rencontre moins à mesure qu'on quitte les oliviers et qu'on se rapproche des bons pâturages; de sorte que la nature elle-même a fixé les limites au-delà desquelles il est

inutile de tenir des chèvres, et celles dans lesquelles il serait inconvenant, injuste et inhumain de les proscrire.[1]

Les accidens auxquels le bétail est exposé, et qu'un habile berger doit prévoir, sont la grêle, la foudre, les animaux de proie, l'insuffisance de la nourriture, et les épizooties.

Nous avons vu, dans la section précé-

---

[1] Indépendamment des services alimentaires que rendent les chèvres dans les Alpes maritimes, il serait utile de savoir si elles sont pareillement fournies de ce poil très-fin et comme laineux qu'on retire spécialement du cou, des cuisses et du ventre de ces animaux dans les pays plus froids, et qu'on a cru pouvoir substituer à celui des chèvres d'Angora et de Cachemire. Il a été beaucoup question de cette découverte dans le compte rendu des progrès de l'industrie française de 1819. D'après les ordres qu'en avaient reçus MM. les préfets, celui du Bas-Rhin, qui était alors M. le vicomte Decazes, magistrat éclairé et très-zélé pour les arts et l'agriculture, s'en était procuré une certaine quantité, en faisant peigner avec un peigne très-fin les chèvres qui existent dans le département: au printemps de 1820, on a pu en retirer d'une demi-once à une once par individu qui en a fourni; car ils n'en fournissent pas tous.

L'opinion la plus généralement répandue sur l'origine de ce duvet, si différent de la fourrure ordinaire de nos chèvres, est, qu'il leur vient en hiver, pour les garantir du froid, et tombe à la saison où il n'est plus nécessaire : dans ce cas, les chèvres des Alpes maritimes ne prendraient pas ce surcroît de vêtemens, puisqu'elles n'en auraient pas besoin. En second lieu, la variété des chèvres que j'ai vues à Strasbourg est différente de celle des Alpes maritimes : les

dente, combien ce pays est sujet à la grêle: on en a vu tomber de la grosseur d'un petit œuf de poule. Malheur alors au troupeau qui y est exposé; la plupart des brebis avortent immédiatement, et meurent même quelquefois sur la place. Les dommages causés par la foudre sont encore plus fréquens en été et en automne, et il est rare que quelque partie de troupeau,

---

premières sont à tête de buffle et trapues, celles-ci ont le museau effilé et le corps svelte. En troisième lieu, ceux de ces animaux qui ont le plus fourni de ce duvet, m'ont paru malades. Une chèvre qui a été peignée à la préfecture et en ma présence, avait le derrière de la tête, le cou et le poitrail comme dartreux et à poils rares; le duvet qu'on en retira était garni d'une espèce de poux très-vivaces. Les autres duvets qui arrivèrent des communes, étaient également remplis de ces insectes, tellement que nous résolûmes, M. Decazes et moi, de les passer par la vapeur du soufre, ce qui fit périr les insectes sans nuire aux fils laineux. Il pourrait donc se faire aussi que cette fourrure extraordinaire fût une production de maladie; opinion partagée par M. Grognier, professeur de l'école vétérinaire de Lyon, avec lequel je m'en suis entretenu, et qui a vu les mêmes faits. N'importe, on fait un grand commerce, en Abyssinie, des cornes énormes des bœufs des gallas, cornes qui sont également une maladie; et l'homme a appris a tirer parti des productions tant de la santé que de la maladie.

Il serait donc curieux, du moins pour l'histoire naturelle, de voir où en sont à cet égard les chèvres de nos régions méridionales, et plus encore celles du Mont-d'Or, qui passent toute leur vie à l'étable.

avec le berger, n'en soit annuellement la victime. On m'a fait voir, en passant contre la montagne de *Toraggio*, terroir de Pigna, une place où, dans le mois d'Août de l'année 1793, la foudre fit périr cent cinq brebis d'un seul coup, sans les entamer. C'est dans ces calamités qu'on regrette de ne pas avoir à portée des abris où l'on puisse se remiser; et cependant, le danger passé, on n'y pense plus.

Les animaux de proie, tels que les loups et les aigles, s'étaient beaucoup multipliés dans le temps que j'écrivais ceci, et faisaient de grands ravages parmi les troupeaux. Les loups, chassés des hautes montagnes par les neiges de l'hiver, se sont toujours portés en nombre dans les parties méridionales, alléchés par la douceur du climat et par les troupeaux qui couvrent les pâturages d'hiver. On faisait autrefois la chasse aux uns et aux autres de ces animaux, et on accordait une récompense de neuf francs pour chaque tête de loup, et de quatre francs pour un aigle : les malheurs de la guerre, le désarmement et la misère des temps, toujours suivis d'un état d'abandon et d'apathie de la part des peuples, inter-

rompirent une institution aussi nécessaire, qui, sans doute, aura été rétablie.

Relativement à la nourriture, il faut non-seulement qu'elle soit saine, mais encore qu'elle soit suffisante : or, quelque abondans que soient des pâturages donnés, ils ne peuvent cependant suffire qu'à un nombre déterminé de têtes de bétail; et c'est ce nombre que les administrateurs des communes doivent avoir soin de désigner et ne pas laisser outre-passer. Mais il était arrivé tout le contraire dans plusieurs endroits, lors de ma tournée : l'avidité du gain avait laissé admettre un excédant de troupeaux étrangers; et par le défaut de cette sage économie les brebis des habitans, affamées et mal nourries, perdirent en grande partie leurs agneaux et leur lait, donnèrent une laine moins belle et en plus petite quantité, et coûtèrent beaucoup de nourriture en hiver pour pouvoir les refaire.

Je vis pareillement répandue dans quelques cantons, parmi les brebis, une maladie de la peau que les gens du pays nommaient la *picote*, accompagnée de fièvre violente, avec transport au cerveau, et

qui me parut être de la même nature que la petite vérole parmi l'espèce humaine ; les chèvres eurent pareillement une maladie exanthématique qu'on crut être la gale, qui en a fait périr un grand nombre, et que je crois de la même nature que la première. Ces maladies étaient épidémiques et contagieuses; mais elles avaient ceci de remarquable (fait qui rapproche toujours plus les maladies des animaux de celles de l'homme), que ces épizooties, ainsi que je l'avais observé dans la fièvre des camps parmi les soldats, ne se montrèrent que dans les lieux où les animaux étaient tenus à l'étable pendant tout l'hiver, et où l'on exerçait le moins de vigilance et d'attention ; tandis que les troupeaux qui parquaient dans toutes les saisons en éprouvèrent peu de dommages, et que ceux de Briga, les plus nombreux de tous, n'en souffrirent pas du tout.

Les brouillards marins dont j'ai parlé, influent beaucoup sur la santé des troupeaux qui s'y trouvent exposés, et l'on doit avoir soin de les en éloigner à mesure qu'ils s'approchent. L'on observe tous les ans, que ces brouillards portent particu-

lièrement sur le foie des moutons, et qu'ils y produisent des engorgemens qui font maigrir l'animal et que les chicoracées dont il se nourrit ne suffisent pas à dissiper.

Considérons actuellement, abstraction faite des accidens dont je viens de parler et autres, considérons le produit de tout le menu bétail des Alpes maritimes (nommé, dans le pays, *avérage*), et qui se montait, lorsque je travaillais à cet ouvrage, à environ deux cent six mille cent soixante-dix têtes de moutons, brebis, agneaux, béliers, chèvres, chevreaux et boucs. Ce produit consiste dans la vente des agneaux et chevreaux aux boucheries et aux foires, dans le laitage, dans la vente des laines, et dans celle des engrais que laissent les troupeaux.

Dans toute la partie méridionale de ces Alpes, où la laine n'est pas belle, après avoir prélevé, sur les beaux agneaux ou chevreaux (car, dans ce pays, on ne fait pas de distinction pour la chair de ces animaux), ceux qui doivent servir à remplacer les individus hors de service, on ne nourrit les autres qu'en été; et lorsqu'ils sont gras, on les livre aux bouchers de tous les pays circonvoisins, qui viennent

les chercher. Ces agneaux ont ordinairement alors huit à dix mois, et se vendent, l'un dans l'autre, six francs pièce. On évalue, année commune, à cinquante mille deux cents têtes les agneaux et chevreaux ainsi livrés; ce qui donne, par conséquent, une valeur de 301,200 francs.

Les agneaux sont, au contraire, conservés précieusement pendant deux ans, dans quinze communes du nord-ouest, dont les troupeaux ont une laine plus recherchée et qui se vend à un prix presque double : là, les montagnes sont divisées en deux parties, une destinée exclusivement aux brebis, et l'autre aux agneaux qui n'ont plus besoin de leur mère. Ces derniers sont vendus, aux foires d'*Isola* et de Saint-Étienne, au nombre, année commune, de douze mille têtes, et au prix moyen de douze francs; ce qui présente une valeur de 144,000 francs, qui, ajoutée à la précédente, donne celle de 445,200 francs pour ce genre d'industrie.

Le lait est d'un plus grand produit pour les possesseurs de troupeaux des régions méridionales que pour ceux des septentrionales. Les bergers de Briga, et quelques

autres, ne se nourrissent que de la jonchée, de la recuite et du petit-lait, qui résultent de la fabrication du fromage, avec le lait qu'ils n'ont pas vendu en nature; mais, comme ils sont en possession depuis long-temps d'en approvisionner les villes et bourgs de tout le littoral, à un prix très-modéré, ils vendent presque de cette manière tout le lait de leurs troupeaux, et ne font qu'environ huit mille rups par an de fromages et de recuites, vendus au terme moyen de cinq francs le rup. Calcul fait avec ces bergers du produit en laitage de vingt mille bêtes, il a été établi que, l'une dans l'autre, elles rendaient annuellement pour six francs de lait, sans compter le fromage et les autres produits caséeux; ce qui donne 120,000 francs, auxquels il faut ajouter 40,000 francs de la vente des fromages et recuites : total, 160,000 francs. Dans le reste de la contrée ce produit est très-inférieur, parce que le lait, n'étant pas vendu en nature, est consommé par les propriétaires des troupeaux, à part une assez petite quantité de fromage qu'on en retire et qui est mise dans le commerce. On m'a assuré que

chaque tête de bétail pouvait donner six livres de fromage par année, et qu'il s'en vendait annuellement, à six sous la livre[1], la quantité de quatre cent quatre-vingt-quatre mille quatre cent quarante livres, donnant la sonmme de 145,033 francs; laquelle, ajoutée à celle ci-dessus de 160,000 francs, donne le total de 315,332 francs pour le produit du laitage, sans compter le lait employé à la nourriture des propriétaires des troupeaux et de leur famille.

La tonte des laines n'a lieu qu'une fois l'année, en Mai et Juin, dans les communes où la toison est suffisamment belle; et dans celles où les troupeaux ont une laine très-grossière, comme à Briga, Levens, etc., on les tond deux fois, au commencement de Mai et vers le milieu du mois d'Octobre, afin de gagner sur la quantité ce qu'on perd sur la qualité. La brebis tondue une fois l'année donne trois livres de laine; celle qu'on tond deux fois, en donne quatre : l'agneau n'en donne que deux; mais cette toison, qu'on nomme *agni*, quoique plus courte, est bien supérieure.

---

[1] Voir, pour ces différens poids, le Tableau comparatif à la suite de la Préface.

D'après un calcul fait par approximation, on pouvait évaluer, lors de ma tournée, à une quantité de 323,150 livres du pays (100,702 kilogrammes) les laines recueillies chaque année dans les Alpes maritimes, desquelles 185,170 livres de laines grossières, et 137,980 livres de laines plus fines; les premières vendues au prix de six francs le rup, et les secondes à celui de dix francs : ce qui donne la somme totale, pour le produit des laines, de 103,336 francs. A dire vrai, cette quantité de laine ne sort pas toute du pays, puisqu'une grande partie est employée aux draps grossiers qui servent à habiller les bergers et les paysans, et à faire des draps un peu plus fins, dont nous parlerons à l'article *Commerce et Industrie*, qui sont vendus dans les pays voisins; mais la même valeur n'en existe pas moins, puisque, si l'on n'avait pas ces laines, il faudrait les remplacer.

L'agriculture est étroitement liée à l'existence des troupeaux; et si l'on n'avait pas leur engrais, les champs d'oliviers et les autres terres ne seraient d'aucun produit. Les bergers, en affermant des pâturages, se réservent ordinairement le fumier de

leurs troupeaux, ou ils en prélèvent la valeur, s'ils le laissent au propriétaire. Dans les pâturages d'hiver, ils vendent les couchées des troupeaux, c'est-à-dire que chaque propriétaire d'un champ d'olivier engage le berger à faire coucher le troupeau, une ou plusieurs nuits, dans son champ (ce qui s'appelle, en langue du pays, faire une *vastière*), à 6, 8, 10 et 12 francs par nuit, suivant le nombre des têtes de bétail. Les brebis sont enfermées dans une enceinte qu'on nomme *cordalia ;* pratiquée en plantant, tout autour de l'endroit où elles doivent coucher, des piquets qui soutiennent des filets à la hauteur de cinq à six *pieds*, de manière qu'il ne reste aucune ouverture; et comme il y a souvent des vignes dans ces champs, et que le berger est responsable des dommages, celui-ci est obligé de veiller continuellement. Le lendemain, le laboureur vient de suite tourner la terre à demi-pied de profondeur pour y enfoncer le fumier de la nuit; et ce mode d'engrais est d'un grand profit pour l'olivier. Dans les pâturages d'été, comme les champs se reposent alternativement chaque année, on y achète également-

ment des *vastières* l'année de repos, ce qui dispense d'y porter du fumier et les rend très-productifs l'année suivante. J'ai estimé ce produit des bestiaux à la valeur annuelle de 200,000 francs.

Ainsi nous avons, pour le produit total et annuel des troupeaux :

| | |
|---|---|
| En agneaux, etc. . . . | 445,200 francs, |
| En laitage . . . . . . . | 315,332 |
| En laines. . . . . . . . | 103,336 |
| En engrais. . . . . . . | 200,000 |
| Total. . . . . | 1,063,868 francs, |

valeur qui, ajoutée à celle de la rente annuelle des pâturages, qui est de 796,097 francs, forme la somme totale de 1,859,965 francs, représentée tous les ans par ces pics et ces rochers agrestes qui, au premier coup d'œil, sembleraient incapables d'aucune production. Sans doute ce revenu est bien loin d'être tout profit, vu qu'il faut prélever les accidens divers, la nourriture et le gage des domestiques, le sel, les impositions, etc.; mais, après avoir calculé tous les frais avec des hommes du métier, intelligens et de bonne foi, il nous a été prouvé que le quart de cette

somme restait en profit net entre les mains des propriétaires de pâturages et de bestiaux.

Encore la valeur de ce genre de propriété gagnerait-elle de beaucoup, si, par l'établissement de canaux d'irrigation dans tous les lieux qui en sont susceptibles, on acquérait le moyen d'accroître le nombre des prairies (car, en augmentant les moyens d'hiverner, on augmenterait aussi le nombre des troupeaux dans les communes qui n'ont que des pâturages d'été); si l'on s'attachait à multiplier les belles races et à perfectionner les laines; enfin, si l'on cherchait à avoir des fromages de meilleure qualité, qui pussent entrer en concurrence avec le Gruyère, le Roquefort, et autres. L'art de travailler le lait est encore ici dans son enfance. On ne sait pas pétrir le fromage : on se contente de mettre le caillé dans des sacs ou dans des paniers pour le faire égoutter; ensuite on le sale. On n'a d'ailleurs ni les commodités ni les ustensiles propres à ce travail; chaque particulier le fait isolément : d'où résulte plus de perte de temps, et une plus grande consommation de lait et de combustible pour une quantité donnée de fromage. Il me

semble, d'après ce que j'ai vu aux Alpes de la Suisse et de la Savoie, qu'il conviendrait d'établir dans les montagnes dont il s'agit ici des laiteries communes, où tous les habitans d'un même village viendraient porter leur lait pour être travaillé en commun par des gens experts en cette partie, aux gages des propriétaires de troupeaux, qui se partageraient le produit de la campagne à proportion du nombre de leurs bestiaux. L'expérience prouve qu'on obtient par ce moyen une plus grande quantité et une meilleure qualité de fromage ; peut-être aussi parviendrait-on à obtenir du beurre, denrée qu'on est forcé de faire venir du Piémont.

### ARTICLE II.

*Recherches sur le perfectionnement des laines.*

La beauté des laines augmente le prix du bétail, fait naître et favorise l'esprit industriel. Il n'est pas donné à tous les pays d'avoir de belles laines, quelque soin que l'on prenne des troupeaux, et quelles que soient les espèces qu'on élève. Si l'on fait bien at-

tention à l'origine de ces superbes tissus faits de poils d'animaux d'une race précieuse, on verra que c'est le seul canton d'une province qui les fournit de première qualité, et que déjà ils sont inférieurs dans les cantons voisins : il semblerait qu'il en est des laines comme des vins, dont les plus fameux, tels que ceux du Cap, de Tokay, etc., ne sont que le produit d'un très-petit canton. Toutefois, en laissant à la nature cette puissance et ce choix de moyens que l'homme ne pourra jamais lui disputer, du moins n'est-il pas toujours impossible de se rapprocher un peu plus de la perfection, en cherchant à *sonder* ses secrets, et en tâchant de l'imiter par la pratique des voies que l'observation nous fait supposer pouvoir être les siennes. C'est ce que j'ai essayé un moment de faire pour le sujet actuel, en analysant quelles pouvaient être les raisons qui faisaient que tel canton des Alpes maritimes avait des laines très-rudes, et tel autre canton des laines beaucoup plus fines.

L'on désire dans une laine, pour être de belle et bonne qualité, qu'elle soit longue, fine, souple, crépue, et d'une blan-

cheur égale dans toute l'étendue du poil : or, j'ai pris, dans quinze communes choisies parmi celles où les laines sont le plus et le moins estimées, des échantillons dont je me suis attaché à mesurer la longueur, l'égalité et la force du poil, en l'attachant par un bout à un point fixe et en mettant un poids à son bout libre. Je me suis procuré en même temps toutes les connaissances possibles sur le climat de ces quinze communes, sur la nature des fourrages, sur la tenue des troupeaux, et sur la qualité des races préférées et employées.

Laine de Saint-Dalmas le Sauvage, la plus estimée; six pouces de long, très-crépue, fine partout, et peu cassante :

— de Saint-Étienne; sept pouces de long, fine, crépue, et cassante :

— d'Entraunes; sept pouces de long, moins fine, crépue, cassante :

— de Villeneuve d'Entraunes; sept pouces de long, moins fine encore, peu crépue, forte:

— de Guillaumes; quatre pouces de long, crépue, fine et cassante:

— de Péaune; comme celle de Guillaumes :

Laine de Beuil ; six pouces de long, moins fine, crépue et cassante :

— de Robion et de Rora ; six pouces de long, crépue et fine comme celle d'Entraunes :

— d'Ilonse ; six pouces de long, moins crépue que celles ci-dessus, mais plus fine, plus cassante :

— de San Salvador ; six pouces de long, moins crépue, rude, cassante :

— d'Isola ; sept pouces de long, peu crépue, peu fine et forte.

Toutes ces laines sont égales depuis la racine jusqu'à leur sommet.

Laine de Briga, du printemps ; *sept* pouces de long, rude, non crépue, non élastique, forte, blanche depuis la racine jusqu'à quatre pouces de long, depuis-là rousse, et se terminant plutôt en cheveu ou en poil de chèvre qu'en laine : laine d'automne, quatre pouces de long, rude, très-forte, blanche et égale partout.

Laines de Tende et de Levens, mêmes qualités que celle de Briga.

J'ai assisté au lavage de ces laines, qui est l'occupation des femmes : cette opération fait perdre ordinairement aux laines

la moitié de leur poids, et j'ai vu que les plus belles étaient celles qui y perdaient le plus, et qui, dans leur nature brute, étaient enduites le plus abondamment d'une substance huileuse, jaune, odorante, qui, dans les montagnes que je décris, les fait employer pour des cataplasmes émolliens dans les douleurs et les tumeurs inflammatoires. Les laines de Briga, de Tende et de Levens ont très-peu de cet enduit.

Observons actuellement quel est le degré de chaleur qui convient aux belles laines. Nous venons de voir que celles d'une qualité supérieure se trouvent précisément dans la région la plus froide des Alpes maritimes, et qu'au contraire les troupeaux de la région méridionale sont ceux dont la toison est la moins estimée. En effet, on ne peut guère douter que l'action réunie d'un soleil ardent et de l'air maritime, auxquels les brebis sont exposées depuis la fin d'Octobre jusqu'au mois de Mai, ne nuise à la blancheur et à la souplesse de la laine, puisqu'il n'y a que la partie la plus proche de la racine qui est blanche, et que ce qui est le plus exposé à l'air est roux et en même temps très-rude; et puisqu'au contraire la

laine des brebis fréquentant en été les pâturages des grandes Alpes, est toute blanche. Il ne serait pas sans vraisemblance que l'humeur de la transpiration, au lieu de s'arrêter et de nourrir la laine dans ces pâturages d'hiver, s'exhalerait en entier, au lieu qu'elle serait retenue dans une température plus basse. Cependant, il ne s'ensuit pas que la position au nord et à l'ouest soit la plus favorable, et c'est de quoi j'ai été désabusé dans le conseil municipal de Saint-Dalmas le Sauvage. Tous les anciens m'y ont fait observer que leurs pâturages de l'est et du sud sont plus favorables aux belles laines, et que toutes les fois qu'on a recours aux pâturages de l'ouest et du nord, la laine se détériore : observation qui m'a ensuite été répétée partout, que j'ai vérifiée moi-même dans les communes placées au revers du midi et de l'est, et qui est surtout très-sensible en Piémont, de l'autre côté des grandes Alpes, où les laines sont très-inférieures à celles des Alpes maritimes. Je conclus de ces remarques, 1.° que l'exposition des pâturages au midi et au soleil levant est préférable; 2.° que le voisinage de la mer est

défavorable aux belles laines; 3.° qu'une température trop élevée ou trop basse ne leur convient pas non plus, et que celle de 10 à 15 degrés, pour la saison de l'été, paraît être la moyenne la plus favorable à cette production.

Relativement à la nourriture, j'ai examiné les pâturages de Saint-Dalmas le Sauvage, et j'ai vu qu'ils avaient une herbe très-courte, contenant beaucoup de véroniques, de gentianes des Alpes, de génipi et de carline, et qu'ils ne sont jamais arrosés que lorsqu'il pleut : or, ces pâturages sont si propres pour les brebis, que celles que l'on y amène de dehors, loin de dégénérer, y acquièrent chaque année une plus belle laine. L'âpreté et la longueur des hivers obligent d'y tenir le bétail dans les étables pendant au moins six mois de l'année, où on ne le nourrit qu'avec du foin. A Saint-Étienne, Isola, Robion, et dans les communes de la vallée d'Entraunes, où la laine n'est qu'un peu inférieure à la précédente et où le bétail reste aussi à l'étable pendant l'hiver, sa principale nourriture est pareillement du foin, et l'on a même soin de lui réserver celui de

la première coupe, comme le meilleur, parce qu'on a appris, par expérience, que le foin d'automne, surtout s'il a été mouillé après qu'on l'a coupé, est peu propre à sa nourriture, et qu'il donne de mauvaises laines; cependant on y mêle aussi quelquefois de la paille, mais jamais de feuillage, qu'on réserve uniquement pour les chèvres, et qu'on a observé avoir la propriété de dessécher les moutons, et de faire dégénérer la laine. Je crois d'autant plus à ces faits, qu'à Beuil, San-Salvador, Ilonse et autres communes où la laine est d'une qualité inférieure, le bétail est nourri, pendant l'hivernage, d'un mélange de foin, de paille et de feuillages, sans aucun choix. La conséquence de ces observations serait donc, 1.° qu'une nourriture exclusive de foin sec est préférable pendant l'hiver; 2.° que le foin de la première coupe, comme plus aromatique, plus substantiel et plus tonique, est particulièrement à rechercher; 3.° qu'enfin les pâturages *non* humides, garnis de plantes diaphorétiques et excitantes, sont les plus favorables pour faire produire des belles laines.

Sous le titre *de la tenue des bestiaux*, je

considère particulièrement la méthode de les faire parquer ou de les tenir à l'étable, et celle de changer de temps à autre de bélier, ou de ne jamais croiser les races.

On a cru pendant long-temps, et on croit encore, que faire parquer les troupeaux est un moyen d'en améliorer la laine. Cette opinion n'est fondée que jusqu'à un certain point, et il paraît même qu'une trop longue exposition à l'air nuit à la qualité de la laine par l'oxigénation qui en résulte, laquelle en réduit les bouts à l'état de poil de chèvre, et par la résinification de l'oint qui doit la nourrir : mais consultons encore à cet égard l'expérience. L'on trouve, dans les Alpes maritimes, les deux extrêmes et le terme moyen. Dans un grand nombre de communes on fait coucher le bétail à l'étable été et hiver : dans les communes qui profitent des pâturages d'hiver, le bétail ne couche jamais sous le toit; il naît, vit et meurt en plein air : or, la laine est d'une qualité très-inférieure dans ces deux conditions. A Saint-Dalmas le Sauvage, Saint-Étienne et Robion, où nous avons vu que sont les plus belles laines, on fait coucher le bétail pen-

dant tout l'été sur des prés secs; ce qui enlève à la toison toute l'ordure dont elle avait pu s'imprégner pendant l'hiver dans les étables. A Entraunes, où l'usage du parcage n'est pas établi, la laine est déjà inférieure; et elle redevient plus belle à Guillaumes et à Péaune, où le bétail parque pendant deux à trois mois de l'été. Il semblerait donc que cette pratique, lorsqu'elle n'est pas poussée trop loin, aurait quelques avantages, mais seulement pendant quelques mois de l'année, sous une température médiocre, et loin des rivages de la mer et des grandes masses d'eaux.

Le croisement des races *étant généralement* salutaire pour tout ce qui a vie, je n'ai pas manqué de m'informer partout de l'usage exercé à cet égard, et de le recommander. On m'a répondu, à la Briga, qu'on l'avait souvent expérimenté sans avoir pu en obtenir de plus belles laines; et certes, je ne pouvais douter que cela n'eût été tenté dans un pays où toutes les spéculations ne roulent que sur les améliorations des produits du bétail. On m'a fait la même réponse à Saint-Martin de Lantosca, où la qualité des laines est très-mauvaise; et à Beuil,

on m'a fait observer que ce croisement se faisait tous les ans avec les moutons d'Arles et de Salon, parce qu'une partie des troupeaux de la commune va passer l'hiver en Provence, et que cependant les agneaux qui en résultent ne sont pas décorés d'une plus belle laine. On est convenu, au contraire, dans les lieux qui jouissent de cet avantage, qu'il est utile de changer de temps en temps les béliers, et que la toison est beaucoup plus belle à proportion que l'on croise plus fréquemment les races. On se servait autrefois des béliers de Provence; mais, comme on a observé que leur race se détériore au bout de deux ou trois ans, on donne la préférence aux béliers du pays, et particulièrement à ceux de Saint-Étienne et de Saint-Dalmas le Sauvage. Dans cette dernière commune, où l'on a vu que la laine est la plus fine, on n'a jamais employé de béliers étrangers, et l'on en fournit, au contraire, qui sont très-recherchés aux pays circonvoisins : mais les mêmes mâles ne servent aux brebis que pour le terme moyen de trois ans, après lesquels on leur en donne d'autres; sinon la laine perd de sa qualité, à Saint-Dalmas même. On con-

serve ordinairement deux béliers par *tren-tenier*, ou par trente brebis.

Ainsi il ne peut y avoir de doute sur le perfectionnement des espèces par le croisement des races : d'ailleurs, les expériences faites en France, en Piémont et ailleurs, avec les moutons d'Espagne connus sous le nom de *mérinos*, et qui ont si fort amélioré nos races indigènes, fournissent des preuves supérieures à toutes celles du raisonnement. On serait pourtant encore dans l'erreur, si l'on croyait que cette précaution suffise; car ces expériences mêmes, dont on a été d'abord si enthousiaste, ont servi de témoignage à son insuffisance, et il est bien reconnu aujourd'hui qu'il faut, pour première condition, que le bétail reste, été et hiver, dans le climat qui convient le plus aux belles laines, et qu'il y reçoive une nourriture appropriée : autrement la troisième génération a déjà repris le caractère des moutons du pays. Je ne sache même pas qu'on ait réussi nulle part à obtenir d'aussi belle laine que celle de Ségovie avec ces mérinos transplantés; et ces difficultés, jointes à ce que ces belles espèces sont plus dé-

licates et plus susceptibles de maladies, ont bien ralenti le premier enthousiasme. D'après les considérations ci-dessus, ayant obtenu de l'autorité supérieure l'autorisation de faire venir des béliers d'Espagne, je conseillai de les établir à Saint-Étienne et à Saint-Dalmas. J'ignore parfaitement ce qui en est résulté, parce que je n'ai point entretenu de correspondance avec les Alpes maritimes depuis 1803, époque où je les ai quittées; mais je désire qu'on n'ait pas abandonné cet essai, et j'apprendrai avec plaisir qu'il ait réussi dans un pays qui a tant de rapports avec la Catalogne, la Biscaie, la Navarre et l'Arragon.

*Sur l'amélioration de la race des moutons et des laines.*

J'ai l'espoir qu'on me saura quelque gré de terminer cette section par quelques considérations sur cette question, d'autant plus que les Alpes maritimes, ainsi que je l'ai établi par des faits incontestables, semblent renfermer les élémens les plus favorables au perfectionnement de ces importans matériaux de l'exercice de l'industrie humaine.

On a dû faire attention qu'il est deux races distinctes de bêtes à laine dans ce pays, celle *à laine rude*, et celle *à laine fine*. Il est plus que vraisemblable qu'elles forment deux variétés particulières, et que la qualité des troupeaux de *la Briga* est absolument indépendante de la température froide, de ce qu'on les fait hiverner en plein air, et de ce qu'ils habitent un pays montagneux : conditions auxquelles on avait attribué la rudesse de leur poil. On a vu que les

troupeaux de *Saint-Étienne*, *Roubion*, et autres, qui habitent un pays plus froid et plus élevé, ont, au contraire, des laines fines; et les moutons qui hivernent en plein air à la Crau d'Arles, plaine souvent tourmentée par le nord-nord-ouest, se trouvent mélangés de laines fines et de laines grossières, sans que cette diversité de toisons éprouve aucun changement. Le mouton des Ardennes, dont la chair est si délicate, nous prouve encore que le poil est un des caractères de variétés dans cette classe d'animaux, puisque ce poil est rude ici, tandis qu'il est plus souple dans les départemens voisins, où la chair du mouton est, au contraire, plus grossière: de sorte qu'il en résulte cette vérité physiologique, que la beauté des laines est en opposition avec les qualités nutritives et savoureuses des viandes; et, dans le fait, les animaux pourvus d'une riche toison sont bien moins robustes que ceux dont le poil est ras et dont la laine est rude. De là résulte aussi qu'on ne doit pas songer à améliorer ces races pour la laine, et qu'il est douteux que par l'emploi d'étalons étrangers souvent renouvelés, on fût récompensé de ses peines, même à la quatrième génération.

Il en est tout autrement des races à laines fines, et l'on ne doit rien négliger pour les perfectionner au moyen de béliers de qualité supérieure. Ces béliers, faut-il les prendre dans la même race ou dans une race étrangère? La question de l'utilité du changement dans les germes est encore pendante pour le règne végétal, et des agriculteurs affirment, d'après leur expérience, qu'il est inutile et même nuisible de changer de temps en temps les semences, les oignons, etc., et qu'il suffit de choisir les meilleures de sa propre récolte pour empêcher la dégénérescence des produits de la terre. Si nous considérons la race humaine, dans laquelle, au surplus, l'éducation fournit de nombreuses exceptions, nous verrons que les trop grands rapprochemens sont bien souvent funestes, et qu'on y remédie en cherchant femme dans d'autres familles. Quant aux chevaux, un auteur allemand dit que, dans les haras de S. M. l'empereur d'Autriche, en Hongrie, on ne fait jamais venir d'étalons étrangers, et que les chevaux, sans être fins, sont cependant très-forts.

Cependant les Anglais ont reconnu que, pour conserver leur belle race, ils doivent recourir tous les cinq ans à des étalons arabes; et les expériences directes qui ont été faites, sur la recommandation et l'autorité de *Bakeswell*, de son système appelé *breeding*, c'est-à-dire, toujours dans le même sang, ont prouvé, en Angleterre, pour toutes les classes d'animaux, que les générations successives dégénèrent au point de n'être plus capables de reproduction.

Il faut donc, nonobstant des préjugés opposés, et d'après les exemples d'amélioration obtenus par l'introduction des béliers d'Espagne, insister sur le croisement des races, en ce qui concerne les bêtes à laine, sans pourtant croire que les métis parviennent jamais à la beauté absolue de la race pure, puisqu'en fait de laines les fabricans de bonne foi conviennent qu'un poids donné de laines métisses rend moins en fabrication de drap que le même poids de laines pures, à finesse égale : ce qui dépend probablement de ce que, étant moins fortes, elles font plus de déchet par la rupture des brins dans les diverses opérations qu'elles subissent pendant la fabrication. N'importe, cependant; et l'expérience n'en a pas moins prouvé que dans le cours de quatre à cinq générations, en employant toujours le bélier-mérinos pur, on peut arriver à se rapprocher le plus possible de la finesse des toisons d'Espagne. Pour prévenir les mécomptes à cet égard, je vais transcrire quelques règles que je puise dans le Code d'agriculture de sir *John Sinclair*, publié à Londres en 1817, et dans les notes du savant traducteur de cet ouvrage, au chapitre *du choix et de l'éducation du bétail.*

1.° Il est de rigoureuse expérience que l'amélioration des toisons dépend spécialement du mâle, et que le bélier doit toujours être pris, ou du moins aussi souvent que possible, dans la race pure. C'est ce principe simple de la pureté de l'étalon, principe qui a été négligé dans la plupart des bergeries de l'Allemagne, qui maintient le prix des laines mérinos d'Autriche, de Bohème, de Hongrie, de Silésie et de Wurtemberg, à un taux sensiblement inférieur à celui des laines de France, quoique les mérinos soient plus anciennement établis en Allemagne qu'en France.

2.° Néanmoins, plus les brebis destinées au croisement sont fines, plus, à quelques exceptions près, l'amélioration est rapide.

3.° Il y a toujours des anomalies dans les mêmes générations, c'est-à-dire qu'il y a dans le premier croisement des toisons aussi fines que dans le troisième et le quatrième, tout comme dans la troisième et quatrième génération il y a des toisons assez grossières. On ne peut point assortir les finesses par générations, mais bien sur toutes les toisons des trois premières générations ensemble.

4.° La forme des animaux se rapproche graduellement de celle de l'étalon pur, à mesure que les croisemens se multiplient; mais cette forme affecte les mêmes anomalies que la finesse des toisons, et la figure des brebis de la souche originale reparaît de temps en temps.

5.° Lors même que la laine de l'épaule, du dos et des flancs a atteint la même finesse que la laine pure, la laine du poitrail et des cuisses demeure, en général, plus grossière, et la proportion des basses sortes est sensiblement plus grande que dans les laines pures.

6.° Le bélier métis de la quatrième ou cinquième *génération*, quelque parfait qu'il soit dans *ses formes et dans* sa laine, ne vaut plus rien comme étalon, parce que ses produits tendent à faire reparaître les défauts des ascendans maternels.

L'observateur philosophe, considérant cette tenacité des formes et des propriétés, malgré les plus grands efforts pour changer une espèce en une autre, tout en profitant des avantages du moment, n'en restera pas moins convaincu que les espèces, et même les variétés, sont aussi chères à la nature que les classes et les genres.

FIN DU PREMIER VOLUME.



















